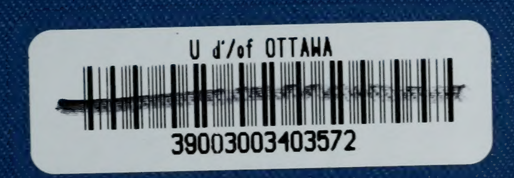

U d'/of OTTAWA
39003003403572

au docteur et à madame

Charles Bonnet

en hommage de fidèle et reconnaissante amitié

LES LIVRES ET LES HOMMES

Laurent Tailhade

Le 17 février 1918.

DU MÊME AUTEUR :

(*Editions Georges Crès et Cie*)

Le Satyricon de Pétrone. Traduction de Laurent Tailhade (Les Maîtres du Livre). *Epuisé.*

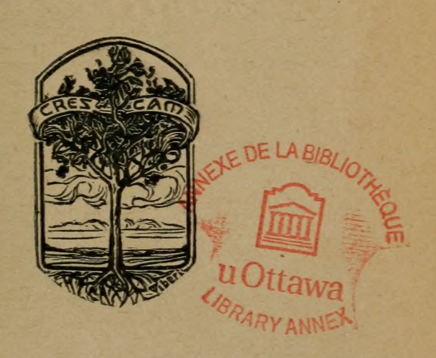
Les Commérages de Tybalt. Petits Mémoires de la Vie, 1903-1913. Frontispice de Sacha Guitry.

Les Saisons et les Jours.

LAURENT TAILHADE

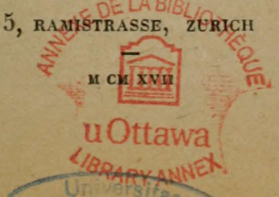
LES LIVRES
ET
LES HOMMES

(1916-1917)



ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN. PARIS
5, RAMISTRASSE, ZURICH

M CM XVII



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 exemplaires vélin de Rives
(dont 5 hors commerce)
numérotés de 1 à 20 et de 21 à 25

A

ÉMILE VITTA

Ces pages
dont quelques-unes
célèbrent son héroïsme
et son dévouement
à la quête
des abandonnés.

En souvenir d'amicale gratitude.

L. T.

21 mars 1917.



LE DROIT DES BLESSÉS

Par M. Paul Meunier



Il n'est en aucun pays, en aucun temps, métier plus ingrat ni plus dangereux que de proclamer la vérité. Pour avoir porté atteinte à la quiétude bourgeoise des Pharisiens, le nabi Yermia, que vous appelez Jérémie, eut le désagrément d'être scié tout vif entre deux planches, à moins que cette opération extra-chirurgicale n'ait été réservée à son éminent confrère Isaïe, auquel mon bon maître Eugène Ledrain conserva pieusement le nom de *nabi* Ischiaou. Le fils de la Justice, Prométhée, eut au moins le bénéfice d'un tourment décoratif, pour châtier sa criminelle audace d'avoir éclairé les hommes. Eclairer les hommes ! porter la lumière ! ouvrir les fenêtres ! Voilà, bonnes gens,

le pire des forfaits, celui pour lequel furent institués, de la prison Mamertine aux cachots de la Bastille, toutes les sortes de geôles, d'*in-pace*, d'ergastules, de culs-de-basse-fosse, et les *piombi* de Venise, et le *carcere duro* où Silvio Pellico bêla son inepte résignation ! Ajoutez la ciguë artistique d'Athènes, le bûcher moins élégant du Saint-Office, la question ordinaire, l'estrapade, l'essorillement, le pilori, toutes les sortes de peines fortes et dures qui furent, du Ponant au Levant, du Midi aux Sept-Bœufs, l'ornement des peuples civilisés.

Aujourd'hui, les mœurs se sont faites plus douces. Les lois mêmes et les chats-fourrés ont, peut-être à l'étourdie ! abandonné ces rigueurs efficaces qui rehaussaient jadis leur prestige. Néanmoins, le culte de l'Obscurantisme reste debout. Qu'un mortel sacrilège porte quelques lueurs sur les ténèbres dont s'environne l'Etat démocratique, il apprendra ce qu'il en coûte, sous la Troisième République, de toucher à un tabou. Les juges, il est vrai, se contenteront, après l'avoir préalablement ruiné, de le noter d'infamie. Et, s'il veut se défendre, la Censure empruntera le dernier morceau de charbon abandonné aux contribuables par M. Marcel Sembat pour passer au caviar les paragraphes suspects de laisser filtrer quelque lumière.

Aussi n'est-ce pas l'œuvre d'un mince courage que se rendre champion de la Vérité, à cette heure où le Mensonge est roi, où la conspiration de l'Imposture enveloppe en un réseau d'illusions et de balivernes la France tout entière. Dans les ténèbres poissées de sang où l'Humanité fratricide trébuche sur des cadavres,

[censuré]

il est généreux, et fier d'attester les *Droits de l'Homme* contre les bourreurs de crânes.

[censuré]

Il faut admirer sans réserve M. Paul Meunier d'avoir choisi un pauvre, un humble, un déshérité, le premier venu, pour affirmer les principes indestructibles sur quoi repose toute civilisation, pour en paroles harmonieuses défendre l'égalité de chaque citoyen devant la Loi. Son plaidoyer pour le zouave Deschamps restera une des plus belles pages de l'éloquence judiciaire, digne de ces grands avocats de Rome

qui, dominant les rostres du Forum, sauvaient un tribun de la peine capitale ou montraient à Verrès le chemin de l'exil.

On connaît les faits. Rien de moins dramatique, au début, que cette affaire. En temps de paix, elle eût fourni les éléments d'un agréable vaudeville, d'un film où Charlot eût triomphé. Le Docteur Vincent, attaché à l'ambulance de Tours, est une manière de Purgon inquisiteur, un étrange métis du Professeur Plume et de Torquemada. Regardez-le d'abord. C'est un matassin de Molière. Examinez-le de plus près. C'est un bourreau chinois. Tout cela, de la meilleure foi du monde, avec la suffisance d'un pauvre d'esprit à qui je ne sais quelle puissance ironique et malfaisante a commis un pouvoir illimité. Le Docteur Sangrado « phlebotomisait » largement. Vincent électrise de même. Inventeur d'une machine auprès de quoi « le petit bout de bois pour les oneilles » du Père Ubu semble une imagination enfantine, il pourchasse d'une torpille électrique les malheureux tombés en son pouvoir, avec le geste des porteurs de lavements, dans *Monsieur de Pourceaugnac*. Il est comique. Il est terrible. A peine convalescent, le blessé qu'il commande est soumis à la question. Dans cette chair, cicatrisée à peine, cette chair dolente, cette chair dont les lambeaux saignent encore sur les champs de bataille, en

offrande à la Patrie, il projette le cruel effluve électrique, le courant qui travaille, déchire et supplicie ! Il retrouve, pour le soldat féru au service de la France, les « tortures exquises » des vieux inquisiteurs.

Et quand la victime se dérobe, s'enfuit devant l'instrument de supplice, croyez-vous qu'une pitié quelconque, un sentiment humain vienne au maniaque devant cette douleur et cet effroi? Non ! Il faut qu'il expérimente son clystère : « *Piglia lo, signor moussu !* » Et si, poussé à bout, le malheureux se rebiffe, qui pensez-vous que l'on mette au cachot? Le médicastre furibond? Nenni, da ! mon cher monsieur, mais sa victime. Car le morticole est sans pitié. Les homœopathes guérissent la coqueluche par le venin du trigonocéphale, pris à un millionième de centigramme, ce qui est, à la fois, inoffensif et joyeux. Pourquoi ne laisserait-on pas le Purgon fulminant traverser le patient avec des ondes électriques susceptibles d'envoyer dans la lune le plus vaste des pachydermes, le plus énorme des cétacés?

Le zouave Deschamps repoussait les familiarités électriques du Docteur Vincent. Soudain, le Vétérinaire aux fulgurations, abandonnant son baquet « de haute fréquence » et les gestes à la Mesmer, bondit sur son malade, et *pan!* à coups de pieds, et *bing!* à coups de poing, se

mit à le boxer avec une dextre digne de Joë Jeannette, de Sam Mac Vea ou de Maeterlinck. Un *uppercut* encore, et voici *knock out* le pauvre diable, itérativement blessé, par le fer des Teutons et le poing de son Esculape. Après ce *round* mémorable, afin que l'ordre social ne vînt pas à péricliter, le zouave, sous bonne escorte, fut conduit en prison, ensuite déféré au conseil de guerre de la 9e région.

M. Paul Meunier assuma sa défense. Chef-d'œuvre de composition, de clarté, de mesure et d'ordre, son plaidoyer dégage merveilleusement le point de « droit humain », la loi éternelle qui grandit si démesurément ce médiocre litige, cette affaire, au début, si petite. Dans une langue sobre, sèche, mais ardente, avec des phrases qui tendent au but et non à l'effet, des phrases qui, suivant la bonne doctrine de Port-Royal, ont rejeté les vaines parures oratoires, il pose devant la conscience du monde le problème suscité par les malencontres de son client. La liberté individuelle, principe générateur de la *Déclaration des Droits de l'Homme*, existe-t-elle de nos jours ?

Même blessé par l'ennemi, l'homme, le citoyen peut-il encore disposer librement de la propriété par excellence, la propriété de sa personne ? En conséquence, peut-il accepter ou refuser n'importe quel traitement ?

Le Docteur Clovis Vincent se prétend honnête homme. Soit ! Néanmoins, le grand Doyen l'a, devant les juges, taxé d'ignorance, de présomption et de férocité. En effet, il ressort des débats, qu'il « s'acharnait » sur les malades avec peu de douceur et de ménagement.

Les horreurs de la torpille étaient familières au zouave Deschamps. Il avait pu voir ses camarades nus, se sauvant dans les cours de l'hôpital pour échapper au supplice, les cris épouvantables des victimes, les supplications, qu'on entendait de la rue, des blessés se traînant à genoux dans l'amphithéâtre, demandant, avec des sanglots, grâce et pitié, les vociférations et les injures du Docteur Vincent répondant aux plaintes déchirantes des victimes, les coups de torpille redoublant avec plus de violence sur les corps meurtris de ces malheureux : « Salaud, cochon, lâche, tu marcheras ! » et *les rires et les plaisanteries des spectateurs que le Dr Vincent a coutume d'inviter à ces scènes horribles et dégoûtantes*,

que le député Manoury, autre marchand de clystères, dépeint comme un scientifique amusement, avec une bassesse d'arriviste ou, peut-être, avec une inconscience digne de Jack l'Eventreur ou de Caligula.

Cette vérité — dit M. Paul Meunier — que tous les malades, tous les blessés, quels qu'ils soient, ont les mêmes droits, que tous les médecins, quels qu'ils soient, ont les mêmes devoirs (*primum non nocere*,

affirmait aussi Doyen), cette vérité profonde fut répétée à cette barre et d'une manière saisissante par l'un des experts de l'accusation, M. le médecin Charpentier.

Ainsi, le principe est affirmé, la jurisprudence orientée à jamais, vers la Raison et le Bon Sens. Il ne dépendra plus d'un maniaque de changer la salle d'opérations en cave pénale. Même lunatique, un chirurgien, ne pourra plus, dorénavant, assumer le rôle de tortionnaire, empiéter sur les fonctions du bourreau.

Avec des traits incisifs et coupants comme une lame de bistouri, aigus comme un poinçon d'aqua-fortiste, M. Paul Meunier a fixé l'image du thérapeute Clovis Vincent. Un *minus habens*, un demi-fou, ce que Lombroso appelle un *mattoïde*, un de ces psychopathes à idée fixe, mille fois plus dangereux que les aliénés tenus sous les verrous. Tels sont le persécuté, le mystique, le visionnaire, le prophète en chambre ou le dieu méconnu. Cervantès a déduit le cas de ces sortes de maniaques. Il s'est complu dans cette analyse, au point de donner, après *Don Quichotte* et *Le Licencié Viríderia*, la seconde préface de *Don Quichotte*, avec l'histoire d'un bachelier interné à l'hospice de Séville et qui, se croyant Neptune, offrait à son visiteur aide

et protection contre les feux du « seigneur don Jupiter ».

Clovis est une façon de mystique, une manière de possédé qui prétend guérir par la douleur, comme autrefois Guénaud par l'émétique et la saignée. Il fut un temps où le Fils de la Veuve, Bourneville, celui qui laïcisait La Fontaine :

« Petit poisson deviendra grand,
« Pourvu que L'ON lui prête vie »

Bourneville enfin, pape des idiots et précurseur d'Ubu-Legrain, Bourneville se flattait de conduire jusqu'à Polytechnique les crétins les plus avérés, les goitreux congénitaux, les crânes en pain de sucre, et les cerveaux déliquescents. L'homme à la torpille a pour ambition, quant à lui, de donner à la France en armes un ost de cul-de-jattes, de bancroches et d'estropiats, de faire exécuter une charge à la baïonnette par les sujets du roi de Thune, la Cour des Miracles et les bonshommes de Callot.

Quand il était sur le front, il ne trouvait pas qu'un pied gelé fût suffisant pour évacuer un homme. Il exigeait les deux. En outre, il lui fallait qu'un pauvre bougre fût atteint de caquesangue (révérence parler !) pour admettre l'entérite et lui donner son exeat. S'il ne cha-

touillait point les morts, comme Galvani ses défuntes grenouilles, c'est qu'il avait à martyriser un lot de chair fraîche susceptible d'occuper tous ses loisirs. Quel prêtre de Moloch ou de Vitzliputzli a perpétré un nombre pareil de meurtres inutiles, saigné, pour le plaisir, autant de braves gens qui ne lui avaient rien fait ? Quel hussard de La Mort, quel soldat de l'Empereur Guillaume, pomeranien ou bavarois, se peut enorgueillir d'avoir mis à mort autant de jeunes français que le docteur Vincent ?

Grâce au talent, à la puissance oratoire, à la victorieuse dialectique de M. Paul Meunier, le « poteau de couleurs » est arraché du sol : un bourreau ne déshonore plus cette douce terre de France où la cruauté — même savante — n'inspire qu'aversion et que dégoût.

Grâce à l'éloquence de M. Paul Meunier. Grâce à son courage aussi. Parlementaire, c'est-à-dire faisant parti d'un milieu où la couardise, la peur de se compromettre, la pratique du mensonge et des faux-fuyants sont d'un usage coutumier, il a, dans son intégralité superbe, gardé ce courage civique, le plus rare et le plus fier, ce courage qui d'une auréole immortelle couronne aussi bien les Hommes de la Convention qu'un Agrippa d'Au-

bigné ou qu'un chancelier de l'Hôpital. Parmi les cœurs de lièvre et les esprits de renard, il a maintenu, devant tous, la haute franchise d'un libre citoyen. Il a dressé aux tourmenteurs un pilori, dans la conscience des justes. Il a démasqué le faux savant, le délirant plausible, en même temps que le bourreau certain. Il a rendu Vincent, l'ogre et le fantoche, aux maisons d'aliénés où sa place est toute prête. Il a, sans crainte, sans violence ni reproche, fait service au Bon Droit et vengé la Liberté.





LES GUERRES D'ENFER

Par M. Adolphe Séché



M. Séché voit de haut et juge clairement. Il pense par lui-même ; il n'accorde aux apparences, à l'opinion publique, aux « idoles », qu'une médiocre attention. Il sait écrire. Ces trois cents pages, *Les Guerres d'Enfer* en font foi. Humour, vivacité, précision dans le mot et dans l'idée, aperçus nouveaux, curiosités fécondes, M. Séché s'avère (comme on dit à présent) un maître de l'Histoire, pour les avoir écrites. C'est, jusqu'à présent, le plus beau livre — non ! c'est le livre — de la Guerre. Quand, plus tard, il s'agira de définir les événements qui nous emportent, c'est à l'œuvre d'Adolphe Séché qu'il conviendra de recourir. Même en le réduisant à la plus sèche analyse, on ne sau-

rait, ici, donner d'un tel ouvrage une idée approximative.

Dans sa manière d'exposer les faits, de promulguer l'enseignement qu'il en tire, M. Adolphe Séché rappelle assez communément la manière de Gourmont. Il en a la franchise, la brièveté substantielle. Comme Gourmont, il comprend et généralise. Mais cette affinité, dont il ne peut que se louer, avec un noble esprit, n'entrave ni son originalité ni son charme personnel. Son livre est plein de trouvailles heureuses, d'aperçus vifs et curieux. La distinction qu'il établit entre la race de sang et la race de culture (c'est-à-dire les *races d'intérêts communs*) donne un terme au bavardage des ethnologues à la petite semaine, qui parlent si mal à propos d'aryas, de sémites et d'autres balivernes ! Les bonnes gens ! ils ignorent que ces Teutons répugnants dont ils maudissent la gloutonnerie et la méchanceté, sont des Indo-Européens, comme eux, comme leurs pères, les Francs, qui donnèrent à la Gaule ce nom qu'elle a gardé.

A la guerre chevaleresque, patricienne, du Moyen Age, à la guerre idéaliste de la Révolution, faites, l'une par une aristocratie orgueilleuse et fermée, l'autre par des soldats de carrière, succède la guerre moderne, intéressant un peuple tout entier, une race, bientôt, sans

doute, un continent. C'est la guerre de tous, cruellement systématisée, employant à des œuvres de terreur la culture scientifique. C'est la guerre de tous, concourant à la même besogne anonyme et collective, à l'enrichissement d'un monde, forcé d'accroître, pour vivre, sa production et son territoire.

M. Séché n'estime pas que la Grande Guerre soit un dénouement. Il y verrait plutôt une sorte de prologue au drame guerrier qui, pendant le xxe siècle, aura le Monde pour théâtre et pour acteur l'Humanité. Les vieilles distinctions : neutres et belligérants, combattants ou non-combattants, seront abolies. Plus que jamais « un loup » pour son frère, l'Homme apportera, dans le vieux conflit d'Abel et de Caïn, un art subtil de donner la mort, inconnu jusqu'à lui. Substituer au combattant la machine permettra d'éterniser ces grands carnages qui, de plus en plus, seront industriels et mécaniques, — le soldat transformé en chauffeur, en pilote, devenu enfin un ouvrier sans panache ni broderie. Et la guerre, cette guerre, la plus surprenante des guerres, avec ses nouvelles formes d'embuscade, modifiant l'esthétique du paysage (car le progrès fait du champ de bataille un immense chantier), voici comment le décor des luttes à venir apparaîtra, sous les aspects nouveaux que lui con-

fèrent les apports de la chimie et de la balistique :

Au cours des siècles, les lignes de l'horizon se sont modifiées combien de fois, sous la poussée des nécessités militaires? Sans remonter au delà de notre ère, on peut suivre, sur le sol de la France, l'évolution de son armement et son immédiate répercussion sur le paysage. Contre les assauts des chevaliers bardés de fer et de reîtres, le Moyen Age érige ses châteaux à pont-levis, à tourelles, à créneaux. Voilà créé le pittoresque médiéval.

La poudre s'enflamme, le canon tonne, les murailles s'effondrent. Vauban jette à bas machicoulis, échauguettes et pignons. Les arbres sont rasés, les terres retournées. Le pittoresque est démoli.

Les obusiers monstrueux et les avions semeurs de bombes ressusciteront le paysage accidenté, replanté, reverdi, coupé de tranchées bétonnées, de coupoles blindées, de tours métalliques, cependant que le ciel, jusqu'ici inviolé, s'animera d'ailes géantes et de feux resplendissants.

Ce passage, résumé des réflexions que suggèrent à M. Adolphe Séché les conjonctures présentes, fait toucher la manière du styliste et le tour du penseur. La place manque, ici, pour effleurer même les solutions qu'il propose. On n'eut d'autre vouloir que de nommer avec déférence le livre et son auteur, d'enregistrer, à

cette place, un témoignage de véridique admiration.

Heureux si quelques nobles intelligences, quelques esprits attentifs et libérés des triviales idoles pressentent dans *Les Guerres d'Enfer*, nonobstant les aridités de ce *compendium* trop succinct, un *novum organum* de la philosophie historique, une somme, un bréviaire de la sagesse moderne qui vaut qu'on l'étudie et qu'on s'en imprègne, autant pour la diction et le beau style que pour l'imprévu, la force, le courage de la pensée. Après, en effet, l'avoir étudié, c'est un des livres que l'on relit encore et que l'on aime toujours, après l'avoir fréquenté.





AU-DESSUS DE LA MÊLÉE

Par M. Romain Rolland



Dès les premiers instants de la guerre et l'entrée en Belgique de l'armée impériale, avant même le sac et les horreurs de Louvain, M. Romain Rolland suscita des haines fanatiques. Il vida jusqu'au fond la coupe de l'impopularité, fut honni, conspué, dévolu aux exécrations. La Presse, unanime cette fois, car elle s'acharnait sur un homme de talent, prodigua ses plus noires injures, le traîna dans la boue. A peine, çà et là, quelques esprits, moins exclusifs, parlèrent de donner audience au coupable avant de le juger, d'entendre ses raisons, quitte à lui décerner, plus tard, un châtiment exemplaire, s'il avait outrepassé le droit et forfait à l'honneur. Le délit d'opinion existe en temps de

guerre ; la Terreur eût expédié M. Romain Rolland à l'échafaud. Plus humains, ses confrères d'aujourd'hui, exception faite d'une étroite minorité, se bornaient donc à l'outrager sans, d'ailleurs, autrement s'inquiéter de lire les écrits, objets de leurs courroux. A peine quelques fragments, détachés avec perfidie et soutenus de gloses furibondes, traversaient la frontière, car M. Romain Rolland, réfugié en Suisse, donne à la presse helvétique les pages qui provoquent tant de scandale et de fureurs. Son article de septembre 1914 : *Au-dessus de la mêlée*, exaspéra le sentiment national, au moment même où Anatole France (dont la pensée a, par moments — *mutatis mutandis* — quelques affinités avec celle de Romain Rolland) se voyait contraint, lui aussi, de rétracter, ou peu s'en faut, une sage parole. A cette heure de fièvre, d'élan et d'enthousiasme, il était dangereux de parler autrement que la foule, guidée, au surplus, vers les grandes choses, par un instinct qui n'est jamais en défaut. A présent, les haines s'apaisent, les malentendus se dissipent. En outre, les inconvénients de la répression dans les choses de l'esprit, la nécessité de borner aux indiscrétions malfaisantes le silence exigé des écrivains, apparaissent clairement aujourd'hui. La Censure n'a pas une bonne presse. Bientôt, sans

doute, elle aura fini de vivre. Les convenances apprendront, seules, aux personnes judicieuses, dans quelle mesure il convient de formuler ou de taire les jugements inspirés par ce choc des nations qui prépare un siècle nouveau. C'est pourquoi le livre de M. Romain Rolland (il remonte au début de l'hiver, octobre-novembre) garde encore son actualité. Les discussions, les conflits soulevés par ces notes de philosophie ou d'histoire ne cessent jamais d'être opportuns. En effet, M. Romain Rolland a posé le premier cette question que nul, aujourd'hui, ne peut résoudre sans manquer à quelque devoir ou du moins à quelque politesse : la question de l'avenir après la guerre. Quels rapports existeront, une fois les hostilités closes, entre ceux qui ne pourront, d'un jour à l'autre, cesser d'être ennemis, tout en se retrouvant, comme naguère, voisins et même un peu cousins ? Après tant de réquisitoires, voici le plaidoyer. *Au-dessus de la mêlée* (ainsi M. Romain Rolland a choisi le titre du morceau qui suscita l'esclandre, pour nommer son ouvrage) émane d'une inspiration chrétienne, d'une sorte d'idéalisme évangélique. Pareille doctrine et pareils sentiments n'ont que faire dans la tranchée, alors que tombent les éclats d'obus, que sifflent les balles et que, dans la nuit pluvieuse, des étoiles meurtrières semblent se détacher du ciel, tandis que les

moribonds râlent, dans le vent qui sanglote, les hoquets de leur agonie. Avant tout, la guerre est un geste positif. Elle consacre la force, la violence ; elle met le droit commun aux pieds de la richesse, richesse en effectifs et richesse en numéraire. Elle exclut toute idée humaine, toute générosité. Comme un devoir, elle impose à l'homme l'exécration de l'homme son frère. Elle donne raison à Caïn plus vigoureux qu'Abel. Entonner, au milieu de ses cris, de son vacarme, de ses rugissements, des hymnes à la concorde, c'est faire un geste évidemment oiseux, quelque peu grotesque. Les détracteurs de M. Romain Rolland ajoutent même scélérat. Les prêtres des diverses orthodoxies chrétiennes se montrent unanimes sur ce point. Popes, clergymen, vicaires, laissant pour devenir soldats les rites des confessions qu'ils desservent, abandonnent aussi les œuvres de la paix. Leur dieu, c'est, à présent, *Sabahoth*, le parent asiatique de Moloch, celui qui brise les rois au jour de sa colère. Il n'enjoint aucunement à ses fidèles de s'aimer les uns les autres. Cependant les clergés des troupes en présence l'implorent, chacun de son côté, le suppliant d'écraser l'ennemi, de le réduire en poussière, de le fouler aux pieds. Or, c'est l'évidence même, la logique irrésistible des choses qui leur communique cette ardeur homicide. La Force est une vertu

cardinale, soit ! Mais, pour quelque temps du moins, ils oublient que la Justice en est une aussi.

M. Romain Rolland se réclame de Tolstoï, qu'il trouve « un des *plus lu*mineux (c'est lui qui dit *plu-lu*) génies de la Terre ». Donc, voilà de quoi nous édifier. L'auteur de *Jean-Christophe* tient pour son prophète le gâteux évangélique d'Iasnaïa-Poliana. Sur les traces d'un tel maître, il ne manque pas de raisonner dans l'espace ; il parle de la guerre comme pourrait le faire un enfant dépourvu de toute instruction, un ébionite, contemporain de Jésus ou, plus exactement, le huron de ce vieil Arouet. Le Christianisme intégral crée une erreur non moins intégrale qui fausse tous les postulats de M. Rolland. Car son illusion majeure est d'oublier que la guerre obéit, avant toute chose, à des lois économiques. Depuis l'homme des cavernes jusqu'aux pillards de l'armée allemande, on ne l'a jamais faite que pour le butin, pour dévaster le territoire de l'ennemi, pour dépouiller l'adversaire de *tous* les biens qu'il possède, femmes et bétail chez les primitifs, argent liquide, territoire, avantages douaniers et commerciaux chez les civilisés. Voltaire pensait de même.

La guerre, disait-il, n'eut en aucun temps d'autre but que le pillage.

Ce n'est pas quand la maison brûle, quand les voleurs emportent les objets précieux, forcent les serrures, déprèdent l'argenterie et le numéraire, que les hommes de pensée ont à défendre quoi que ce soit en dehors de la maison en flammes. Il s'agit, premièrement, d'éteindre l'incendie et de chasser les malfaiteurs !

Nul, certes, parmi les gens cultivés, n'ignore la valeur intellectuelle de l'Allemagne. Si M. Romain Rolland travailla toute sa vie à rapprocher les esprits des deux nations, il n'est pas le seul à connaître ce que l'art et la science germaniques ont produit de plus parfait. Le moment, d'ailleurs, semble fort mal choisi pour en exalter les louanges. *Notre* Gœthe, soit ! Mais, est-il besoin de le revendiquer, précisément à l'heure où les toits de Louvain fument encore ? Sans partager contre Wagner les indignations commerciales de M. Camille Saint-Saëns, on a bonne grâce à momentanément proscrire du répertoire *Tristan* et *Parsifal*, même à laisser dormir, dans les bibliothèques musicales, Weber et Glück, Mozart et Beethoven. Tant que la botte du reître foule victorieusement le sol héréditaire, il est décent de n'extérioriser en aucune sorte de geste l'admiration — même légitime — que nous inspirent les travaux d'art, d'industrie ou de science, la production de l'envahisseur.

Il y a là une nuance, une question de tact et de mesure. C'est le bon goût français qui, réveillé soudain, en dépit des cosmopolites, des juifs allemands, du *tango* et des perruques versicolores, s'est révolté contre M. Romain Rolland et l'a prié, sans douceur, de mettre une sourdine à son homélie un peu trop germanique. Il était déjà notoire, beaucoup trop connu par *Les Cahiers de la Quinzaine*, pour que l'on pût organiser, à son détriment, la conspiration du silence. *Inde iræ !*

M. Rolland aime la musique. Il en disserte pertinemment. Sa *Vie de Beethoven*, quelque peu lourde, quelque peu maussade, mais très honnêtement poussée, apporte une contribution digne d'estime à l'enseignement primaire des Beaux-Arts.

Cette conscience que M. Romain Rolland met aussi bien dans le pacifisme que dans ses travaux sur l'harmonie et les maîtres de l'art musical, apparaît comme la caractéristique d'un talent indéniable, placé très haut par quelques-uns. Le besoin de s'exprimer avec mesure et de n'émettre que des opinions où brille la commune sagesse induit, souventes fois, M. Rolland à voisiner avec Joseph Prudhomme. Il ne se prive jamais de proférer, çà et là, des sentences qui manquent d'imprévu, de fraîcheur et de nouveauté. Ainsi :

L'homme cultive les vices qui lui sont profitables, mais il éprouve le besoin de les légitimer ;

On fait la guerre à un État, on ne la fait pas à un peuple.

Et celle-ci dont la naïveté ne laisse rien à désirer :

Efforçons-nous d'être des *hommes* qui, par *delà* les intérêts égoïstes des nations éphémères ne perdent pas de vue ceux de la civilisation humaine tout entière.

L'*homme* qui vit en dehors des nations éphémères, ce qui n'est pas fort aisé à concevoir, n'est pas un mythe d'aujourd'hui. Nous l'avons rencontré dans Schiller. Il se nomme, à cette place, le marquis de Posa. Il est citoyen du Monde, habitant des siècles à venir. Il réclame à Philippe II la liberté de penser.

Veuillot trouvait à Cherbuliez une teinte d' « accent suisse », un ton à la fois laïque et prédicant, répandu sur tous ses écrits et qu'il nommait plaisamment le « bleu Buloz », Cherbuliez ayant coutume d'opérer dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Ce « bleu Buloz », de même, l'accent du marquis de Posa (qui mêle aux déclamations de Jean-Jacques un ton de nez fort dévot et protestant), je le retrouve partout dans M. Romain Rolland. Esprit appliqué, ce philosophe apporte

le plus grand soin à mal écrire. L'interminable histoire de *Jean-Christophe* porte cette même estampille huguenote. On y reconnaît l'accent suisse, de même l'accent hollandais, mi-partie calviniste et luthérien, comme si quelque pasteur wallon eût, ici, collaboré avec un *dominé* de Groningue ou de Maëstricht. Cela fleure, je le répète, le protestantisme, la Croix de Genève, la société de tempérance, en un mot, ce Christianisme en redingote noire qui fait de la Vache à Colas une religion maussade et, peut-être, la seule qui manque absolument de charme et de beauté.

Cela, au surplus, ne diminue en rien les mérites de M. Romain Rolland.

C'est un littérateur vertueux, un estimable musicographe. C'est aussi (et malgré ce que les sports chers aux générations nouvelles ont jeté de discrédit sur l'emploi) c'est un *penseur*. Il n'ouvre la bouche que pour émettre des apophtegmes décisifs. Chaque fois qu'il prend la parole ou s'approche de son écritoire, il se délibère afin d'instruire l'Univers.

Quelle que soit, au demeurant, l'opinion que l'on professe touchant sa littérature, on ne peut nier la bravoure dont il a fait preuve, naguère, en soutenant le choc des animosités furieuses, de la calomnie et du mensonge ameutés sur ses pas.

L'œuvre héroïque de Beethoven, dont il fait son étude préférée, a formé son entendement. Ayant bu le vin des forts, il a conquis cette noblesse, l'énergie et le pouvoir de résister aux foules méchantes, de défendre ses dieux, envers et contre tous.

Le Maître de toute harmonie a, pour prix de sa fidélité, formé son disciple au courage civique, à ce courage, la première, la plus modeste et la plus difficile des vertus.





UNE

VOIX DE FEMME DANS LA MÊLÉE

Marcelle Capy



Mme Marcelle Capy est, avec M. Fernand Desprès, l'une des saintes femmes qui suivraient à la trace M. Romain Rolland si ce « chrétien à musique » — ainsi le nomme William Vogt — n'avait prudemment gagné la terre étrangère, d'où, tout en faisant des spéculations heureuses et profitant au mieux des morts et des blessés, il traite de cannibales, voire de « lâches », ceux qui, bêtement, se font tuer pour leur pays.

Romain Rolland, si bien exécuté par William Vogt dans sa plaquette : *A propos du moins romain...*, désertant les papiers lacrymatoires,

où Sébastien Faure ténorise, où barytonne Georges Pioch, a pris le temps d'écrire pour sa dévote une préface toute redondante de suffisance et de pédantesque vanité. Le livre : *Une voix de femme dans la mêlée*, est infiniment supérieur à ce titre funambulesque. De même, à la présentation où Jean Christophe se pavane dans un jabot passablement dindonnier.

Si même, résistant à l'enfantillage de figurer par des blancs les inhibitions de la Censure, Mme Marcelle Capy avait imprimé cet ouvrage décemment, on le pourrait citer parmi les plus saines, les meilleures lectures qu'ait suscitées la guerre. Marcelle Capy ne pense pas comme Odette Dulac ; elle range parmi les « grotesques » ceux qui, de l'arrière-garde, « chantent les langes blancs après le crêpe (*près le cre*) des veuves. » Quand l'influence de M. Rolland n'embabouine pas son esprit de calembredaines tolstoïstes, elle voit juste et parle net. Elle fut l'une des premières à comprendre, à sentir dans toute sa beauté l'œuvre des *Orphelins de la guerre*. Elle rendit pleine justice à l'héroïque Emile Vitta, fondateur de cette Icarie où, sans formalités ni paperasses, les enfants abandonnés trouvent, sur-le-champ, un abri et les tendresses du foyer, où tout n'est qu'harmonie et dévoue-

ment, où la pensée amicale d'un grand cœur a suscité, en peu de mois, un monde prospère et vivace, où dans la paix, la concorde et le travail, s'élabore la France de demain.

Rien du couvent aux règles étroites, de la pension revêche, de la glaciale Assistance. Sous la poussée des événements, dans la tragique dislocation de tous les rêves, alors que les peuples déments se précipitent les uns contre les autres, il est né soudainement quelque chose qui ne s'était jamais vu, quelque chose qui est la plus belle gloire de la guerre : la solidarité...

Allez, petits vagabonds que la tourmente a jetés sur les routes. Là-bas, au bord de la mer grise, des bras maternels vous attendent. Des hommes vous ont chassés ; d'autres hommes, qui savent calmer la grande détresse des faibles, vous recueillent. Déjà vos yeux, qui ont vu les incendies et les carnages, sourient.

Cette manière de sentir est fréquente chez Marcelle Capy. Enthousiaste, vibrante, éprise de charité, sinon de justice (car la conception de la justice n'est guère possible dans un milieu où domine l'émotivité), Marcelle Capy a le sentiment des disparates. Elle voit naturellement les grotesques (c'est une division de son ouvrage). La caricature naît de sa plume, tout armée. Esprit, vaillance, belle humeur,

compassion envers ceux que Dostoïewski nommait « les offensés », voilà certes de quoi porter un écrivain jusqu'aux plus hautes cimes. Pourquoi cependant Mme Capy écrit-elle : « Je lis *sur* le journal »? ce qui constitue une terrible inadvertance, pire qu'un solécisme, puisque c'est une façon triviale de parler.





L'ALLEMAGNE CASQUÉE

Par Victor Tissot

Quand M. Victor Tissot, peu de temps après la guerre de 1870 et la Commune, publia, chez Dentu, son *Voyage au pays des milliards*, ce fut une émotion profonde, une curiosité sans bornes, que des tirages infinis ne contentèrent pas. Le public redemandait encore des impressions d'Allemagne. Cependant, M. Victor Tissot, avec le triomphe, comme on disait alors, « fracassant » du premier voyage, avait épuisé le meilleur de sa veine. On n'obtient pas deux fois un succès de librairie. Aussi bien que *La Vie de Jésus*, *l'Assommoir* ou *La France juive*, le *Voyage au pays des milliards* n'eut pas de lendemain aussi fructueux. L'auteur, qui sait voir, qui sait écrire, publia d'autres volumes

non moins intéressants que le premier, mais dont le retentissement, l'éclat n'atteignirent jamais au fracas du début. Car « ce fut, — dit M. Onésime Reclus dans une préface laconique, — ce fut, à côté d'adhésions enthousiastes, un prodigieux charivari ».

Alors l'âme française montra, comme tant de fois, auparavant et depuis, sa faculté d'oubli... On avait déjà perdu la mémoire des mensonges, des fraudes qui avaient précédé la guerre... de l'arrogance des vainqueurs, du cynisme de Bismarck le grandiose goujat... — Quoi ! disaient les bonnes âmes, est-il bon, est-il beau, est-il juste de calomnier ainsi la grande Allemagne dont Michelet souhaitait passionnément l'entrée dans l'aréopage européen ? pourquoi (l'« aréopage » ? ce vocable prudhomesque devrait, pour jamais, rentrer au magasin des accessoires démodés). « L'Allemagne mère de la poésie, de la musique, des arts et des sciences, n'est pas ce que dit Tissot. Il l'a blasphémée. N'est-elle pas la sainte Allemagne, la probe Allemagne, la chaste Allemagne, sentimentale, poétique et fidèle, du myosotis, de Gœthe et de Schiller... N'a-t-elle pas donné Luther au monde ?

Le jeune Barrès, en 1885, dans *Les Taches d'encre*, essaya, sur M. Victor Tissot, le venin de ses premières fausses dents. *Un mauvais Français !* il nommait ainsi — avec une clair-

voyance de petite envergure — le ferme et lucide visiteur de l'Allemagne après la victoire, l'auteur de ce *Voyage* prophétique où la haine, la cupidité, le délire sanguinaire du vainqueur sont clairement pressentis et fortement analysés. Combien paraissent faibles, incohérentes et naïves, les pages de Mirbeau (dans *La 258 E8*), malgré leur éloquence, leur fantaisie et leur éclat !

Après une consciencieuse mise au point, M. Victor Tissot redonne au public le chef-d'œuvre de sa jeunesse. Les faits ont témoigné en sa faveur. Douze ans, ou peu s'en faut, avant l'accession du kaiser Guillaume II à l'empire d'Allemagne, avant les prises d'armes furieuses de la presse et de la littérature pangermanistes, Victor Tissot avait dénoncé le péril, averti la France trop confiante. Preuves en mains, il signalait au Parlement, à l'opinion, la menace teutonne, les apprêts de la vorace Germania, les apprêts d'une guerre formidable, sans trêve ni pitié.

Peintre de paysages, observateur aigu des sites et des hommes, Victor Tissot note en de courts chapitres ses impressions de nature, de politique, d'art ou de sociologie. Il excelle à déduire les anecdotes, à évoquer l'épopée en images de Kaulbach, cette fresque géante, à propos de laquelle Henri Heine citait le pro-

verbe : *cacatum non pictum*, qu'excuse son latin.

Soit qu'il peigne les étudiants de Heidelberg, ivres comme des portefaix, les Bavarois à l'engrais, s'empiffrant de bière forte et de charcuterie, étouffant de mangeaille et de breuvages fermentés, soit qu'il montre la vision démoniaque, l'enfer d'Essen, la grande fabrique de mort qui porte le nom de Krupp, l'arsenal de Berlin avec sa *Ruhmeshalle* où, de tout côté, des tubes d'acier brillent contre les murs, « s'allongent le long des parois comme des tuyaux d'orgues, orgues terribles sur lesquelles se joue le *Dies iræ* des peuples », soit qu'il narre la vie intime du Grand Frédéric, du « roi vierge » Louis II le Wagnérien, ou les frasques de Lola Montès, partout l'auteur se manifeste riche de pittoresque et de sagacité. Les hommes de notre âge se plairont à relire, leurs cadets à connaître, dans son habit à la mode nouvelle de 1916, le *Voyage au pays des milliards*.





AU PAYS
DES MAITRES CHANTEURS

Par Marc Henry

Impresario d'avant-garde, conférencier itinérant, fondateur, à Munich, d'une revue ultra-moderne, sociologique et littéraire, au temps où le symbolisme, l'art nouveau, le modern-style (que les badauds et les israélites d'outre-Rhin nomment *secession*) imposaient leurs formules au snobisme contemporain, M. Marc Henry a, mieux que personne, pu voir et juger l'Allemagne d'avant la guerre. Les théâtres, les lieux de plaisir, les bureaux de rédaction, les palaces qui tiennent une si grande place dans la vie allemande, n'ont rien qui lui soit étranger. Il connaît la femme de là-bas, non

seulement par les types traditionnels venus « de la sentimentale niaiserie ou de l'admiration pour toute chose colossale » mais la *deutsche hosfrau* du xxe siècle, vorace et triviale, commère à la face plate et inexpressive, aux dessous mal tenus, celle dont le poète Ludwig Thoma disait, ou à peu près, dans le *Simplicissimus*, qu'

Elle sent bien plus fort mais moins bon que les roses.

Pour avoir habité le *pays des maîtres chanteurs*, M. Marc Henry connaît, dans chacune de ses manifestations, la vie intime aux climats de Hans Sachs et de Walther. Les anciens margraves de Nuremberg, les Hohenzollern, dont le burg démantelé surplombe la vieille ville, ne chantent pas eux-mêmes. Toutefois, ils excellent à faire chanter les autres. Ceci peut tenir lieu de justification au titre choisi par l'auteur. Son livre, plein de faits, d'historiettes caractéristiques, a le mérite incomparable d'être vécu, de ne renfermer que des observations directes, prises sur le vif par un esprit judicieux et pondéré.

C'est à Munich que M. Marc Henry a passé les années d'apprentissage. Il a connu la pauvreté dans cette ville grave dont Victor Tissot donne (*l'Allemagne casquée*) une image si pleine de relief. En contact journalier avec les classes in-

férieures, il a vu de près, dans des milieux où lesconventions mondaines et la politesse n'existent guère, l'Allemagne telle que l'ont faite ses victoires de 1870. Comme Octave Mirbeau (dans *La* 628-*E* 8), il a discerné le caractère « parvenu », les goûts voyants dont elle est infatuée et cette mégalomanie, après fortune faite, qui gâte jusqu'aux meilleurs sentiments. L'âpre mercantilisme, la rapacité du Goth, resté pillard, éclate dans les moindres gestes de l'Allemand. La conquête n'est pour lui qu'une entreprise financière. Il nomme culture l'organisation du pillage. « Cette guerre pour de l'argent... », disait Flaubert indigné, en 1870, cette guerre pour de l'argent est la seule que comprenne l'homme de proie. éduqué par les méthodes germaniques. Il n'est pas moins vorace en temps de paix, que sous les armes, comme en fait foi l'historiette que voici :

Quelques années avant la guerre, les bazars parisiens furent inondés de moutardiers grotesques représentant un groin de cochon surmonté d'un casque à pointe en guise de couvercle. L'article eut du succès (il était assez ignoble pour cela), et cette caricature du militarisme prussien fut de bonne vente. L'ambassade d'Allemagne fit au gouvernement français des représentations amicales... Une enquête eut lieu... Or, les moutardiers incriminés sortaient d'une fabrique de Francfort.

L'argent n'a pas d'odeur !

La colossale vanité, cette enflure prussienne que Heine, déjà, stigmatisait dans sa prophétique *Germania*, combinée avec l'utilitarisme teuton, amène des résultats bizarres et saugrenus. La vie, en Allemagne, est aussi bien organisée, aussi commode que le peuvent souhaiter les plus exigeants. Tout ce que le progrès apporte d'agrément et de confort dans les choses usuelles est mis à la portée de tous. En France, aujourd'hui même, la propreté passe pour un luxe. Les gens de médiocre fortune voyagent dans des wagons à bestiaux. Il n'en est pas de même sur la rive droite du Rhin.

Là aussi, comme en Angleterre, la pensée et l'intelligence paraissent dignes de respect. Le talent est lucratif. Tandis que, dans les pays latins et, surtout en France, l'écrivain, l'artiste pauvres sont l'objet d'une exploitation infâme, que l'éditeur, le directeur de théâtre ou de journal s'efforcent de larronner à qui mieux mieux, l'Allemagne paie honorablement ses auteurs préférés. Mais que de contrainte, en échange de ces bienfaits ! Le sombre agent de police, le tortionnaire que, par un euphémisme venu de la terreur, les bourgeois de Munich, de Dresde ou de Berlin nomment le *schutzmann*, l'« homme qui protège » et soutient son

protégé comme la corde soutient le pendu, est omniprésent, l'oreille au guet, l'œil ouvert, prêt à jouer durement du poing ou de la matraque.

Société de parvenus, l'Allemagne pousse aux dernières limites l'extravagance du costume et de l'ameublement. Le goût du colossal communique à son architecture officielle une surprenante laideur. Les élégances qu'elle invente feraient hurler d'horreur les Topinambous de Chateaubriand, les Mohicans de Fenimore Cooper.

Les régimes lunatiques, les sanatoriums extravagants, les cures d'eau fraîche, les danseuses-médiums, les médecins spécialistes pour anomalies sexuelles, et cet autre diafoirus qui vaticine à propos de l'érotisme chez les enfants, l'appétit de l'anormal, du bruyant, l'étalage orgueilleux des monstruosités, la dépravation morale ou physique offerte comme preuve de culture, les gestes incongrus, forcenés, parfois simplement bizarres qui rappellent jusqu'à un certain point les commensaux du Dr Goudron, témoignent de cette hypertrophie du Moi et de cette pléthore dont la société germanique ne tardera pas à mourir. Gestes, poses, activité fiévreuse, à toute cette frénésie allemande ce qui manque le plus, c'est la sincérité. Quand elle admire les fausses notes de

M. Richard Strauss, les danses grotesques d'Isadora Duncan, les drames de Shakespeare sur la piste d'un manège, les éclats de Danny Gürtler ou les plagiats de Fritz Schlomp, l'Allemagne obéit avant tout au besoin grégaire de faire sensation, de tenir boutique dans la foire aux vanités.

Ce qui reste sous tant d'apparat, de dorures, de luxe criard et de plaisirs ineptes, c'est le fond barbare, l'orgueil et la bassesse, la goinfrerie et, pour tout dire en un mot, la crasse teutonique dont l'Empereur allemand n'est pas mieux débarbouillé que le plus noir des reîtres ou le plus sot des philistins. *Junkers* et *agrariens* malgré la pécune et la morgue nobiliaire, ne sont pas moins ivrognes, moins voraces que l'étudiant ou le bourgeois. Tous les ventres d'Allemagne, toutes les « gueules allemandes », comme dirait la Palatine, sont égaux. Si bien que l'on peut tenir pour un symbole véridique cette communion de toutes les classes munichoises, que montre le dessinateur Schulze, dans la courette d'une *Hofbrau*, entre la pompe à bière et le vomitorium.

Mais le *primum movens* de l'Allemagne, le ferment qui l'anime et lui communique une vie ardente, une activité supérieure, c'est le juif. « Vous êtes le sel de la terre! » Et, de fait, ces êtres volontaires, industrieux, affamés de suc-

cès, d'argent et de bruit, ces hommes de cupidité, de rapine et de faste mettent en mouvement les forces les plus diverses, avec une audace égale au bonheur qui couronne la plupart de leurs entreprises. Banquiers, trafiquants, érudits, managers, comédiens, chanteurs, ils possèdent à peu près tous les journaux de l'Empire ; ils s'enrichissent, en Allemagne, dans tous les domaines de l'activité. Les inventions nouvelles trouvent chez eux une audience intelligente, un accueil empressé. Ils ignorent la routine. Ils vont, en art, aux formes insolites, aux trouvailles, à la nouveauté. Les premiers, ils ont compris Wagner, senti des peintres comme Gauguin, comme Cézanne ou van Gogh. Max Reinhard, dont l'influence fut énorme sur l'évolution dramatique de l'Allemagne, était d'origine sémitique. Le Progrès habite sous les tentes d'Israël.

M. Marc Henry a marqué cela de traits justes et profonds. Le chapitre *Milieux juifs*, très remarqué, voici quelques mois, dans le *Mercure de France*, retrouve, publié en volume, son primitif éclat. Il est fâcheux que, si bien instruit de l'Allemagne et des choses allemandes, l'auteur parle, de temps à autre, un trop petit français. Il qualifie — ô pudeur ! — les « gens riches » de « fortunés ». Cela est fâcheux, venant d'un esprit si éclairé, d'un

conteur si empli d'agrément. Que M. Marc Henry veuille bien se rappeler cette chose : « fortuné » ne signifie « ayant de la fortune » que chez Mme Pipelet et chez Mme Gibou.

P.-S. — Un ami commun reproche à quelques lignes que j'écrivis sur le volume *Des Ailes*, par M. de La Frégéolière, le manque, envers ce jeune homme, de bonne grâce et même d'urbanité. Il m'apprend, par la même occasion, les hauts faits de M. de La Frégeolière, les actes héroïques dont la croix de guerre et la Légion d'honneur furent le loyer. Je lui donne acte de ces beaux gestes. Que M. de La Frégeolière prennent pour ce qu'elles valent nos phrases. Il a pu agir, ce qui vaut mieux que de mettre en place des adverbes. Evidemment, il ne fera pas l'*Iliade*, mais, puisque, chaque jour, il accomplit la prouesse d'Achille, à quoi bon se préoccuper des balivernes littéraires si falotes au regard de ce qu'il fait ? — L. T.





GUILLAUME II ET SES ANCÊTRES

Par M. Jean de Bonnefon

Voici une contribution neuve et documentée à l'histoire de l'empereur Guillaume II, une étude, copieuse en faits avérés, sur la folie héréditaire léguée au César brandebourgeois de 1916 par une longue ascendance de frénétiques ou d'idiots. Ces pages méritent qu'on les distingue parmi tant d'opuscules improvisés à l'occasion de la guerre, tant de notes verbeuses, de petits papiers ou de gros volumes, écrits au jour le jour, en dehors de toute critique, sans information préalable ni discernement. Civils et militaires abondent en élucubrations de toute sorte. Partout foisonnent les mémorialistes. Les conteurs aussi. La vague de papier déferle, épandant sur le bord des pages

innombrables qui s'irisent un instant, puis, comme des méduses, fondent au soleil. Quand les hostilités auront pris fin, quand parmi ces paperasses et ce fatras, les humanistes s'efforceront de choisir ce qui vaut qu'on le garde, que restera-t-il ? Quelques phrases nettes, sans doute, le témoignage discret et sûr des esprits clairvoyants qui, familiers avec les temps révolus, peuvent confronter au passé les événements contemporains, les juger d'ensemble et voir de haut les hommes aussi bien que les faits.

M. Jean de Bonnefon possède au degré le plus éminent la critique, le sens judicieux qui fait les historiens. Il connaît les détours de tous les sérails, les petits appartements de tous les grands hommes. Il pénètre, avec une singulière acuité, dans l'étrange et le scabreux des existences royales. C'est une manière de Tallemant des Réaux. Il sait les historiettes de l'alcôve, du confessionnal et même de l'office ; car il n'a pas besoin d'écouter pour entendre ni de pratiquer les chambrières pour connaître, jusque dans leurs dessous, les plus illustres beautés. Il n'a la colère, ni l'humeur évangélique, ni la touche grasse, ni la vaste couleur de Saint-Simon. Il dessine au trait, rehaussant à peine de quelques teintes délicates son dessin cruel et précis, qui fait vivre le personnage, le

campe sous vos yeux. Tallemant, certes, mais un Tallemant érudit, versé dans les bonnes lettres et portant ses regards plus haut que le gazetier de l'hôtel Rambouillet. Ses recherches embrassent les objets les plus divers. Il disserte avec une égale aisance de n'importe quelle chose connue, expert en blason, profès en architecture, plus versé dans l'art de monter toutes les sortes de harpes qu'un luthier d'Erard ou de Pleyel.

Néanmoins, le terrain de sa prédilection appartient à un autre domaine. Les choses ecclésiastiques ont enchanté, dès l'abord, ce rare et curieux esprit. *Les paroles françaises et romaines*, ses nombreux articles dans le *Journal* révèlent une connaissance peu commune du monde prêtre et des intrigues qui s'y déroulent. M. Jean de Bonnefon se plaît à Rome dont il éprouve et dépeint, quelquefois, d'une touche fugace, le mélancolique enchantement. Il en connaît les sites, les basiliques, les palais. Il y fréquente, sans doute, un monde relevé de prélats, de diplomates, une société polie, archaïque, à peu près semblable aux milieux d'où venait Fabrice del Dongo et que Stendhal traversa. Lui-même, on l'imagine volontiers comme une sorte d'ecclésiastique émancipé, narrant, avec toutes les réticences et les

grâces du monde, quelque anecdote un peu scabreuse, à la manière d'Anatole France, mais choisie, et d'un ton si parfait que l'auguste assistance l'écoute sans malaise. Au demeurant, les visages, dans ce milieu cardinalice, gardent, en toute occurrence, leur blancheur patricienne et les fronts leur sérénité pâle. La pourpre ne rougit point.

M. de Bonnefon joue avec une maîtrise incomparable de ces menus faits, de ces légères anecdotes qui, narrés sur un autre mode, et par un autre que lui, pourraient aisément se transformer en commérages.

Il possède, en effet, ce don qui permet de faire passer n'importe quelle chose et d'être partout chez soi : la race, le style, que n'enseigne aucune rhétorique, l'innéité du bien dire, en un mot, le contraire du jargon en faveur chez les médiocres, et les forts-en-thème et les auteurs appliqués. Peut-être cependant, pourrait-on souhaiter encore chez M. de Bonnefon un peu plus de laisser aller, je ne sais quelle négligence propre à dissiper l'impression qu'il donne, parfois, de se regarder, quand il écrit, dans un miroir. La grâce ne va pas sans un peu d'abandon.

Guillaume II et ses ancêtres. Ce vigoureux chapitre d'histoire fut d'abord présenté sous la forme conférence par M. de Bonnefon. Lu

d'une voix tout unie, avec une absence volontaire d'effets qui prête au débit de l'orateur un caractère singulier de détachement, tandis que lui-même, soigné, recherché dans le costume, dans le geste, les cheveux calamistrés, la main exquise et portant des fleurs, ne dédaigne aucun artifice de toilette ou de mise en scène — le morceau est bien autre chose qu'un discours. C'est une leçon clinique, l'analyse d'une mentalité scélérate et démentielle, faite magistralement, avec toutes les preuves et tous les témoignages à l'appui.

La mégalomanie atroce de l'empereur allemand provient de ses ancêtres. Hérédité, péché originel, de quelque nom que se nomme la fatalité qui pèse sur Guillaume, il n'est, comme lui-même en fait l'aveu, que le total d'une addition. Fourbes, avares, sanguinaires, despotes, avec un goût d'ivrognerie et de crapule qui broche sur le tout, les Hohenzollern préparent, d'âge en âge, leur sanglant héritier. Electeur, simple marquis de Brandebourg, reçu comme tel par Louis XVIII, au commencement du siècle dernier, le roi de Prusse, en 1870, se proclama l'héritier de Charlemagne. Il assuma la pourpre impériale, afin de préparer la voie au sinistre baladin par qui s'achèvera, sans doute, l'ère des Hohenzollern.

Les portraits devant lesquels M. Jean de

Bonnefon promène les curiosités de la France ennemie auraient leur place au musée Tussaud, parmi les assassins notoires et les fous dangereux. Les premiers ne furent pas « consuls dans Rome » comme « l'aïeul des Sylva ». Ils n'eurent même pas l'honneur d'être des animaux de proie, avides et carnassiers, comme les pères de la noblesse française, normande ou italienne. Auprès d'eux les *outlaw* de Richard-Cœur de Lion, le porcher d'*Ivanhoë* ou, plus tard, les sinistres barons pour qui furent institués les Grands Jours d'Auvergne, semblent des fleurs d'élégance, de chevalerie. En effet, chez les Hohenzollern, la brute féodale se complique d'usurier. Ces burgraves ont des âmes cupides et retorses de procureurs. Frédéric, le premier du nom, « oblige » l'empereur Sigismond, au denier deux, qui, pour le rembourser lui décerne l'électorat de Brandebourg, après la mort de Jost, duc de Moravie. Frédéric Dent-de-Fer, son digne fils, entre autres folies, invente cette Madone qui, par un ingénieux mécanisme, poignardait les fidèles que l'électeur invitait lui-même à « embrasser notre sainte mère ».

Scrofuleux, épileptique, le fils du second Frédéric n'eut pas d'enfants. Mais il avait un frère, homme charmant qui « poivrait de ver-

ges » sa femme, son fils et ses filles aussi. Jean, son fils, applique aux bourgeois et aux paysans de la Marche les engins de l'Inquisition, estimant, comme Perrin Dandin, que cela fait passer une heure ou deux. Le fils de Jean, Joachim Ier, un ancêtre dont Guillaume se réclame avec ostentation, émet cet apophtegme « qu'il n'y a de honte à voler ni à tuer et que ce sont les meilleurs du pays qui le font ». Les électeurs se succèdent, retors, sanguinaires, tuant d'une main, volant, escroquant de l'autre, jusqu'au jour où Maximilien, gorgé d'or par François Ier, fait avorter l'élection du roi de France, auquel ses frères et lui avaient engagé leur foi. Quelques années plus tard, un autre, Joachim, égaye la monotone kyrielle des Hohenzollern par l'invention d'un tour d'autant plus inédit que la Réforme est à son aurore. Il se convertit plusieurs fois par an, tantôt luthérien, tantôt catholique, mais toujours appointé. Christine de Suède fit payer très cher au Pape sa conversion qu'Arvède Barine a racontée avec beaucoup d'agrément et de gaîté. Mais elle, du moins, resta fidèle aux coffres du Saint-Siège.

Les Hohenzollern se succèdent et se ressemblent, toujours extravagants, féroces et parjures. Le beau-frère de Gustave-Adolphe boit. Son fils, le Grand-Electeur, « sale de mains et

de corps, assume un vêtement gris, un feutre mol et sans plumes ». Au lieu de parler, il crache. C'est « le véritable organisateur de la grandeur prussienne ». Il assassine les généraux fidèles à leur serment, conclut avec la Suède une trêve, déchire (déjà !) le papier de la paix, dès qu'il se sent le plus fort, combat les Polonais, se retourne contre la Suède, est battu, en Alsace, par Turenne, mais l'emporte à Fehrbellin, sur les troupes de Guillaume-Gustave, roi peu modeste qui refusait les *Te Deum*, en disant : « Je suis mon propre dieu et n'ai aucun besoin de l'autre. »

Louis XIV, avec une royale impertinence, écrivait à « son frère le marquis de Brandebourg » ; d'un mot, il remettait à sa place l'intrus et l'outrecuidant. Le Grand-Electeur avalait cette couleuvre, ne pouvant lutter contre la France victorieuse et le roi triomphant.

Et cela continue. Aux Guillaume-Frédéric succèdent les Frédéric-Guillaume, tous se gorgeant de vin, prodiguant les impôts, fabriquant de la fausse monnaie et manquant à leur parole chaque fois que l'occasion se présente.

Cependant, le marquis de Brandebourg accède à la royauté. Un malentendu lui vaut la couronne. Grâce au jésuite Wolf, le brevet royal de Frédéric est signé le 16 novembre 1700. Cent-soixante-dix ans plus tard, dans ce

noble Versailles d'où Louis XIV parlait si haut à son ancêtre, le roi de Prusse, devant la France mutilée et saignante, posera sur son front la couronne de Charles-Quint.

La haine dont le père du grand Frédéric accabla son fils ferait encore l'étonnement du monde civilisé si les aliénistes ne réclamaient ce lunatique furibond.

La margrave de Bayreuth partagea cette haine avec son frère. Elle raconte, dans ses mémoires, quelques traits de la brutalité paternelle qui ne laissent pas de confondre l'entendement. Les deux enfants, Wilhelmine et Frédéric, étaient coupables, en effet, du goût le plus bas pour la musique et la littérature.

Il se reposait de la parade militaire en donnant des coups à la reine, en traînant par les cheveux sa fille, « la future margrave ». A table, le roi découpait lui-même les viandes et servait un maigre morceau à chaque invité ; arrivé au tour des enfants, *il crachait* dans ce qui restait pour les empêcher de manger.

Atteint de goutte, Frédéric-Guillaume dressa les porteurs de sa chaise à poursuivre le frère et la sœur qui fuyaient à toutes jambes les coups de béquille.

Noirceur, brutalité, caporalisme poussés à la frénésie, humeur prédicante aussi, comme Guil-

laume II, on se demande comment ce barbare, plus sauvage que les Huns d'Attila, sous leur peau de loup, put avoir pour fils un homme tel que Frédéric II.

« Celui-ci appartient à la grande histoire. » Après l'avoir flagorné, Voltaire le calomnie. Ayant collaboré avec lui au partage de la Pologne, Marie-Thérèse lui reproche sa « foi de bric-à-brac ». Peu importe ! Ce fut un libre esprit, un cœur aimant, comme en fait foi sa correspondance avec la margrave. Il se plut aux arts, à la musique. S'il fit de méchants vers, ce fut par condescendance et pour l'honneur de la couronne. On peut dire du grand Frédéric ce qu'Henri Heine écrivait de soi-même : c'était un Prussien libéré.

Les petits Hohenzollern — dit M. de Bonnefon — le roi dément, Guillaume IV, et les deux rois-empereurs donnent leur contribution au total que prétend être Guillaume.

Cet empereur, dont la pourpre est teinte de sang humain, cet égorgeur de femmes, d'enfants, ce fils d'intention parricide, ce chef d'armée, acceptant les moyens que la science donne de rendre la guerre cruelle, malgré tant d'horreurs, de ruines, d'incendie, après cinq millions de jeunes hommes égorgés par sa ténébreuse volonté, reste, d'abord et malgré tout,

un personnage facétieux. Le crime n'a pu le hausser à la taille des tyrans surhumains.

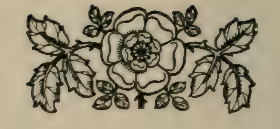
Lunatiques ou malfaisants, les César gardent un reflet de la majesté romaine. Au regard de Néron, Wilhelm II semble un pître de campagne. C'est pourquoi les seules Erynnies qui l'attendent, ce sont moins encore des imprécations que des sifflets.

Quand il prêche à bord de son yacht, quand il parade, à Venise, en gondole, ou, théâtralement, « découpe sur les horizons de la Ville éternelle sa silhouette », le ridicule, partout, accompagne ses gestes. Il ne le quitte pas au seuil du gynécée. Le kaiser fait graver sur une bague de prix minime les vers de Musset à l'Etoile du Soir. Ladre et fastueux, il organise des fêtes qui ruinent ses invités. Il s'invite, comme Vitellius, à des repas qu'il veut magnifiques.

Lui-même reçoit avec une telle parcimonie que le roi d'Angleterre, Edouard VII, mettait ses gens à l'hôtel quand il allait à Berlin, pour leur éviter la famine.

Glanant les menus faits, relatant la biographie et les moindres gestes de l'horrible empereur, M. Jean de Bonnefon l'a dépouillé même de ce prestige d'horreur qui s'attache aux grands

crimes. Sous l'ogre, il a montré le fantoche, l'histrion sous le César et le bourgeois ridicule sous l'armure de Lohengrin. Dans son livre plein de suc et de moelle, Guillaume II, le bourreau couronné, se réduit, par la force des choses, à la mesure d'un simple épouvantail.





LES DÉBRIS DE LA GUERRE

Par M. Maurice Maeterlinck

Hector Berlioz disait de Meyerbeer, maître de l'Opéra commercial, que ce musicien « outre le bonheur d'avoir du talent, possédait le talent d'avoir du bonheur ».

Le mot s'applique si exactement à M. Maurice Maeterlinck qu'il ne semble pas qu'on l'ait, en aucun temps, proféré pour un autre que pour lui.

Son talent est indéniable. Son bonheur équivaut à son talent. Célèbre, on ne lui connaît pas d'envieux ; poète, il thésaurise. La Fortune accumula sous ses pas toutes sortes de biens. Il ne salue au firmament que des étoiles prospères. La chance le comble de ses dons les meilleurs. Et d'abord, son origine.

M. Maurice Maeterlinck eut le bonheur de

naître, en pays étranger, à la porte de Paris, de se présenter au public français avec l'estampille de la douane. Excellent moyen de parvenir! En même temps qù'Ibsen — le Norvégien, Maeterlinck — le Gantois, fit les délices du Théâtre Libre. Dès les premiers jours, il connut les applaudissements fructueux, les tirages abondants. Il importait dans la syntaxe du théâtre l'idiome laconique employé, jusqu'alors, exclusivement pour les rédactions télégraphiques. Heureux expédient qui permet, à coup sûr, d'éviter les fautes de français. Ce fut, sur le public d'alors, un irrésistible coup de foudre. Maeterlinck ravit les cœurs, les esprits. On lui donna du Shakespeare, on l'étouffa sous les roses. Tout autre se fût enivré de ces adulations, eût perdu le sens, joué au « cher maître ». Lui, se garda méticuleusement de toute enflure. Il accueillit sans vanité les louanges et conserva le tailleur de sa jeunesse. Flamand rassis, expert à manier les affaires, il entretint sa gloire à petit feu, se propagea sur l'un et l'autre continent, aussi heureux dans le commerce des Muses que dans le trafic des éditeurs. Ayant reçu de l'Amérique les œuvres d'Emerson, il les lui rendit au centuple. En comédien supérieur, il s'enveloppa de discrétion. Nul moins que lui ne prit la peine de briller.

Cependant, Claude Debussy, en illustrant,

d'une fraîche et neuve musique, *Pelleas et Mélisande*, conquit à son auteur les plus réfractaires. Avec une telle partition, la France pouvait, enfin, opposer à Wagner un incontestable chef-d'œuvre. Le spectacle faussement naïf de Maeterlinck, désormais, ruisselait de poésie et de jeunesse. Poème, naguère estimable, il était devenu, sous l'archet du magicien, l'un des plus beaux ouvrages dont s'honore la mémoire des hommes.

Georgette Leblanc ayant épousé Maurice Maeterlinck, embellit à son tour d'une gloire nouvelle et péremptoire les écrits du maître dont elle portait le nom resplendissant. Elle fut Monna Vana, Ariane, toutes les héroïnes du poète, qu'elle fit vivantes, belles de sa vie et de sa beauté. Cette merveilleuse artiste, abandonnant le souci trivial de la réalité, joue avec les attitudes les plus décoratives, les gestes les plus harmonieux, sans se préoccuper, un instant, d'être sincère ou véridique. Son art tient de la danse, de la sculpture beaucoup plus que du théâtre, au sens où peuvent l'entendre la Duse, Mme Réjane et même Sarah Bernhardt. Or, c'est l'irréalité même de son jeu — enroulements serpentins, pâmoisons, gestes chantournés — qui convient à l'interprétation d'une œuvre dont la trame se déroule, presque toujours, à travers les décors mouvants de l'Infini.

Célèbre, couronné deux fois comme dramaturge et comme philosophe, le penseur du *Temple enseveli* mérita par surcroît, après celui de Shakespeare belge, le nom de Virgile flamand, sa *Vie des abeilles* égalant, — ou peu s'en faut, — la beauté des *Georgiques* et les surpassant fort en exactitude. Maurice Maeterlinck, tout chargé de lauriers, s'amusait à étudier la boxe, afin d'élargir encore son entendement, lorsque la guerre lui montra la voie et joignit à ses guirlandes une couronne encore, celle du martyre. La nationalité belge avait facilité ses débuts, sa consanguinité avec l'héroïque petit peuple du roi Albert le fit « entrer vivant dans l'immortalité ».

Les Débris de la guerre. Ce titre symbolique réunit en un volume tout ce que M. Maeterlinck a, depuis la Grande Guerre, écrit d'articles ou prononcé de discours. On y trouve ses conférences « *Pro Patria* », celles de Milan, de Rome, de Naples, de Florence et du *Queen's Hall*, dont tout Londres s'enamoura. Une élégie en prose glorifie, à la manière des Athéniens, sous Périclès, la douloureuse Miss Edith Cavell, petite infirmière en qui s'incarnent le dévouement caché, l'héroïsme tranquille de toutes les femmes qui font leur devoir. Un autre myriologue consacre le souvenir de Raymond Bon, lequel, prévôt de boxe, eut l'honneur d'encaisser, dans le

thorax ou les gencives, les maîtres coups de poing assénés par le Maître. *Les Débris de la guerre*, en un langage transcendantal, promulguent cette évidence naguère déduite avec une rare lucidité par Alphonse Séché, à savoir que la guerre, à mesure qu'elle emprunte au machinisme ses moyens les plus terribles de destruction, crée, en dehors même du génie, humain, des phénomènes imprévus et foudroyants. L'avalanche, projetée au loin par une volonté consciente, obéit à des lois mystérieuses, sur lesquelles cette même volonté ne saurait avoir de prise.

Devant l'Italie, attentive et frémissante, le poète demande grâce pour les villes condamnées. Anvers, Gand, Bruxelles, Bruges, cités opulentes où les hommes d'autrefois ont accumulé tant de trésors et de merveilles, subiront-elles, à leur tour, l'exécrable destin d'Ypres ou de Dixmude? A ce pathétique, venant du cœur, les cœurs se sont émus. L'exhortation de Maeterlinck ne fut pas moins efficace que les harangues d'Annunzio à mettre en armes l'Italie implorée. En effet, la postérité de Dante a frémi lorsque le poète, devant elle, évoqua cet enfer où, sous le joug scélérat de l'Allemagne, agonisent la Wallonie et la Flandre, coupables d'avoir fait honneur à leur parole et cru à la sainteté de leurs engagements.

M. Maurice Maeterlinck, dans un discours préliminaire, d'une calme noblesse, expose les motifs qui, désormais, l'incitent à exécrer la Germanie et les Germains. C'est dans une langue modérée et ferme, la condamnation des intrigants ou des lâches qui parlent de réconciliation, qui tendent aux barbares leurs mains d'eunuques humanitaires par-dessus les charniers :

J'ai essayé de m'élever au-dessus de la mêlée — atteste M. Maurice Maeterlinck — mais, plus je m'élevais, plus j'entendais ses cris et mieux j'apercevais sa démence et son horreur, la justice de notre cause et l'infamie de l'autre. Il est probable qu'un jour, lorsque le temps aura lassé les souvenirs et réparé les ruines, des sages affirmeront que nous nous sommes trompés et n'avons pas regardé d'assez haut, qu'on peut tout oublier, tout expliquer et qu'il faut tout comprendre ; c'est qu'ils ne sauront plus ce que nous savons aujourd'hui et qu'ils n'auront pas vu ce que nous avons vu.

La prose de M. Maurice Maeterlinck est, à son accoutumée, un peu lourde, abstraite, exempte de noms propres ou de termes techniques, mais riche d'idée et d'une forme si grave, si pure, que l'auteur impose l'admiration aux esprits même les plus différents du sien. Il survit, dans ce moderne, poète du

XX[e] siècle et prophète de l'avenir, quelque chose du vieux Ballanche, du lointain Edgard Quinet. Son éloquence, un peu sourde, monte, grandit, se déchaîne lorsqu'elle parvient aux cimes, pour notifier au Monde quelque destin meilleur. La guerre de violence et de rapine qui bouleverse, aujourd'hui, la face de l'Europe semble paralyser pour jamais les forces vives des peuples occidentaux. Cependant, Maurice Maeterlinck trouve dans les massacres et les deuils mêmes un espoir de renaissance, « une flamme immortelle » dont la vertu redescend du héros sur le peuple qu'il a vengé.

La mort n'entame pas la vie, elle ne peut rien contre elle.

Qu'importent donc les ruines, les cadavres entassés ?

Des cités plus fécondes remplaceront les murs détruits, une race nouvelle naîtra sur les tombeaux. A la palingénésie éternelle, au renouveau sans fin de l'humanité, assisteront, demain, les étoiles bienveillantes.

Une espérance virile, un enseignement robuste se dégage de ce livre qui place au premier rang son auteur, parmi les philosophes et les écrivains français. Un air pur afflue et circule dans chacun de ses feuillets. C'est un

message de paix, en même temps qu'une leçon de vertu civique, propre aussi bien à tarir les larmes qu'à ravigorer les cœurs. Il donne, de plein droit, à M. Maurice Maeterlinck, ses lettres de grande naturalisation et lui présage son entrée à l'Académie française — après Emile Verhaeren.





L'ITALIE DEPUIS 1870

Par M. Albert Pingaud



L'Italie, à présent qu'elle intervient pour défendre les mœurs latines, la culture méditerranéenne contre la féodalité sanguinaire et le pédantesque militarisme de l'Allemagne, renoue, à travers une longue suite d'âges et d'événements, le fil de son histoire. Dépositaire de la civilisation pendant la nuit médiévale, c'est par elle que germa, derechef, que s'épanouit le printemps de la Renaissance.

Grande nourrice des hommes et des fruits, la terre de Virgile ne cessa jamais de présider à l'éducation de l'Humanité. Les barbares passent, l'avalanche d'hommes ne laisse que ruines et désolation : villes en flammes, champs dévastés, partout des morts, et, plus lamentables

encore, des fugitifs, errant à l'aventure sur les routes désertes ! Mais, sans perdre un moment, l'Italie, au milieu de ses décombres, vaque à tous les arts de la Civilisation. Demain, c'est elle qui donnera aux vainqueurs sauvages les règles de la pensée, elle qui fondera le droit et ressuscitera les arts. De tout temps, en effet, l'Italie a fasciné les Barbares : ceux d'Alaric ou d'Attila, ceux que Marius réduisit en poussière et, plus tard, ceux dont vainement Stilicon, Aétius, pour un jour, comprimèrent l'élan dévastateur. Venus de la forêt hercynienne, de *la pusta* hungarique, du steppe, morne comme l'hiver et comme le trépas, ces hyperboréens, gorgés de cervoise, d'hydromel, repus de chair, harassés de meurtres et de carnage, sentent le charme du pays dont l'oranger, le myrthe et le laurier-rose font un incomparable jardin. La douceur du climat les pénètre. « Ils flairent — dit un contemporain — la volupté romaine avec des narines de loup. » Aussi, peut-on dire que l'histoire de l'Italie, au Moyen Age, est celle des guerres qu'elles soutient contre les Allemands. Guerres diplomatiques, guerres à mains armées. La souplesse et le courage italiens se débattent contre l'astuce et la force teutoniques. Tantôt pour l'empereur, tantôt pour le pape, Guelfes et Gibelins soutiennent, tour à tour, le parti impérialiste ou le parti

national. Celui-là même qui crie, à Florence : *Liberta !* vocifère, à Pise ou à Sienne : *Popolo !* Il prend place avec ses hommes d'armes, soit à gauche, soit à droite du palais. Dante, lui-même, hésite. Sa politique semble tortueuse, alors qu'elle reste purement et simplement italienne. Cette politique (l'irrédentisme de Cavour) fut celle de Pétrarque et, trois cents ans plus tard, celle de Machiavel. Artistes, poètes, hommes d'Etat, les grands Italiens eurent tous pour objectif l'unité de leur pays. Le temps passe. Les mœurs évoluent. Des forces nouvelles apparaissent dans le monde suscitant des hommes nouveaux. Qu'importe ? l'Italie, obstinément, demeure fidèle à son idéal, poursuit le même but. Le fade et trop alambiqué sonneur des sonnets à Laure de Noves saluait, d'un cœur toujours déçu, toujours confiant, le fondateur de la patrie à venir. Il implorait tour à tour du pape, de l'empereur, une aide que l'auteur du *Prince* attendait, quant à lui et non sans clairvoyance, de César Borgia. L'âpre génie et la féroce logique, la ténacité de ce terrible duc avaient séduit le théoricien politique : Machiavel espérait qu'après avoir absorbé ou détruit les principautés italiennes, le fils d'Alexandre VI, roi de Rome, donnerait à l'Italie une force dont l'avait trop longtemps privée une féodalité cupide et malfaisante, qu'il

en ferait une patrie et, de nouveau, la reine des nations.

Malgré sa haine de la « Louve » papale, Dante paraît avoir pressenti les inconvénients de la suzeraineté germanique. Trois siècles avant Luther, il ne se livre pas sans quelques restrictions aux fourbes pesants de qui viendra La Réforme, cette « plaie des Ténèbres » qu'est le Protestantisme, source de toute hypocrisie et de toute laideur.

Les doutes, les retours, les gestes de méfiance et d'hésitation, dans les rapports qu'elle entretient avec l'Allemagne, ont lieu, comme au XIIIe siècle, pour l'Italie unifiée, au XXe. Le *corso e ricorso,* le flux et le reflux des événements, dont un philosophe italien a déterminé les lois, ce perpétuel retour de l'histoire sur elle-même enseigné par Vico, éclate de la manière la plus expressive dans les événements contemporains. Le Saint-Siège lui-même a paru, un moment, incliner vers l'Autriche, faire sienne la cause de l'Allemagne hérétique et de la Turquie musulmane [1]. Mais le singulier refleurissement du Catholicisme depuis la guerre, sans doute, a rendu au pape la confiance qu'il avait autrefois dans l'exploitation morale et financière de

1. Ceci fut écrit avant l'intronisation de Benoît XV, complice avoué de l'Autriche et de la coalition allemande contre le monde latin.

la crédulité française. L'*anticléricalisme* a fait son temps. Bien naïf qui se lamenterait sur sa dépouille. Jamais, tant d'étroitesse d'esprit n'a fait si bon ménage avec tant d'inintelligence et d'invidiosité.

Que l'épicier, le marchand de vins et celui d'abats ne partagent point, sur la nature du Verbe, les doctrines de saint Athanase, cela n'importe guère à la marche des étoiles. Mais il est indéniable que la foi des orthodoxes, grecs ou romains, les porte à des sommets peu accessibles au vulgaire ; car, « l'une et l'autre de ces croyances mettent à la portée de tous les vertus des grandes âmes ».

Consulter aussi, touchant les questions italiennes, le livre, négligemment écrit, pensé honnêtement, de M. Charles de Saint-Cyr. La parfaite documentation de ce travail fait honneur à l'assiduité de l'historien. Si, comme l'affirme Agathon, la Sorbonne a pour bête noire Michelet, M. de Saint-Cyr ne peut manquer d'être, en ce lieu, tenu pour un grand homme. Il n'a cure de l'éloquence. La faconde, l'oreille, le style, tout ce que les envieux, les crétins et autres mille-pattes qualifient, chez les écrivains doués, de boursouflure, lui fait absolument défaut. Mais il sait dater. Il a présents les synoptiques. Il connaît, dans son détail, chaque événement de la période qu'il étu-

dia. Il sait travailler, et ce n'est pas un faible mérite.

L'esprit de roman qui, tempéré de sagesse italienne, crée, au besoin des temps, les grands meneurs de foule, apôtres, guerriers, tribuns, conspirateurs, suscite les marins et les soldats, anime aux entreprises les beaux aventuriers, princes, moines, condottieri, hommes du peuple, Savonarole, Jean-des-Bandes-Noires, Cola di Rienzi, qui, naguère encore, soufflait à Gabriel d'Annunzio les paroles décisives en faveur des traditions latines et de la romanité — marqua de son empreinte chevaleresque le premier fauteur de l'unité italienne et du *risorgimento*, Guiseppe Garibaldi.

Les premiers jours de l'enfant prédestiné s'écoulent parmi les fleurs somptueuses, près de la mer divine où les Sirènes ont chanté, dans cette paradisiaque lumière et ces parfums de marine qui font de Nice une terre sans égale d'enchantement et de beauté. Puis, succédant aux minutes puériles et délicieuses que hantaient déjà les rêves de gloire, c'est l'embarquement pour l'Argentine, la longue traversée et, bientôt, la *pampa*, la vie errante du jeune aventurier, moitié *gaucho*, moitié paladin, à travers des plaines sans limites, les haltes dans les *estancias* hospitalières, les coups de feu, les escarmouches dont plus d'un ne revint pas ; la

douce idylle qui mêle ses primevères aux âpres lauriers de cette campagne un peu folle, Menotti Garibaldi, naissant au bivouac, parmi les alertes et les chevauchées d'une déroute, le triomphe de Rosas, le retour en Italie et les amertumes d'un veuvage précoce ; enfin, les prises d'armes sur le vieux continent, les combats, cette lutte héroïque d'où va sortir l'unité italienne, toute jeune de gloire et d'immortalité.

Le geste de Garibaldi, à partir de sa vaillante jeunesse et des exploits ultra-marins jusqu'à cette heure pathétique, où, devant la *terza Italia*, fondée à jamais sur des bases plus fermes que l'airain, devant Rome, sa capitale retrouvée, aux acclamations d'un peuple entier, Victor-Emmanuel, sur son cœur, vraiment royal, pressa le chef des *camice rose*, où le Roi et l'Insurgé, dans un même transport, communièrent de la Patrie et de sa force nouvelle, M. Charles de Saint-Cyr en a déduit les aspects surprenants et complexes, avec un singulier bonheur.

En quelques pages sobres et vivantes, il condense les événements, à la suite desquels fut restitué au peuple italien son domaine primitif.

Les remaniements que la Grande Guerre imposera, demain, à l'Europe attentive ont pour point de départ cette conquête de l'unité italienne, cette conquête qui dépasse de beaucoup,

en résultats politiques et sociaux, les guerres puniques ou l'asservissement des Gaules.

Bismarck fut un piètre élève de Cavour dont il n'avait l'élégance ni la profondeur. La haine est clairvoyante. Aussi le comte de Beust, ennemi des Italiens, néanmoins plus hostile aux Allemands du Nord, dans un livre fielleux, mais plein d'utiles vérités, au lendemain de Sedan, prévoyait déjà la campagne de 1914. Il montrait, victime de sa cupidité, l'ogre germanique, et pressentait l'effondrement de sa puissance, la ruine de cet édifice démesuré, tout en façade qui s'écoulera bientôt, sans doute, emporté, suivant le mot de l'Ecriture, « comme la tente d'une nuit ».

C'est la reconstruction de la *terza Italia* qu'étudie en un fort volume, et sous la préface de M. E. Denis, professeur à la Sorbonne, M. Albert Pingaud. La Triplice, l'engouement de Crispi, son amour pour l'Allemagne, la vanité tirée par lui de ses rapports intimes avec le Chancelier de fer ; ensuite le « décollement » qui bientôt désunit les partenaires, dans cette amitié de commande, malgré les avances lourdes faites par Guillaume à l'Italie et « son plaisir manifeste à profiler sa silhouette un peu raide sur les horizons de la Ville éternelle ». Tout cela est vivement conté, plein de faits, de choses nettes et précises. Le relèvement éco-

nomique de la Péninsule, aussi bien que les rencontres avec l'Allemagne en Tripolitaine, laisse à peine de cette alliance neuve encore un fâcheux souvenir. Crispi, à qui toujours manqua le sens de la mesure et qui ne semblait jamais aussi belliqueux et rodomont qu'au temps qu'il parlait de paix, assista, en 1890, à la chute de Bismarck, le vit bientôt mourir, ne tarda pas à le suivre dans le tombeau.

Les deux complices, hommes politiques, néanmoins, d'une sagesse un peu désabusée, auraient pu sauvegarder la paix du monde.

A présent la parole est au plus fort. Le canon gronde. La Mort plane, comme un vautour sinistre, dans les airs. L'Occident se souvient que la force est aussi une vertu cardinale, fonction de la sagesse, de la raison et de la bonté.

Par le fer, le feu, la hache et le poignard, c'est elle qui s'efforce d'accoucher un monde près de naître.

Sera-t-il plus doux, plus humain, plus juste, ce monde où l'Humanité future, déjà, prépare ses habitations ?





DEUX DATES : 1870-1914

Par M. Paul De Léoni



La guerre qui développe, hors de toute mesure, le goût et la consommation de l'imprimé, frappe, néanmoins, la production littéraire d'une morne stérilité. Ici, le calme, la liberté d'esprit font défaut. Qui se plaît au jeu des belles formes, au charme du bien dire, aux lettres enfin ? Qui peut s'intéresser encore à quelque drame que ce soit, en dehors du conflit dont l'issue établira demain le sort de l'Europe et du monde? « Je n'entends que ma plume qui grince au milieu du silence général », écrivait au IVe siècle un moine épargné, dans son cloître, par la ruée immense des Barbares.

Aujourd'hui, certes, les plumes grincent du levant au ponant ; elles grincent même plus que

jamais. Elles font, à elles seules, un bruit d'enfer. Brochures, pamphlets, journaux, libelles de toute sorte ; le public s'arrache « les papiers qui parlent ». Et tel qui ne savait l'orthographe ni la syntaxe s'est, depuis la guerre, installé journaliste, pour son profit et sans la moindre objection de l'ignare lecteur. Le drame, le roman, la poésie (en attendant un poète) célèbrent, au jour le jour, tant de faits héroïques, les gestes de la France en armes, luttant de tout son génie et de tout son cœur. Cela, fort généreux sans doute, et cordial, plein de bonnes intentions. Mais, la plupart du temps, l'art fait défaut. Les couplets de facture abondent, les gestes de cinéma. Car, si le public est incapable de prêter son attention à tout autre sujet que la guerre, il ne veut pas être non plus dérangé dans ses habitudes : et les factums, les imprimés triviaux, ont de quoi le satisfaire. Ils ne renferment quoi que ce soit qui dépasse le niveau du marchand de vins.

Aussi, les philosophes, les maîtres qui déduisent, au jour le jour, cette haute épopée, ont seuls, justement, retenu l'audience des personnes cultivées que n'animent point les larmes de théâtre ou les vociférations de carrefour. L'histoire en effet, est, à présent, la seule forme littéraire digne d'intéresser les bons esprits. Le *Figaro*, l'*Echo de Paris*, l'*Homme Enchaîné* (be-

soin est-il de dire sous quels noms ?) donnent la substance des livres que, plus tard, consulteront ceux qui voudront parler de la Grande Guerre, alors que la production native — poèmes de la Croix-Rouge, drames illacrymés, nouvelles franco-allemandes (qui n'ont pas encore trouvé leur Maupassant), romans tricolores et pieux — sera, depuis longtemps, périmée et défunte dans tous les souvenirs. Il n'est, en ce moment, d'autres livres que ceux dévoués aux études historiques. En attendant le chef-d'œuvre que ne peuvent manquer de susciter les événements. Ce chef-d'œuvre est-il près d'apparaître ? On en pourrait douter, quand on songe à ce que fut l'école de l'Empire et que les auteurs contemporains d'Austerlitz ou d'Iéna se nommaient Luce de Lancival, Raynouard, Esmenard et Pigault-Lebrun. A la chute de Napoléon, Victor-Hugo avait treize ans !

Voici les enquêtes des esprits lucides qui, dans le choc des armes de cette effroyable destruction d'hommes, recherchent les nécessités économiques, la loi d'airain qui motive de tels massacres et de tels bouleversements. Les invectives ou les récriminations et les rodomontades, les braves lieux communs dont se délecte la sentimentalité du vulgaire n'auront ici qu'une petite place, la place ouverte à l'humour, aux dessinateurs de la guerre. Ceux-là, du moins,

combien qu'ils flagornent les passions du public dans ce qu'elles ont de moins relevé, méritent qu'on en parle. C'est un document, une contribution de premier ordre qu'ils préparent aux chercheurs de l'avenir. Daumier suffit à comprendre l'ère philipienne ; le crayon de Gilray raconte l'Angleterre de George IV mieux que tous les pamphlets d'un temps où la satire manquait, néanmoins, de discrétion autant que d'urbanité.

Flaubert conseillait au critique de formuler, en tête de ses épilogues, une déclaration de haine ou d'amour. On ne parle bien, en effet, que si l'on est ému. La passion est, en matière d'art, la meilleure conseillère. Et l'histoire, l'histoire elle-même, que tous les pions réclament impartiale, n'a vécu, de Tacite à Michelet, en passant par Saint-Simon, que grâce au courroux, à la véhémence, à la rigueur de ses partis pris.

En attendant que la France goûte les fruits heureux de la paix, en attendant que la parole soit rendue aux mandarins et qu'il soit permis de houspiller à nouveau la charlatanerie, et la camaraderie, et le *humbug*, si bien venus dans un monde où les « prières d'insérer », les notes d'éditeurs occupent l'emploi de Sainte-Beuve, de Gautier ou de Prévost-Paradol, cette passion, favorable aux jugements esthétiques, sera com-

mune, aujourd'hui, à quiconque porte le nom de Français, car elle n'est autre qu'un grand zèle pour la France, un espoir illimité dans sa victoire et sa grandeur.

M. Paul de Léoni débuta, fort jeune apparemment, dans le journalisme de province, et la clientèle de feu Paul de Cassagnac. Il rédigeait, à Tarbes, au temps de l'Ordre Moral, un journal bonapartiste, *l'Ere Nouvelle*, dont ses articles véhéments, brutaux et forts en gueule corsait agréablement le ron-ron patriarcal. De ces débuts M. Paul de Léoni garde quelques façons un peu brutales de discuter les faits et d'exposer ses vues. Ces réserves faites, le livre de M. de Léoni mérite d'être lu. En remettant au point quelques fanfaronnades, après avoir échenillé ces pages des basses invectives qui déshonorent tout d'abord celui qui les profère, on y trouvera un exposé limpide et savoureux des causes qui, en 1870, ont suscité la défaite, ainsi que des raisons permettant d'espérer, en 1916, une victoire définitive sur l'Allemagne, la fin du cauchemar dont elle oppressait, depuis quarante-quatre ans, l'Europe et le monde civilisé.

Dans les six premiers chapitres, M. de Léoni résume avec précision les événements qui conduisirent la France à la catastrophe de Sedan, au siège de Paris, à cette lugubre campagne

de 1870, où, sans chefs, sans pain, sans vêtements, promenée à droite, à gauche, suivant le hasard des grandes routes, l'armée française fondait comme la neige au soleil, avant même d'avoir pu combattre et reconnaître l'ennemi. L'auteur a, sans doute, eu connaissance du livre haineux, rancunier, mais parfaitement documenté, paru, il y a trente ans, chez Flammarion, sans nom d'auteur, sous ce titre : *Le dernier des Napoléon.* Cette diatribe émanait du comte de Beust, ex-ambassadeur d'Autriche à Paris, qui, ami personnel de l'archiduc Maximilien, ne pardonnait pas à Louis Bonaparte la tragédie de Queretaro. En dépit du venin, peut-être à cause du venin, le pamphlet du comte de Beust fournit une lecture instructive et non moins plaisante. De la campagne d'Italie au rapt des duchés danois, de Sadowa à la débâcle de l'Empire, on peut suivre l'enchaînement des faits, la logique impitoyable qui mena aux abîmes l'empereur Napoléon III.

M. Paul de Léoni traite vigoureusement tout ce prologue du drame qui se déroule à présent, sur la terre et sur la mer. Il campe, dans une lumière crue et véridique, la sombre figure de Bismarck, ce Cavour brandebourgeois [1] qui n'eut

1. La brutale fortune de l'Allemagne ou plus exactement de la vieille Confédération Germanique annexée au domaine prussien, l'enflure d'un peuple vorace, débordant hors des

pas, certes, les grâces du modèle, mais fut aussi rusé, aussi implacable que lui. Pour les intel-

frontières et poussant, comme aux jours lointains des grandes invasions, « les barbares blancs » à la conquête de l'Europe occidentale, ne compte guère plus de cent ans. Octave Mirbeau parle en historien quand il traite de « parvenus » les sujets du Kaiser et le Kaiser lui-même. C'est en pleine lumière, dans les annales contemporaines, que l'on peut étudier les événements d'où sortirent la campagne de 1870 et la guerre d'aujourd'hui.

Sans remonter, suivant la plaisanterie excellente de Heine, à Conrad de Hohenstaufen, sans rappeler même les souvenirs de 1815, la Sainte-Alliance, le *Tugendbund*, les poèmes casqués de Théodore Kœrner, on assiste aux ébats de l'Ogre adolescent, pour peu que l'on soit familiarisé avec les journaux parus depuis le traité de Prague, lequel fut signé dans le courant de juillet 1866, quatre ans à peine avant la catastrophe de Sedan.

Sadowa marque, en effet, le premier pas de la Prusse vers l'hégémonie allemande et la reconstitution d'un empire d'Occident. Ce pauvre et mince Etat, sur le morne rivage de la Baltique, dans les sables du Brandebourg, les frimas de la Poméranie, avec sa noblesse arrogante et famélique, son peuple de « pantins pédants », a pu, en moins d'un siècle, réaliser l'unité nationale, créer le pangermanisme, donner une figure inattendue aux séculaires ambitions du Goth civilisé.

Malfaisant prodige ! Un homme est apparu au moment favorable, dont l'astucieux et brutal génie hasarda une entreprise que les politiques d'alors tenaient pour insensée ou dérisoire. Tantôt par la violence, tantôt par la ruse, il déjoua les calculs adverses, écarta les obstacles, sut atteindre le but. Sans scrupule, vergogne ni pitié, le verbe rude et l'intelligence adroite, cynique et profond, scélérat et cauteleux, Machiavel de caserne, attendant son heure, utilisant les moindres fautes de l'ennemi, le comte de Bismarck prépara longuement le triomphe de la Prusse et fonda la gran-

ligences ouvertes anx choses de l'Allemagne, Bismarck est l'homme représentatif de la na-

deur nouvelle des Hohenzollern. Cinquante ans plus tôt, Louis XVIII, avec la souveraine impertinence d'un roi qui s'encanaille, vengeait à la fois les revers de la France et le discrédit imprimé à son règne par la tutelle des Alliés, affectant de traiter en marquis de Brandebourg le roi Guillaume-Frédéric. Mais, avec Napoléon III, pareils sarcasmes n'étaient plus à redouter. Le fils de la reine Hortense, malgré son allure de conspirateur et ce mutisme d'autant plus soutenu que l'homme n'avait rien à dire, était dans la main de quiconque ménageait sa paresse et flattait ses illusions. Dormeur éveillé, en dépit de son bon vouloir, de sa finesse et d'un amour très sincère pour le bien public, il se laissa berner par les intrigants de toute sorte qui formaient son entourage.

Cet empereur de hasard qui, une fois au moins, dans le cours de son règne, après l'Alma, Inkermann et Sébastopol, pouvait parler en maître, donner des lois au monde et rendre à son pays le prestige effacé par les traités de 1815, perdit volontairement les cartes qu'il tenait, fit le jeu de ses adversaires, découragea les amitiés offertes au lendemain de la victoire.

C'est que dans l'ombre, derrière le blême empereur, se tient un conseiller perfide, l'homme astucieux et redoutable qui pétrit à sa guise la volonté du somnambule impérial, qui mène cet aveugle aux précipices, à la défaite et à la mort.

L'Allemagne tout entière seconde le futur Chancelier de fer, collabore à son œuvre d'iniquité. Les savants eux-mêmes, un Sybel, un Mommsen flagornent le compilateur grotesque, le *vir ineptissimus*, *benêt-imperator* qui vend au public une histoire à dormir debout de Jules César et tient le dictateur pour un de ses parents éloignés.

Bismarck l'enivre de mensonges, d'illusions, le traîne de mirage en mirage, le conduit par un chemin de fleurs vers

tion, Maurice Ardnt, le pédagogue sanguinaire, le capitaine Scharpenort, von Bernhardi, les

l'embûche dressée. Disciple de Cavour, Bismarck n'a pas l'élégance, le fin sourire du maître que souvent il égale en profondeur comme en scélératesse. Car la race est moins fine. Le reître poméranien, grand buveur de chopes, vigoureux abatteur de bois, porte sur sa face de bouledogue, insolente et congestionnée, un rictus diabolique. C'est Méphistophélès promu à la dignité de cuirassier, tandis que le patricien lombard, aux traits nerveux et délicats, au teint pâle, garde à peine, sur ses lèvres closes, le pli railleur de l'homme qui sait le taux des consciences et le prix des serments. D'ailleurs, les machinations ténébreuses que les deux hommes d'Etat fomentèrent l'un et l'autre avec autant de génie que d'imprudence différaient sur bien des points. L'unification de l'Allemagne fut une œuvre plus ingrate, plus ardue et, certes, moins populaire que l'unification de l'Italie. Au delà des Alpes, l'œuvre de Camille Benso trouvait d'unanimes approbations. L'Allemagne du Sud, au contraire, n'acceptait pas sans réserve la suzeraineté de la Prusse. Pour neutraliser l'indignation de l'Europe, lorsque, en 1864, Bismarck s'appropria le Schleswig et le Holstein, il n'a pas fallu moins que l'inexplicable entêtement de Napoléon III. De même, pour clore par une défaite de l'Autriche le conflit austro-prussien. L'inaction de la France, commandée au neveu de Napoléon Ier par son grand ami de Berlin, confirma dans sa victoire Bismarck et fonda la prépondérance désormais intangible de son pays. Déposséder, en effet, les rois de Saxe, de Wurtemberg, de Hanovre et de Bavière, l'électeur de Hesse et le duc de Nassau n'était plus qu'un jeu après Sadowa. On le leur fit bien voir.

« La Prusse — écrivait le comte de Beust, peu après les événements de 1870, — est une création de la haine antifrançaise. » Or les peuples qui favorisèrent cette dangereuse création eurent lieu de s'en repentir, chacun selon sa part de responsabilité. Mais le monstre, dès que ses forces

théoriciens de la rapine et du massacre montrent à peine un reflet du chancelier défunt. Bismark fut le type du joueur heureux. Nulle chance ne lui fut déniée. Il connut même, à la fin de sa carrière, l'ingratitude et la noirceur de l'élève impérial formé par son génie. Il obtint, cet homme de proie, un honneur inattendu, celui de mourir comme un sage, après avoir épuisé toutes les coupes du triomphe et de l'orgueil. C'est à détruire son œuvre néfaste que s'acharnent les Alliés. Or, ce n'est point l'histrion couronné du voyage en Orient, ce n'est point le manchot frappé au bras par le cancer

le permirent, égorgea tout net ceux qui, plus que tous autres, avaient favorisé sa venue et sa croissance. La complicité du dernier Napoléon, la sottise du Parlement, la frivole animadversion de l'impératrice qui réclamait comme sienne la guerre de 1870, reçurent bientôt le plus cruel des châtiments et la plus vaine des leçons. Entre les suggestions de Bismarck et les avis du maréchal Niel, Napoléon III n'hésita jamais. Quand son perfide conseiller démasqua ses batteries, après la dépêche d'Ems et la folle journée parlementaire du 15 juillet ; quand l'irréparable fut consommé, le rêveur des Tuileries comprit — mais alors vainement — quelles tragiques influences avaient organisé sa défaite, préparé l'ascension de la Prusse au rang suprême. Car le domaine impérial et ce palais que, neuf mois plus tard, l'incendie allait dévorer jusqu'au dernier moellon, furent l'antre où Bismarck, pareil au nain des *Niebelungen*, forgea, pour les siens, une redoutable épée, arma le Siegfried monstrueux contre lequel, dans une lutte décisive, le monde latin combat, à présent, de toutes ses forces, de toute sa pensée et de tout son cœur.

des Hohenzollern, le fils odieux et quasi-parricide qui pourra continuer la tradition des Bismarck. C'est pourquoi le monde cessera bientôt de vivre « sous le régime d'une paix armée pire que la guerre, dans un énervement, une inquiétude, plus funestes que l'action décisive ».

Cette action s'accomplit aujourd'hui. Que les ennemis de l'Allemagne sortent vainqueurs de la terrible épreuve. Ce sera désormais sur le terrain économique, dans l'ordre financier, qu'ils auront à combattre l'avide Germanie.

Et son commerce, dont l'invasion n'était pas moins redoutable que celle de son armée, aura cessé d'encombrer les marchés de l'Univers, de faire à tous les producteurs qui ne sont pas allemands la plus cynique et la plus redoutable concurrence.

A la production allemande — quelle qu'en puisse être la qualité — il est, avant tout, urgent de donner des frontières. Vainqueurs sur le champ de bataille, il importera aux Alliés de ne se laisser vaincre dans leurs banques ni dans leurs comptoirs !





LES COUPABLES

Par M. Charles Richet

Est-il possible, au xxe siècle, en un temps où la presse, même bâillonnée, où la représentation populaire, même asservie et domestiquée, ont sur l'esprit de tous une si forte emprise, est-il possible à un chef d'Etat, quel que soit le pouvoir qu'on lui suppose, de déchaîner la guerre ou de la contenir à son gré ? En d'autres termes, l'empereur d'Autriche et le kaiser allemand sont-ils méritants de la réprobation et de la haine dont les siècles ne peuvent manquer de flétrir à jamais leur mémoire ? Portent-ils *seuls*, devant l'Histoire et le monde civilisé, le fardeau sanglant du crime consenti ? M. Charles Richet « qui garde en lui toute la conscience humaine » et que, d'ailleurs, sa

gloire académique et son mérite personnel font plus digne que tout autre de l'audience populaire, soutient l'affirmative. Il condamne les deux empereurs à tomber dans « la rouge fosse bouillante » où se pleurent les ravages accomplis sans pitié, où « les violents, repus de pillage, de meurtre » brûlent dans un lac de sang et de larmes, pendant l'éternité. M. Charles Richet partage les opinions de Dante. Il croit à la responsabilité des monarques et leur impute le mal fait par leurs peuples aussi bien que par eux. Son argumentation — d'une moralité bourgeoise incontestable — peut, néanmoins, paraître faible aux esprits qui ne regardent pas comme définitifs les oracles officiels.

Y a-t-il des coupables, dit-il, car enfin (pourquoi « enfin » ?) on peut soutenir que les fatalités gouvernent les faibles hommes, qu'une force les entraîne à des meurtres collectifs, une force irrésistible, une impulsion obscure, *comme la montée des sèves printanières ou la ruée amoureuse des poissons dans les eaux, des oiseaux dans les forêts...* De telles affirmations on ne pourra jamais fournir la preuve contraire... Mais, alors, tout est excusé.

Or, M. Charles Richet — qui se fait honneur de maintenir sa philosophie au diapason du plus grand nombre — ne prétend pas excuser quoi que ce soit. Il ne tombe certes point dans

les incongruités du Dr Bérillon ou les sornettes de son frère en Hippocrate, le vulgarisateur Cabanès. Pourtant, il admet je ne sais quel vague libre arbitre, conciliable avec les fatalités économiques et sociales qui jettent, à un moment donné, les peuples furieux contre leurs voisins coupables de nuire au développement, à l' « expansion », comme disent, en patois, la plupart des journaux, d'une race prolifique et militaire. Les Ogres ont figuré tout un peuple de malfaiteurs en armes, de routiers, de reîtres, d'écorcheurs, de lansquenets, effroi du paysan dont ils dévastaient la ferme ou piétinaient les semailles. Barbe-Bleue incarne la féodalité scélérate des hauts barons pareils à Gilles de Rais. Wilhelm II et François-Joseph dont s'élabore, chaque soir, l'image traditionnelle et vengeresse prendront place, dorénavant, parmi les monstres qui, sur les confins de l'histoire et de la légende, font rêver l'humanité à des crimes gigantesques, dont nulle expiation et même nul pardon ne sauraient effacer l'horreur. Ils apparaîtront bientôt, entre Atilla et Schinderhann l'un chargé d'ans et de désastres, survivant aux ruines funèbres de sa maison, entouré d'archidus suicidés ou poignardés, son impératrice portant au sein l'immonde eustache de Luccheni, sans que les deuils ni les désastres aient pu jamais fondre sa carapace

de méchanceté, d'avarice et de médiocres désirs ; l'autre, volontaire, changeant, capricieux, gonflé d'un rêve impérial au-dessus des forces humaines, pacifique, sans doute, au fond de lui-même et déchaînant la plus effroyable guerre qui, depuis le Moyen Age, ait ensanglanté le monde européen.

Dans la seconde partie — à coup sûr la meilleure — des *Coupables*, M. Charles Richet dresse avec une clairvoyante impartialité, le bilan de l'après-guerre. La langue, un peu flasque, se relève, parfois, jusqu'à l'éloquence la plus haute, quand l'historien évoque le tableau de ce nouveau monde qui vivra, n'ayant plus d'art, de pensée ou de rêve, ce monde qui, formé par les événements, éduqué par cette loi de fer qu'il aura subie, aura fait, en arrière, un pas de quelques siècles :

Sans doute, il y aura encore, en apparence, le même monde que jadis. Nous reverrons des expositions de peinture, nous relirons des romans, nous retiendrons des sonates, des opéras et des comédies... *Mais la foi n'y sera plus.* Pour qu'un artiste invente, pour qu'un poète rêve, pour qu'un savant cherche, il faut un peu plus que de l'application ; il faut que l'artiste, le poète, le savant aient gardé quelque espoir dans l'utilité de leur pensée.

Et, comme le monde entier, vainqueurs ou vaincus, marche à la ruine, à l'épidémie, à la

banqueroute peut-être, M. Charles Richet conclut — sans optimisme — au règne des vaches maigres. Il conseille aux Français de prendre leurs mesures, quand un si long carême se prépare. Du moins, les prédicateurs éloquents ne font pas défaut pour en préconiser les austérités. M. Charles Richet occupe une place d'élite parmi ces professeurs d'énergie et ces prophètes de malheur.





L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET LA GUERRE

Par M. Albert SARRAUT

M. Albert Sarraut, ministre de l'Instruction publique à cette heure du Destin où l'Allemagne déchaîna sur le vieux monde la guerre immense qu'elle préparait avec une si longue perfidie, occupait le poste culminant d'où son esprit clairvoyant et libéral put, alors, juger de haut l'Université en guerre, constater ce qui fait sa grandeur morale et son prestige intellectuel, sa vitalité profonde.

En un seul jour, il a vu partir — humbles ou superbes — trente mille maîtres, qui, « sur la tranchée, allaient donner aux enfants de France la haute, la suprême leçon de leur

exemple », enseigner à ces jouvenceaux le devoir et la mort.

Il a vu les dépositaires de la tradition française vaquer aux multiples devoirs que leur imposait l' « indicible tourmente », assistant les blessés, combattant sur le front et, par un magnanime effort, « assurant au pays la permanence de la vie scolaire ».

Souvenirs pris sur le vif, chaudes et vivantes images, actes et paroles de son ministère, projets de réformes quand, au lendemain de la guerre, le temps sera venu d'appliquer les enseignements qu'apporte avec elle cette dure expérience, M. Albert Sarraut groupe, en un recueil harmonieux, les notes, les impressions, les discours épars, jusqu'à présent, fixés à peine, comme il dit, sur la trame des jours.

Il se défend, néanmoins, d'avoir fait un livre. Car « le livre est un acte du Moi, dans lequel la personnalité tente de se produire et cherche, en quelque manière, les modèles de son relief ». Le recueil d'aujourd'hui — ces pages toutes vibrantes d'enthousiasme et d'idéalité — ne serait autre chose qu'une contribution offerte aux historiens futurs des corps enseignants pendant la grande guerre. Mais ces restrictions trop modestes, le rôle secondaire qu'il attribue à son recueil n'empêchent, en aucune façon, M. Albert Sarraut d'affirmer ici un talent vi-

goureux et pur. C'est un écrivain. Il possède au plus haut point la clarté, le sens de l'ordre, la concision, la mesure, cet art de distribuer la lumière dans chaque partie et de mettre en place les moindres éléments d'une composition littéraire qui fut si longtemps, le propre de la France, le juste orgueil des auteurs que sa mémoire a consacrés.

La seule introduction de l'*Instruction publique et la guerre* constitue un ouvrage pensé avec noblesse et fortement écrit. C'est l'histoire d'hier et celle de demain. Chefs et subordonnés ont fait leur devoir, quelque chose même de plus que le devoir. Ils ont accompli jusqu'au bout leurs tâches. Savants, hommes de laboratoire, techniciens, illustres professeurs ou maîtres d'école obscurs n'ont eu qu'une pensée, à l'appel de la Patrie en armes. Et c'est d'un cœur unanime que tous ont marché d'un même pas dans la voie étroite du civisme et de l'abnégation. Les uns, vengeant par un trépas glorieux les « primaires », si lâchement calomniés, les autres demandant à la manière inerte ses redoutables secrets, tantôt pour atteindre l'ennemi de coups mieux assurés, tantôt pour donner aux victimes, avec l'espoir de vivre, un soulagement à leurs maux.

Circulaires ministérielles, discours, allocutions, communiqués à la presse, M. Albert Sar-

raut évoque, dans ses grandes lignes, la vie de l' « Université » depuis la déclaration de guerre jusqu'au mois de mai 1915. Il montre sa participation à la défense nationale, ainsi que l'organisation des études — supérieures ou primaires — tandis que la plupart des maîtres combattent sur le front. La mécanique de l'instruction, pendant cette période si riche d'héroïsme, en face de l'ennemi, témoigne de la vivace, de l'indomptable ténacité française, du don merveilleux, dévolu à ce peuple, de créer, d'improviser, de suppléer par des moyens de fortune à l'indispensable qui lui manque et, porté par l'éducation que lui donna l'école de la République, d'opposer aux forces adverses une force que les monstres même de la balistique moderne sont inhabiles à terrasser : la volonté d'un cœur intrépide qui se dévoue et s'offre pour le salut public. Cette vertu, en face de la mort, cette énergie et cette résistance procèdent manifestement de causes lointaines ; elles prennent leur source au plus profond de l'être, car « si la France a pu improviser des munitions, elle n'aurait pu improviser des âmes ». L'école avait trempé fortement les cœurs, affermi son courage et préparé son dévouement.

Depuis longtemps, les méthodes germaniques avaient pénétré l'enseignement supérieur. Par un snobisme que le choc de 1914 aura, sans

doute, emporté à jamais, la science allemande, l'érudition allemande seules, dans les hautes régions des études françaises, obtenaient l'audience des maîtres. Le pasquil en vérité prophétique, sur la *Nouvelle Sorbonne*, que signait le pseudonyme d'Agathon, signalait déjà cet état d'esprit, quelques années avant l'agression allemande. Les recherches littéraires avaient pour objet tout autre chose que la littérature, l'œuvre d'art. Flaubert se plaignait, déjà, que les critiques de son temps eussent abandonné les errements du vieux La Harpe, à ce point curieux de l'auteur qu'ils en oubliaient son ouvrage. Qu'eût-il pensé, le probe, le clairvoyant artiste, en lisant les « devoirs » des aspirants aux grades littéraires, en 1910 ? Pas un normalien qui se permette de louer les beautés d'un écrivain, d'analyser l'émoi produit par sa lecture. Ces enthousiasmes creux, ces généralisations de mauvais goût étaient bons pour les esprits enfantins d'autrefois. La question, à présent, est de savoir combien de fois, dans un certain nombre de pages, Montaigne ou Pascal ont employé tel adverbe, quelles erreurs typographiques déshonorent l'édition princeps d'un classique et autres balivernes laborieuses, propres à inspirer quelque tolérance envers les expansions de Jules Janin ou les *anemonæ verborum* chères à Paul de Saint-Victor. Ajoutez

la *science sociale* de M. Lévy-Bruhl, négation complète de l'individu au profit de je ne sais quelle mystérieuse idole, assez pareille au *Démos* du bon Aristophane, ou mieux encore à une sorte de Caliban démocratique, sans regard ni cerveau.

Il n'était fils de bonne mère qui ne tînt à honneur d'achever, alors, ses études en Allegne (M. Abel Hermant a, là-dessus, quelques saynètes agréables et profondes). La France tout entière n'admirait ses propres inventions, depuis les chapeaux de femme jusqu'aux machines agricoles, que reprises en sous-œuvre et mises au goût berlinois par des plagiaires attentifs. Ce fut à peu près une coqueluche de la même sorte qui fit écrire à Tacite un roman sur *la Germanie*. Avec moins de danger, cependant, car de fortes légions gardaient encore la frontière du Rhin.

Quelles réformes sera-t-il judicieux d'apporter dans les disciplines, les programmes, l'organisme général, dans les rouages spéciaux de l'enseignement après la guerre ? Les réformateurs ne manquent pas. M. Albert Sarraut approuve leur juste impatience d'améliorer le terrain où germera l'esprit de la nouvelle France. Les hommes d'action *et de toute action*, dit-il, ont droit de prendre part à ces conseils.

Car tout homme qui, par son travail, son industrie ou son influence, représente, *à quelque titre que ce soit*, l'intérêt national, est appelé aussi bien à corriger les erreurs qu'à fomenter le progrès, à faire l'application des graves enseignements que dégage le conflit de tant de peuples aheurtés.

Tout d'abord, ne convient-il pas de supprimer les barrières, de susciter à l'école un rapprochement social, de créer un enseignement élémentaire assez humain, assez loyalement démocratique pour abolir tout sentiment de caste parmi les écoliers ? Sur un pied d'égalité parfaite, la tranchée a mis tous les soldats, sans distinction de rang ni de culture, les vertus militaires : bravoure, endurance et vigueur, étant à la portée de tous. Comme corollaire à cette égalité devant la mort, l'égalité devant l'instruction apparaît ainsi qu'un droit de nature. Dès lors, ce devoir incombe à l'État « d'accorder largement les bienfaits de l enseignement secondaire à l'élite intellectuelle des jeunes plébéïens, fils d'un peuple qui, si généreusement, a versé son sang pour le salut commun ».

Cette question n'est pas la moindre que soulève M. Albert Sarraut. En effet, rien de plus juste que de proportionner l'instruction aux facultés de l'élève, d'empêcher que tant de

forces vivantes ne se perdent; rien de plus juste que d'employer à son relèvement tous les enfants de la nation.

Une solution immédiate se présente, au moins touchant l'une des questions que propose, avec une si juste clairvoyance, M. Albert Sarraut.

Faut-il revenir à l'enseignement classique, déserté si facilement par les « modernistes » de l'instruction publique? Faut-il rendre aux jeunes Français la culture générale qui si longtemps éleva leur pays au-dessus de tous les peuples et mérita que l'Académie de Berlin (c'était, il est vrai, le Berlin de Frédéric-le-Grand) proposât pour son prix d'éloquence un discours sur *l'universalité de la langue française*? A bon droit, ces nobles études portaient le beau nom d'« humanités », car elles supposaient un ensemble de connaissances, une vue assez large des arts, des sciences, de l'histoire et des lettres pour qu'un esprit, même ordinaire, entraîné à leurs disciplines, fût apte à discuter pertinemment sur toutes choses. Loin de créer des pédants — raisonneurs de collège ou de laboratoire — confinés dans leurs spécialités, comme un Gauthâma dans la contemplation de son lotus, elles faisaient des hommes. C'était la pédagogie humaine par excellence et la plus propre à développer, chez ses adeptes, l'instinct de sociabilité.

La haine de la « littérature », vivace chez les défenseurs du mauvais langage, émane d'un vice de l'entendement qui, rendant l'esprit infirme, ne lui permet pas une conscience nette de sa débilité. L'art d'écrire n'est, en somme, autre que l'art de penser juste, d'exprimer n'importe quelle chose avec des mots appropriés, sans déclamation ni discordance. La bourgeoisie, au temps de la Révolution, n'étant pas corrompue encore par l'infâme lecture des journaux, écrivait une langue dont s'émerveillait l'auteur de *Bouvard et Pécuchet*. C'est que tous, en effet, avaient reçu l'empreinte d'une longue tradition. Les études gréco-latines leur apprenaient à s'exprimer en termes précis, à vêtir d'une exacte formule chacune de leurs pensées.

Imbibés de sève classique, ils parlaient net et voyaient juste. La droiture de leur esprit se reflétait dans leurs mœurs En un mot, l'éduçation d'autrefois avait créé l' « honnête homme », expression charmante de la France dans ce qu'elle a de plus généreux et de meilleur.

C'est, à vrai dire, l'opposé de la confuse et lourde « coultoure » dont s'enorgueillissent les Teutons.

Le temps est advenu, ainsi parlait Frédéric Nietzsche, de méditerranéiser l'instruction publique.

Cette importante faculté qu'ont les races éduquées par les méthodes latines de réduire en formules pittoresques et brèves, jusqu'aux nuances les plus fines, jusqu'aux aspects les plus ténus du moi et du non-moi, d'impartir à toute idée un contour précis, leur don merveilleux de généraliser, de grouper les faits autour d'un principe unique, l'art enfin qu'elles possèdent à un tel degré d'exprimer avec éloquence les choses comprises avec facilité, les mettent fort au-dessus des Barbares — méticuleux et savantasses — pour qui la science tient dans un fatras de notes, de documents agglomérés. La « prêtresse au front inspiré » de Joseph de Maistre, certes, prêtait à rire ; pourtant la conception qu'avait de la science l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, parangon des esprits faux, nous touche de plus près que le pédantisme germanique.

En effet, quelles que soient leur puissance de travail, leur audace dans l'application immédiate à l'industrie, au commerce, de chaque découverte, leur ténacité, ce qu'enfin la France admira chez eux sans réserve, mais qu'elle ne saurait imiter sans une adaptation préalable à son libre esprit, il reste je ne sais quoi de l'Ostrogoth et du Vandale aussi bien dans l'érudition que dans l'art des Allemands.

La minutie et l'application de leurs études historiques avaient sidéré la France.

Peu de gens, sur la rive gauche du Rhin, ont lu Mommsen. L'ennui défend cet historien de toute approche, mieux que le dragon Faffner ne garde la forêt. Cependant il fait loi. Quelques jeunes érudits s'infatuaient de ses errements. Plus une compilation historique semblait pesante, indigeste, bourrée de textes et manquant d'air, plus elle se conformait à l'idéal nouveau, si éloigné de la sobriété française, du bien-dire national.

Oratoire et passionné, l'art des historiens que nous aimâmes devint l'objet d'un invincible mépris. A la Sorbonne, ils regardaient Michelet comme une bête noire (Agathon : *passim*). Quelques-uns, sans doute, refusaient à Montesquieu de l'admettre parmi les historiens. Qui ne comprend, toutefois, que si les annales d'un peuple ont pour but de commémorer la gloire des aïeux, d'offrir à leur descendance le pathétique enseignement de leurs gestes et de leurs vertus, l'éloquence est du domaine historique non moins que les « petits cartons », notes, scholies et prolégomènes des épigraphistes allemands ? Lyrisme fiévreux de Michelet, transpositions bibliques de Carlyle, puissance résurrectionnelle d'Augustin Thierry, haute ironie et jugements péremptoires de

Montesquieu, ces grandes et superbes qualités ne contredisent en rien une scrupuleuse information, des renseignements attentifs.

L'érudition fournit la charpente que le goût traditionnel dérobait, chez nous, avec raison, tandis que les Allemands la prennent pour l'édifice même.

« Pour attraire vers le génie français la clientèle du monde intellectuel », rien, donc, ne sera plus efficace que de renouer la tradition héréditaire, en faisant une juste part aux besoins des temps nouveaux. La machine pédagogique s'est compliquée à l'infini. La variété des connaissances, leur étendue et leur profondeur inclinent vers la spécialisation à outrance les jeunes hommes d'à présent. Et c'est ici que les apôtres du positivisme, de la cacographie entonnent leur chant de guerre à la littérature. « Produit obsidional », comme le dit, avec un joli sourire toulousain, M. Albert Sarraut ! Les lendemains de 70 nous avaient déjà régalés de cette antienne. Il ne semble pas, hélas ! que les gens « positifs et pratiques » aient, dans le domaine des faits, réussi mieux que leurs prédécesseurs. Le fait de s'exprimer comme le fruitier du coin ne paraît pas avoir infusé à leurs travaux une plus ferme consistance ; une fois encore, la meilleure façon de penser juste est

d'apprendre à parler correctement. C'est de bas en haut, non point de haut en bas, que l'instruction doit pénétrer les masses. Invidiosité démocratique ou paresse d'esprit, il ne faut pas souffrir que les herbes vulgaires, les plantes parasites, compromettent le froment de l'avenir.

Cette belle tradition des humanités, c'est elle qui nous a faits grands intérieurement et forts devant l'épreuve, comme c'est elle qui nous a faits grands à l'extérieur, en dispersant sur l'étendue du monde la semence des doctrines qui, par nous, ont rénové l'humanité.

Que la France, donc, ayant demandé à l'ennemi quelques enseignements profitables, en poursuive la résurrection ! Que, désormais, la culture supérieure ne soit pas le privilège de certains, mais la richesse de tous ! Que les honneurs intellectuels soient à la portée de chacun, non moins que les honneurs militaires ! La culture allemande interdit aux esprits qu'elle discipline le sens et l'intuition des vérités générales. Ils ne peuvent, ces collecteurs de faits, en dégager une loi ni, par la conception des ensembles, arriver à la synthèse des réalités vivantes. Que la France ne les imite point ! Que la superficielle observation des

faits ne l'induise pas à répudier l'héritage paternel, cette noble, généreuse, élégante et forte discipline, ces belles études classiques dont M. Albert Sarraut se montre aujourd'hui l'éloquent défenseur! Le douloureux effort de l'humanité a patiemment dégagé de l'instinct sauvage et primitif les plus hautes vertus; malgré la régression que semble imposer à l'intelligence du monde la hideuse agression de l'Allemagne, elles refleuriront, ces nobles vertus, plus éclatantes et plus belles, sur un sol fécondé par la tombe des héros.



AU SECOURS
DES ENFANTS SERBES



AU SECOURS DES ENFANTS SERBES

Voici — brêve, forte et pleine — la relation d'un acte héroïque, du geste le plus beau sans doute que la guerre franco-allemande ait provoqué.

Rien d'émouvant à l'égal de ces notes au jour le jour, prises par les témoins, par les acteurs eux-mêmes des faits surprenants qui, demain, serviront de matériaux à l'histoire. Ce qui donne aux mémorialistes leur attrait sans pareil, c'est qu'ils ont pris une part directe aux choses qu'ils rapportent.

Nulle amplification ne vaut l' « impériale brièveté » d'un général déduisant ses campa-

gnes. L'esprit s'affriande aux *Mémoires* de Montluc, aux souvenirs de Commines ou de Joinville. En dépit de leur naïveté rocailleuse, il accorde à ces tomes surannés une place d'élection dans la bibliothèque du genre humain — non loin des *Commentaires* où César burina la conquête des Gaules — parce que les auteurs qui, en personne, ont vécu leurs souvenirs, obtiennent, par ce seul fait, une audience plus amicale et plus entière de la curiosité publique.

Si, par surcroît, l'homme qui raconte sa vie et ses actions est doué d'un talent d'écrivain ; s'il exprime clairement ce qu'il a fait, ce qu'il a vu ; s'il analyse avec pertinence la structure des événements, les intérêts et les passions des hommes, il distance promptement et laisse fort en arrière les historiens de cabinet.

L'auteur de cette narration pathétique *Au secours des enfants serbes* a tu son nom. Il refuse de signer ces pages qui, par instants, font rêver à la manière condensée et rapide, à la forme pleine et sèche de Xénophon, dans sa *Retraite*, aux bulletins de la Grande Armée, à tous les écrits militaires des soldats nés écrivains.

On ne peut que rendre hommage à cette modestie hautaine, respecter l'anonymat où se renferme l'auteur, qui, dédaignant la gloriole

littéraire d'un succès, tend à des objets moins futiles et plus beaux.

Les feuillets de son journal, expédiés par des moyens de fortune, commémorent, d'étape en étape, la magnanime traversée.

Affrontant la mer insidieuse, les dangers d'un pays où la déroute, la fuite d'une armée en débandade imposent, à chaque pas, un héroïque effort, la Mission des Orphelins de la Guerre quitte Rome, le 31 décembre, pour se rendre à Scutari d'Albanie. Elle atteint Brindisi, le 1er janvier 1916, à deux heures de relevée. Inaugurant, ainsi, leur année par un acte fraternel, ces vaillants exposaient leur vie. Ils allaient au-devant des malheureux que la guerre avait faits. Ils se portaient au secours du petit nombre d'enfants serbes qui survivaient encore en Albanie. Au risque du naufrage, de la mort, de la famine, ils se proposaient de traverser l'Adriatique, de toucher le littoral albanais, Saint-Jean de Medua, ce coin de terre tragique, désolé par la guerre, la déroute, et que faisaient encore plus sinistre la pluie et les rigueurs d'une telle saison. Mais à qui brave les torpilles autrichiennes et les *taubes* allemands,

> Qu'importe ce que peut un nuage des airs
> Epancher, en passant, de tonnerre et d'éclairs ?

M. Emile Vitta, délégué général de l'Asso-

ciation Nationale des Orphelins de la Guerre, âme lucide et forte de cette œuvre magnifique, emmenait avec lui un homme éprouvé, Georges Yvetot, l'orateur aimé de la Bourse du Travail, le tribun plébéien qui, si souvent, inquiéta les pouvoirs de la Troisième République, le propagandiste chassé de Berlin pour avoir préconisé la paix, dans cette capitale du pangermanisme et qui, à présent, soumis aux nécessités de l'heure, porte son zèle vers des œuvres de simple humanité. Trois femmes intrépides les accompagnaient : M[lle] Véronique Bacheré, le dévouement, la joie et l'activité même, la fée omniprésente de l'expédition, veillant aux bagages, à la pharmacie, aux vivres et donnant au réveil des rescapés le réconfort de sa belle humeur ; une Slave, M[me] Papowska, de même langue et de même religion que ses pupilles futurs. Enfin, M[lle] Migeon, institutrice qui dirigea longtemps l'école française de Chabatz.

Tout simplement, comme pour un voyage de pur tourisme, ces braves partirent d'un cœur léger au pourchas des infortunes qu'ils allaient secourir.

Dès les premiers pas, néanmoins, un présage qui aurait mis en fuite les Romains, en face de « l'inquiète Adriatique », les attendait

à Brindisi. Un oiseau de fâcheux augure, sous les espèces d'un journaliste parisien, vaticina la ruine des audacieux, avec toutes sortes de huhulements et de trémolos, d'autant plus sincères qu'ils venaient d'une peur énergiquement conditionnée.

En effet, le quidam, bien résolu à ne point se rendre où son journal avait cru l'expédier, trouvait saumâtre de voir des « amateurs » affronter les mêmes dangers qui perturbaient ses entrailles.

La caravane en marche n'écouta pas ce hibou sans plumes. Elle s'embarqua, les yeux fichés sur une étoile que ne connaissent guère les plus fameux d'entre les reporters. Quelque dieu la protégeait sans doute. Pour conduire les hardis compagnons à travers les flots de l'Odyssée, il étendait sur leurs fronts l'égide protectrice d'Athéna. Un hasard digne de leur courage les fit monter à bord de la *Citta di Bari* qui partait quelques instants après le *Brindisi*, tout d'abord désigné pour leur passage. Sur le pont de ce bateau, ils purent assister à la catastrophe du *Brindisi*, torpillé sous leurs yeux.

Le 6 janvier, au petit jour, vers 7 heures du matin, les matelots de la *Citta* signalaient, à bâbord, un périscope. Tandis que les servants courent à leurs pièces, un bouillonnement se produit à l'arrière du *Brindisi*. L'avant plonge.

En cinq minutes, le bateau est englouti. Vision d'horreur et d'épouvante, pleine de cris, de hurlements, de chansons délirantes, plus affreuses que les vociférations du désespoir ! Les uns sautent à la mer, d'autres se tiennent en chantant. D'autres, stoïques, se tuent et meurent en soldats. Un fourmillement d'épaves, de nageurs. L'expédition vient, alors, au secours des rescapés. Ces malheureux, presque nus, grelottant de froid, de faim et de fièvre, obtiennent les premiers secours, trouvent quelque réconfort dans les soins donnés par les trois femmes que leur infortune, sur-le-champ, transforme en infirmières, expertes et cordiales.

Breuvages révigorants, habits secs et commodes, les caisses de l'expédition permettent de satisfaire aux besoins les plus impérieux. Le voyage de bienfaisance ajoute à son but principal quelques bienfaits de plus.

De jour en jour, il se poursuit, au milieu de difficultés sans nombre, d'obstacles incessamment renouvelés.

La substantielle brièveté des pages consacrées à cette expédition ne permet pas d'en donner un résumé. Il faudrait tout citer. Il faut tout lire. Par une intuition de génie et qui sauva manifestement ses compagnons de route, le délégué général de l'association, Emile

Vitta, comprit que le plus sage était de s'enfoncer dans l'intérieur de l'Albanie, en remontant la vague des fuyards et de se joindre à la retraite d'une division serbe jusqu'à Durazzo.

Chemins défoncés, plaines marécageuses dont la boue humide happe monture et cavalier, pentes meurtrières, plaines sinistres où des fuyards affamés pareils aux Mercenaires de *Salammbô*, mordent à même la chair des bêtes en putréfaction ; toute l'horreur de l'hiver et de la défaite se dresse pour faire obstacle aux voyageurs. Ils poursuivent, néanmoins. Harassés, mouillés, recrus de faim, ils vont. Car ils devinent l'appel tragique des enfants abandonnés. Rien ne les arrête. Les long trajets sous la pluie à travers les pentes meurtrières et les gîtes infects ne troublent par un instant leur courage. Ils vont, portés par leur tâche fraternelle, au-dessus de la fatigue, des obstacles et des périls.

L'aventure, contée avec une précision un peu froide, sur le ton détaché d'un rapport administratif ou de quelque note diplomatique, gagne, à cette froideur même, plus d'intérêt et de vérité. Nulle déclamation, nulle recherche du pittoresque. Une langue précise, nerveuse, une phrase drue, exempte d'adjectifs, mais dont l'éloquence émeut d'autant plus profondément qu'elle est plus sobre. D'ailleurs, une suite de

clichés, pris sur le vif, aux moments solennels de l'épique traversée, en fait voir au lecteur chaque péripétie. Elle avère les paysages, le climat et le décor, les mouvements de l'expédition en marche. Elle ajoute au récit, parfois un peu sec, les éléments d'extériorité, le pittoresque, éliminés à dessein du texte par le narrateur.

Les nobles pèlerins franchissent des plaines livides. Ils escaladent les montagnes dont l'hiver efface les chemins. Partois, sous une averse infinie, ils tentent des marécages dont le sol se dérobe, menaçant de les absorber, eux et leurs montures, à chaque pas Devant eux, parfois, remonte du fond un centaure macabre, cheval et cavalier, que la fermentation cadavérique dégage de l'enlisement. Ce spectacle funèbre complète la vision des cadavres abandonnés, des moribonds saignant les dernières gouttes de leur vie, un enfer plus terrible que ceux de Virgile ou de Dante.

Les divisions du Timok et de la Morava n'ont presque plus d'enfants. Cette dernière, toutefois, a sauvé un orphelin de huit ans, le petit caporal Milivoïe Stanimilovich.

Fait prisonnier par les Austro-Allemands, dans sa ferme détruite, son père et sa mère assassinés sous ses yeux, Milivoïe, à force de

courage, de ténacité, d'intelligence et de rouerie orientale, parvint à dépister ses gardiens, à rejoindre l'armée serbe dont il partagea les combats.

Tant de vaillance, chez un petit enfant, méritait un salaire peu commun. Les soldats et les officiers serbes, juges incontestés en matière de courage, ont fait caporal Millivoïe Stanimilovitch. Et c'est un spectacle à la fois émouvant et comique de voir ce gamin « rectifier la position », pour faire le salut au régiment qui passe et le lui rend avec une souriante gravité.

L'orpheline Kosana, les jumeaux Radomir et Radoïé, transportés dans un panier sur le dos d'une ânesse, bien d'autres encore sont venus enrichir la famille que M. Emile Vitta fonda aux quatre coins de la France, afin de réparer dans la mesure du possible tant de pertes lamentables et de faire moins amers les deuils inconsolés.

Nourrissons perdus, mères en détresse, veuves que la mort d'un être chéri laisse le cœur en deuil et la huche vide, trouvent, chez les *Orphelins de la Guerre*, un asile toujours prêt, une table toujours mise, un port d'attache. Leurs yeux pourront, désormais, regarder sans effroi les vagues moutonnantes et les flots déchaînés.

Loin des guerres, des massacres, dans les sites enchanteurs, sous les oliviers du Mont-Boron, de Saint-Jean-Cap-Ferrat, de Cannes, d'Antibes ou de Marseille, ils trouvent aussi le meilleur des biens, à savoir une compassion discrète, une amitié généreuse, un foyer tutélaire, l'espérance d'oublier en paix les jours néfastes qu'ils ont vécus.

Les enfants croîtront. Le Temps cicatrisera la plaie intérieure. Il sèchera les larmes de leurs mères. Sûres du présent, confiantes dans l'nvenir, ces plébéiennes au grand cœur, d'un élan unanime, béniront l'homme généreux, le grand citoyen qui, pour elles et pour leur descendance ouvre, pendant la tempête, un lieu d'asile, un refuge, à l'ombre du Bonheur et de la Paix.





UNE ALLEMANDE A LA COUR DE FRANCE

Par le Dr Cabanès

Le Dr Cabanès est un homme de poids, d'érudition et de fantaisie, expert en médecine, pourvu de bonnes lettres

Il a quelque français et sait mal plusieurs choses

lequel donne aux trépassés fameux des consultations rétrospectives. Il diagnostique les bobos des empereurs inhumés depuis trois cents ans, tâte le pouls des reines mortes et collectionne les pois à cautère de n'importe quel poète relié en veau. La gale de Bonaparte, la fistule de Louis XIV, la puanteur du Béarnais, la *lues venerea* de François Ier ne gardent pour lui aucune espèce de mystère. Il sait de quelles drogues Moïse Charras composait les lavements du

Roi-Soleil. Nulle chose ne lui demeure étrangère de la médecine périmée et décorative d'autrefois. Il n'ignore ni la décoction de vipères, ni l'huile de renard, ni la poudre magistrale d'écrevisses, ni le bézoard de Goa, ni l'orviétan, ni le *lilium* de Paracelse, ni le baume thériaque d'Andromachus, ni les trochisques de magnanimité, ni les crottes de chien en pilules, ni les cataplasmes légués par Ezéchiel au roi Ubu. C'est un fort grand savant dont le bagage s'accroît de saison en saison. Cabinets secrets, légendes, indiscrétions, curiosités, verbiage hippocratique, il entasse matériaux sur matériaux. Il prend autant de notes que, jadis, l'abbé Trublet. Je ne serais pas étonné qu'il méprisât un peu Mummsen. A force de faire, comme disait Rivarol, des commissions dans l'Histoire, le Dr Cabanès a conquis une place fort enviable. Pas un médecin qui ne le tienne pour le plus insigne des lettrés, pas un lettré qui ne le répute le plus exquis des médecins.

A la tête d'une gloire si fortement assise, l'auteur d'*Une allemande à la cour de France* ne peut que s'agrandir, monter jusqu'au faîte et, quelque jour, atteindre l'empyrée académique où les talents de tout repos trouvent leur juste récompense. Sa dernière compilation, pleine de fac-similés, de portraits, d'estampes

et d'autographes, ne peut que hâter un si enviable résultat. C'est un livre, en effet, qui « paraît à son heure » comme disent les notes de libraires, avec les carnets de route, les mémoires d'aviateurs et les poèmes « en vers de plusieurs centimètres » sur les choses de la guerre. Le genre du Dr Cabanès ne lui permettant pas d'invectiver contre les Allemands d'aujourd'hui, son ingéniosité l'a induit à élire dans le passé une victime sur le visage de qui il expectore sa bile, afin de venger à sa manière l'invasion tudesque, les horreurs belges et tout ce qui s'ensuit. Donc, il a choisi pour quintaine et comme susceptible d' « encaisser » un lot d'outrages inauthentiques mais agréables au lecteur, Elisabeth-Charlotte de Brunswick, princesse palatine du Rhin, belle-sœur de Louis XIV, mère du Régent, arrière grand'-mère de Louis-Philippe et le plus beau mémorialiste du « grand siècle », après, comme de juste, le duc de Saint-Simon.

Le Dr Cabanès aurait pu, semble-t-il, avoir la main plus heureuse, ne pas faire un choix si révoltant. Il est juste néanmoins de dire que, la lecture de sa clientèle ne remontant pas fort loin dans le passé, il a beau jeu pour calomnier cette auguste mémoire qu'il tente de noircir. De même, il a pu, sans trop de gêne, démarquer le travail de Brunet sur la duchesse

d'Orléans, rédiger une partie importante de son texte avec les notes dont cet érudit accompagna la correspondance de Madame.

Ce fut un grand cœur, une lucide et ferme intelligence, une pure et droite volonté que cette princesse allemande, jetée aux bras d'un cynède par la raison d'Etat. « Franche, bonne, bienfaisante, noble et grande en toutes ses manières », Saint-Simon, qui la dépeignait ainsi pour les âges futurs, ne se faisait illusion sur ses défauts ni sur ses travers. Longtemps même avant qu'elle ne fût, d'après le mot d'Arvède Barine, devenue « une vieille dame à manies », ce grand témoin de Versailles lui trouvait le « rustre d'un Suisse », je ne sais quelle rudesse incompatible avec les mœurs et les complaisances du milieu où son destin l'avait portée. Hautaine, forte, courageuse au milieu de la valetaille princière et des mendiants blasonnés, elle ne montrait aucune souplesse. Jalouse de son rang et de ce qui lui était dû, elle vivait à l'écart, n'ayant d'autre plaisir que la chasse, la comédie et, surtout, l'interminable correspondance qu'elle entretenait avec sa noble parentèle. Dévouée au roi qu'elle aimait sincèrement et, sans doute, avec plus de tendresse que ne le comportait son état de belle-sœur, condescendante avec Monsieur, tolérant ses favoris, pourvu que, de leur côté, ils obser-

vassent à son égard les plus étroites bienséances, elle tenait fort loin tout le reste de la Cour, ne se mêlait pas aux conversations plus qu'aux intrigues.

Comme Saint-Simon, la duchesse d'Orléans survivait à un monde évanoui dont elle conservait opiniâtrement les traditions, les préjugés, les haines, les petitesses et les grandeurs. L'ascension de la bourgeoisie opulente, le mélange des robins, des gens d'affaires à la noblesse cupide et besogneuse, la prostitution de l'aristocratie à la finance révoltait son cœur féodal, comme un sacrilège et comme une honte. En ce qui la touchait personnellement, elle n'admettait rien, ne voulait rien comprendre ni accepter des mœurs nouvelles, pas plus les robes sans corps de jupe que la préséance des ducs sur les princes de sa Maison. Mais ce qui l'indignait jusqu'à la fureur, ce qu'elle méprisait par-dessus toute chose, ce qu'elle ne pouvait regarder sans horreur, c'était la mésalliance, le renoncement volontaire au patriciat, l'abandon criminel du privilège sacré, en un mot, l'affront fait à la race par le caprice de l'individu.

Nul ne fut pénétré au même point que Madame de l'axiome : « Noblesse oblige. » Aussi, elle n'hésita pas à souffleter son fils en présence du roi même, quand il accepta pour

femme la bâtarde de Louis XIV. Elle exécuta, dans les jardins de Versailles, les fausses comtesses palatines que Mme de Maintenon avait fait venir de Strasbourg dans le but de molester la Dauphine de Bavière, et cela si drument que l'une des drôlesses en mourut. Elle ne perdit jamais une occasion de morigéner ses nobles cousins quand ils regardaient de trop près les belles filles de Paris. De même, ses cousines, lorsqu'elles avaient, pour les hommes de leur suite, un excès de bontés.

Elle ne put voir sans horreur le Roi, le Dieu, le Maître, le Jupiter de Versailles, descendre de son Olympe afin de prendre la veuve Scarron dans le ruisseau, lui donner presque, sur le trône, la même place que dans son lit. L'indignation qu'une pareille déchéance éveilla dans l'âme altière de l'Allemande ne s'amortit jamais. Pas plus que Fénelon, pas plus que Saint-Simon, elle ne pardonna son crime à la pieuse intrigante, le crime d'avoir mis le roi de France au même niveau que l'auteur de *Jodelet*. Perfide, insinuante, hypocrite, la Maintenon, comme son élève le duc de Maine, excellait à mentir, à calomnier, à distiller, avec un pieux sourire, le mensonge qui brise une carrière, à jeter dans l'exil, dans la mort, dans l'oubli, un infortuné qui ressent le coup mortel, sans jamais connaître la main dont il est

venu, Françoise d'Aubigné fit tous ses efforts pour bannir Madame, ou du moins, pour l'éloigner du roi. Cette bigote, composée, étroite, ambitieuse, que la domesticité avait pour toujours avilie, aurait eu contre Madame la haine instinctive des natures basses contre les gens de cœur. Elle sentait le mépris de la « fière Allemande » peser lourdement sur son indignité. Louis XIV, malgré tout, resta l'ami de sa belle-sœur. Quand, avec la duchesse de Bourgogne, il eut perdu le dernier rayon de sa morne caducité, il revint à elle, exigea un raccommodement avec la « guenipe ». Malgré son dégoût, Madame consentit. Elle embrassa la veuve Scarron qui, d'ailleurs, continua de lui faire discrètement le plus de mal possible.

L'état d'esprit de cette haute princesse, la réclusion volontaire où son orgueil la tenait enfermée et quelque peu maussade, tout, jusqu'à cette laideur dont elle plaisantait elle-même avec un esprit charmant, la mettait dans les plus heureuses conditions pour peindre le monde fastueux, méchant, trompeur, égoïste et corrompu qu'elle jugeait du haut de sa noblesse etde sa pureté. L'auteur des *Mémoires*, seul, dépasse la duchesse d'Orléans aussi bien dans la peinture extérieure des individus que dans l'analyse de leurs caractères. Le Dr Cabanès a l'irrévérence de lui préférer cette pie

huppée, insupportable, minaudière et bavarde, cette pécore du beau monde qu'est la Sévigné. Quelle que soit la dévotion qu'il professe envers les clichés, c'est à croire qu'il n'a jamais lu ni Mme de Sévigné ni, surtout, la Palatine. De cette princesse est né le seul Bourbon qui, avec Louis XVIII, ait eu de l'esprit, ce doux, gracieux et tendre Philippe, ce régent au grand cœur qui, pour sauver la France de la banqueroute, crut au génie et permit à Law de tenter, quelques années trop tôt, les opérations qui, au lendemain de l'Empire, allaient enrichir la finance juive et révolutionner le domaine de l'argent.

Le Dr Cabanès reproche encore à la Palatine ses vivacités d'expression, les termes crus, dont cette patricienne use avec un royal sans-gêne. La pudeur verbale dont émane ce que Joseph de Maistre appelait une odeur de magasin, est inhérente au Tiers. Les bourgeois en ont infecté le monde en accédant, au pouvoir. Incriminer la Palatine, lui reprocher son germanisme, la scatologie éparse dans ses écrits robustes et vengeurs, précisément au temps de Molière, de la royale chaise percée, et des matassins, et du lavement de la duchesse de Bourgogne, c'est vraiment supposer au lecteur des trésors d'ignorance ou de bêtise exagérés. Dans le Versailles du Roi-Soleil, autour du bas-

sin de Latone et sous les voûtes de l'Orangerie, flottent des émanations qui rappellent, assez souvent, l'esprit aux plus humiliantes réalités, pour que l'épistolier, écrivant, ainsi que Madame, les fenêtres ouvertes, nomme tout net l'encens qui flotte sur les charmilles et les jardins épanouis.

La mort de Madame fut laïque et sublime. A une dame d'honneur qui lui baisait la main :

Embrassez-moi — dit-elle — car je vais dans un endroit où nous sommes tous égaux.

C'est elle qui, une semaine auparavant, comme on la détournait de partir, malade, pour le sacre de Louis XV, répondit :

Je mourrai aussi facilement à Reims que partout ailleurs.

En vérité, Plutarque lui-même n'a pas enregistré de dire plus magnanime. Toujours, à l'heure suprême, les grands cœurs profèrent des paroles dignes de mémoire et lèguent à ceux qu'ils abandonnent des adieux qui ne périssent pas !





HISTOIRE DE SAMUEL BERNARD ET DE SA FAMILLE

Par Mme de Clermont-Tonnerre



Est-ce amour, idolâtrie ? Est-ce fétichisme héréditaire pour la personne de Louis XIV ? Est-ce gratitude envers le Soleil de Marly que deux siècles n'ont pas exténuée encore dans le sang du banquier Samuel Bernard ? Est-ce, tout uniment, erreur typographique (erreur, au demeurant, peu probable dans cette merveille d'Edouard Champion) qui défigure un texte notoire de Saint-Simon ?

Toujours est-il que Mme E. de Clermont-Tonnerre, substituant une prose de fantaisie au ferme langage de l'historien, lui prête — dans un récit connu de tous — la phrase que voici :

J'admirais, et je n'étais pas le seul, cette espèce de *proposition* du roi, si avare de ses paroles, à un homme de l'espèce de Bernard.

« Proposition » au lieu de « prostitution », même au temps d'hypocrisie où nous vivons et de mensonge verbal, peut sembler excessif dans un ouvrage que sa forte documentation, le charme soutenu du style ainsi que l'étude ingénieuse, profonde et sincère des individus et des milieux ne destine pas le moins du monde « à l'usage du Dauphin. »

Il est vrai qu'un « homme de lettres » a récemment corrigé *Pantagruel*, afin de l'approprier à l'entendement des jeunes filles.

Si j'ai débuté par une querelle touchant les respects dus aux maîtres du Verbe et de l'Histoire (il faut nommer Tacite pour trouver un égal au duc de Saint-Simon), ce n'est pas en humeur dénigrante, encore moins avec le propos de rabaisser la belle étude que Mme de Clermont-Tonnerre a consacrée au grand aïeul de son mari (Gaspard-Paulin de Clermont-Tonnerre ayant épousé Anne-Marie-Louise de Boulainvilliers, petite-fille du « richomme » qui soutint de ses deniers la monarchie en danger de banqueroute), étude où revivent, comme dans les toiles d'Hyacinthe Rigaud, de Lebrun ou de Largillière, les visages d'autrefois. C'est avec

un sentiment fort net de l'Histoire, une singulière puissance d'évocation, un goût très sûr et très pur que ce livre fut écrit. Depuis les origines de Samuel, issu d'une famille sans doute israélite, venue, au plus tard vers 1600, de Hollande, et troisième fils de Samuel Bernard, peintre du roi, lequel mit glorieusement à profit les leçons de Simon Vouet, jusqu'à la fin glorieuse du fastueux octogénaire qui mourut, comme le David de Racine, « d'ans et d'honneur chargé » avec autant de parasites et d'adorateurs, dans son château de Passy ou de Grosbois, que le Roi même, à Versailles » Mme E. de Clermont-Tonnerre a dépeint cette grande et noble figure de l'homme qui, au XVIIe siècle, en face d'une aristocratie hautaine et besogneuse, représenta la souveraineté sans réplique de l'Argent. Roi de la Banque, Samuel porta sur toute chose une âme vraiment royale. En lui, rien des traitants que Le Sage et Dancourt passementaient de ridicules. Rien, non plus, de cruel, de petit ou d'inhumain. Ce n'était ni Turcaret, ni ce neveu tragique de Colbert que le malheur des temps forçait à « exprimer jusqu'au pus » les misérables. Généreux, d'une libéralité soutenue avec son frère pauvre, il se montra magnifique et secourable envers les humbles, non moins qu'envers les grands seigneurs. Ses amours étaient fastueuses, comme il convenait

à son état, le luxe de sa table, digne de Vendôme ou d'Apicius. Il inventa, pour les siècles à venir, le vol-au-vent « à la financière », transforma les étangs de la Grange-Batelière en faubourg de plaisance, combina le *trust* des vins de Malaga, se répandit en pluie d'or chez les grasses impures de ce temps.

Sa table était réputée pour sa succulence. Elle ne lui coûtait pas moins de cent cinquante mille livres par an. Poissons rares, gibiers fabuleux, sauces aux truffes et aux vins d'Espagne, la cuisine française conduite à son apogée, eut sa place, désormais, parmi les Beaux-Arts. Ses jouissances, dit Balzac, valaient bien les plaisirs de Lucullus.

Ses façons galantes et cavalières ne scandalisaient qui que ce fût. La pruderie, exclusivement bourgeoise, n'a de place dans l'Olympe des rois ni dans le palais des dieux. Plutus, d'ailleurs, a toute licence auprès de ceux qu'il enrichit. Tout est permis à Crésus. Mondor a toujours bonne grâce. Midas lui-même est cité pour son esprit. Or, Samuel Bernard en avait beaucoup.

Une de ses parties de jeu est restée mémorable. Elle se passa à Versailles. Mandé par le roi Louis XV, Samuel Bernard fut le soir convié à un souper que donnait Mme de Tallard. Le duc d'Hyen l'amena, et l'hôtesse de pousser de petits cris, de dire qu'on

lui amenait quelqu'un d'incroyable, de le comparer à M. Turcaret ou au Bourgeois gentilhomme. En tout cas, les belles dames de la cour ne manquèrent pas une si belle occasion de plumer l'oiseau rare que le ciel leur envoyait. Racontant plus tard l'entrevue, Mme de Tallard commence par décrire fort exactement Samuel Bernard tel qu'il était alors : « Au-dessus d'une assez belle figure, il avait une perruque immense et sur sa grande taille, un habit ou plutôt une espèce de pourpoint de velours noir, veste et doublure de satin cramoisi, brodé en or, et une grande frange à crépines d'or au bas de sa veste ; que sais-je ? une cravate de dentelle, des bas blancs brodés en or et roulés sur les genoux ; enfin des souliers carrés, avec la pièce rouge. Je me lève bien vite, prends mon air sérieux et complimenteur et, allant au-devant de lui, dès que le duc d'Hyen me l'a nommé, lui parle du service insigne qu'il a rendu au roi et après quelques lieux communs, lui propose un brelan. On tire les places ; le sort met Bernard entre Mme de Tallard et Mme de Flamarens »

Les épaules superbes et la gorge parfaite de Mme de Flamarens troublèrent Bernard au point de l'empêcher de suivre le jeu. « En quelques instants il perd tout ce qu'il a devant lui. On lui offre de changer de place pour conjurer sa mauvaise chance. « Moi, céder ma place ? Nenni-dà s'il vous plaît. Vous n'avez eu que l'argent du gousset. J'en ai d'autre à votre service dans ma veste. » Et jetant d'une main les rouleaux d'or qu'il tire de sa poche,

il plonge son autre main dans la gorge de Mme de Flamarens en lui disant : « Ma belle, qu'en pensez-vous ? Va tout ! »

Non seulement au jeu de Mme de Flammareus, mais devant le populaire, et pour induire la canaille à exalter ses bonheurs domestiques, Samuel n'était qu'ostentation, largesse et magnanimité. S'il se mettait en dépense pour donner une fête aux Parisiens, les Parisiens étaient choyés comme des rois.

Quand sa petite-fille, Anne-Gabrielle de Rieux, épousa le marquis de Mirepoix, ce ne fut pas assez d'un concert dirigé par Rameau, de festins copieux et délicats. La rue elle-même, illuminée sur tout le parcours de la noce, depuis les Petits-Pères jusqu'à Saint-Eustache, eut sa part de réjouissances.

Une fontaine jaillissante imitait les armes de Bernard par les savants caprices de ses eaux. Son intarissable abondance figurait les flots d'or par lui versés pour les besoins de l'Etat. Une inscription latine précisait le symbole : *In patriam populumque fluxit.*

Ainsi, dans une opulence royale, et sans connaître les orages qui voilèrent, à son coucher, l'astre éblouissant de Law, s'écoula jusqu'aux derniers confins de la vieillesse la vie

utile de Samuel Bernard. Un portrait d'Hyacinthe Rigaud, dans une de ces poses théâtrales que le peintre affectionnait, montre Samuel Bernard pompeusement vêtu, non moins glorieusement emperruqué, avec la courbure sémitique de son profil et, serrant la bouche fine aux commissures des lèvres, un sourire d'homme qui a reçu les confessions d'un monde, près de son coffre-fort, accueillant les richesses que la « Terre et les Ondes » apportent à ses pieds.

Mme de Clermont-Tonnerre a suivi la postérité du financier jusqu'à ses derniers neveux, jusqu'à ce marquis de Boulainvilliers qui louait « en meublé » son château de Passy-Auteuil, dressant pour la Popelinière un état des lieux, accompagné d'un inventaire où le théorbe et le crocodile d'Harpagon seraient on ne peut mieux placés.

Telle est, en ses grandes lignes, l'étude consciencieuse et charmante dont Mme E. de Clermont-Tonnerre enrichit la littérature féminine. Ce travail indique un tour sérieux d'esprit, une culture et des recherches à quoi la plupart des « Muses » en faveur auprès du public ne nous ont point accoutumés.





MA PIÈCE

Par Paul Lintier

Au verso de la dédicace faite par l'auteur « à la mémoire du capitaine Bernard de Brisoult » tombé face à l'ennemi, les éditeurs ont placé la note que voici :

Au moment où nous achevions d'imprimer les dernières pages de ce livre, l'auteur, maréchal des logis Paul Lintier, mourait pour la France dans la vingt-troisième année de son âge, le 15 mars 1916, frappé par un éclat d'obus sur le front de Lorraine.

Ce n'est pas sans émotion que l'on déroule un volume si noblement taché, dès son premier feuillet, par le sang jeune et pur d'un héros emporté dans cette horrible tourmente

de fer et de feu qui, depuis deux ans, gronde sur la patrie et dévaste les fleurs de son printemps sacré. Quel pédant, quel cuistre de collège pourrait, ici, raisonner platement sur l'esthétique et le métier d'un livre conçu, exécuté entre deux alertes, dans les fanges, dans les périls de la tranchée, alors que les obus éclatent, que bourdonnent les balles, comme des guêpes meurtrières, et que des étoiles d'acier font pleuvoir la mort sur les abris où le soldat au repos se remémore les gestes qu'il a vécus? On n'écrit pas avec son cœur. Et ce ne fut pas la moindre sottise de Musset qui, même parmi les poètes, mérite qu'on le nomme un sot exceptionnel, d'affirmer, pour déplaire à Victor Hugo, que « le talent ne fait rien à l'affaire ». Mais on lit parfois avec son cœur. L'émotion, la gratitude, je ne sais quel respect attendri émoussent la critique. Pour vous entretenir du livre légué à ses amis, à la France, par Paul Lintier, je m'enorgueillis de laisser toute inopportune clairvoyance ; je parlerai de cet écrit magnifié par la mort de son auteur, comme un grammairien d'Athènes eût discouru sur les tablettes écrites, la veille des Thermopyles, par un guerrier de Léonidas.

Cela, néanmoins, sans vaine exagération dans la louange, sans complaisance excessive d'oraison funèbre ou d'éloge académique. Mort à

vingt-deux ans, à l'âge où l'esprit se cherche encore, où les plus grands débutent la plupart du temps par de médiocres essais, Paul Lintier avait déjà réalisé quelques-unes des promesses dont sa jeunesse était pleine. Ce qu'il a fait suffit à montrer que sa fin glorieuse et cruellement prématurée frappe d'un deuil amer, non seulement les proches et les amis qui le pleurent, mais aussi les bonnes lettres qui perdent, sans doute, en lui, un bel écrivain, un esprit alerte et judicieux.

Ma Pièce est, au jour le jour, l'histoire de la vie intime que mènent, autour de leur engin homicide, les canonniers d'un pièce de tir.

Dans une batterie de 75, cette pièce est « composée en matériel d'une voiture-canon et d'une voiture caisson » que traînent six chevaux robustes et sagement dressés, tels que Rudyard Kipling les a dépeints, il y a vingt ans, dans *Service de la Reine*. En hommes, le dieu de bronze, le tube fatidique plus redoutable que la foudre éclatante de Zeus, a tout un cortège de prêtres et de courtisans. Cette idole destructive a, pour la nourrir, la soigner, la tenir toujours en haleine, prête à lancer la mort, un cortège imposant. Six conducteurs président à ses voyages. En même nombre, des servants tiennent la main à sa parure, aux soins délicats et menus qu'elle réclame sans

cesse. Ils préparent l'aliment terrible dont elle se nourrit. Ils gorgent ses entrailles d'acier et d'explosifs. Un brigadier au-dessus d'eux, et le maréchal des logis, chef de la pièce. Par surcroît, celle dont Paul Lintier fut le maître comptait, outre le chef de section, un brigadier de tir, un trompette et l'ordonnance du capitaine, avec ses deux chevaux : en tout dix-huit hommes et dix-neuf bêtes.

Depuis presque une année, accouplés au même joug, vivant la même vie, endurant les mêmes peines, ayant tout en commun, le pain et les dangers, ces hommes forment un microcosme, une société en raccourci, avec ses goûts, ses besoins, ses tics, ses aversions et ses préférences. Ils confèrent à *leur* pièce un vie individuelle. Ce morne fantôme de métal glacé devient, par eux et pour eux, une personne vivante, une sorte de personnage cartésien dont les organes sont une pure machine qu'émeut et que dirige une pensée étrangère émanant du pur esprit.

Lintier retrace, d'une main alerte, les portraits de ses compagnons d'armes. Le livre est orné de ces crayons hâtifs où le trait essentiel, pris et fixé au vol par un artiste qui sait voir, donne à l'ouvrage un caractère charmant de réalisme et de sincérité. Voici Bréjard, le chef de section qui commande à peu près seul ;

Hubert, nouveau chef de la pièce qui partage ses inquiétudes entre une jeune épousée et sa ferme où la récolte, encore sur pied, attend le moissonneur. Bréjard, mince, blond, élancé, a le menton volontaire, des yeux gris « infranchissables », un masque sans reflets de *Napoléon* subalterne. Jean Deprez contraste fortement avec lui. C'est le poète de la pièce. Rêveur qu'ennuyait le régiment, la garnison, la paix et que la guerre ne déride point, spirituel à ses heures, un peu lunatique, mais ami loyal et causeur plein d'agrément lorsque bon lui semble, c'est le *compain* choisi de Paul Lintier, celui dont le rapprochent davantage la communauté des goûts, les affinités intellectuelles.

Enfin, pour compléter ce groupe, raccourci de l'Humanité, le maître pointeur de la pièce, Hutin, noir, chevelu, moustachu comme un héros de l'*Edda*, avec de « beaux yeux noirs, un peu gouailleurs, éclairant son visage régulier. Energique, violent, assez ambitieux, vindicatif, rapide à la décision », intelligent, susceptible d'amitié, capable de dévouement, nature spontanée et riche, il a conquis, de prime abord Paul Lintier qui ne parlera de lui qu'avec une sorte de tendresse virile, tout à fait dans le ton de ce « geste » plus magnanime que n'importe quel roman chevaleresque d'Amadis, de Perceval ou de Galaor.

De jour en jour et, peut-on dire même, d'heure en heure, se déroule, comme une fresque ou, mieux, comme les plans hâtifs d'un cinématographe, la marche héroïque des guerriers vers la Marne, soldats moins beaux sans doute, mais non moins sublimes que les héros de l'épopée antique. Ils vivent l'*Iliade* et l'*Enéïde*, ils vivent la *Chanson de Roland*, au xx° siècle, siècle de la guerre impitoyable et scientifique, ces « poilus » débués, fangeux, couverts de boue et grouillants de vermine, qui répondent par les éclats d'un rire sublime aux éclats des shrapnells et des obus.

Un livre comme celui-ci ne peut-être analysé. On ne résume pas les palpitations d'un cœur, les actes quotidiens d'un être vivant et robuste, assez bien doué pour, au milieu des épouvantes et sous l'immanence de la mort, avoir conservé un regard lucide, les facultés maîtresses d'un esprit en éveil. Paul Lintier a fini en guerrier. *Ma pièce* montre que son courage fut le même à tous les instants de cette campagne tragique. Ce livre atteste une existence non moins belle et généreuse que la mort de l'auteur. Il faut lire ces pages vivantes, cursives, d'un métier par moment assez faible, mais que relève la belle humeur d'un héros adolescent. Il y a là cette fraîcheur nationale, cet entrain juvénile, cette « beauté du diable »

que ne remplacent, ni les combinaisons savantes, ni l'art épuré des écrivains émérites.

Voici une page, entre plusieurs autres, d'une valeur égale, une page dont l'émotion va loin dans « la terreur et la pitié ».

C'est à Vic-sur-Aisne, dans une maison bourgeoise éventrée et béante, armoires, buffets, placards défoncés et pillés, avec du linge de femme qui traîne dans la boue et, sur la table de la salle à manger, un repas servi :

J'ai faim. Sans arrière-pensée, je m'attable. Le déjeuner est bon, quoique froid.

Ce déjeuner, préparé pour le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, fut interrompu et ne profita pas à l'Ogre teutonique ; les avant-gardes françaises arrivaient :

Nous traversions l'Aisne sans encombre. Comment l'ennemi nous laisse-t-il ainsi franchir la rivière ? La pensée obsédante d'un guet-apens, pareil à ceux que nous avons tendus aux Allemands au passage de la Meuse, m'angoisse un peu.

Près d'Attichy, tandis que les batteries françaises prennent position, les échelons s'arrêtent, le 13 septembre, près d'un bois de féerie aux verdures profondes, tout humide et odorant encore de la pluie de la veille... Lintier va

s'endormir, quand, tout à coup, « le fracas d'un obus qui vient s'abattre à proximité, se répand en ondes vibrantes dans les taillis, dont chaque feuille semble bruire ».

Un canonnier apparaît à l'entrée de la carrière, très pâle, titubant .. Il murmure : « J'en ai. » — « Où ? » D'un petit mouvement de la tête, il montre son coude d'où le sang s'échappe. Et voilà qu'on entend, venu de la route, qui, coup sur coup, fait deux détours et s'enfonce ensuite sous une voûte obscure de grands hêtres, un bruit confus de piétinements et de lamentations.

Un conducteur arrive sans képi, la face sanglante :

— Venez... là-bas, c'est tombé..., c'est tombé sur la route. Tout est bousillé, les chevaux sont en travers... Ah ! bon Dieu !

— Tu es blessé ?

— Où ? demande-t-il.

— Ta joue...

— Rien, c'est un cheval, mon sous-verge... Venez.

Des obus sifflent, passent. On court. Brusquement, au détour du chemin, une vision atroce m'immobilise une seconde, sans souffle.

Sous le soleil qui, à travers les branches, marbre le fond clair de la chaussée, il y a un amas informe d'hommes et de chevaux fauchés. L'attelage entier de la forge et celui du chariot de batterie se sont effondrés en monceaux mouvants de chairs saignantes. Dessous, il y a des hommes. Deux ser-

vants sont étendus la face contre terre, au milieu de la route. D'autres se traînent sur les mains parmi les chevaux de selle abattus. Dans les fossés, des blessés bougent.

De ce charnier, montent de longs gémissements, des plaintes étranges semblables aux cris angoissants de certaines bêtes de nuit, un sourd « ôôôh !... ôôôh ! » interminable, modulé comme un chant de sauvage. Du sang coule en ruisseau dans les ornières de chaque côté du chemin. Une puanteur d'abattoir, fade à vomir, une sorte de tiédeur, une odeur de chair fumante, de vie ruisselante, une odeur de cheval, de viscères et de digestion prend à la gorge, enivre, écœure.

Un homme, dont le buste est enseveli sous l'attelage de la forge, a réussi à passer un bras à travers une masse de boyaux répandus. Mais les viscères lui ont garrotté le poignet. Il les secoue furieusement, projetant des gerbes de sang. Des chevaux qui crèvent, pètent, lâchent du crottin, grattent le sol de leurs jambes raidies. Leurs ferrures crissent sur les cailloux. Dans leur agonie, ils tendent les traits ; des chaînes craquent. La voiture à laquelle ils sont attelés avance un peu, puis recule.

Un fantassin, mort, tend sa poitrine béante. Ses yeux grands ouverts ont un regard droit, trouble, un regard bleu qui m'entre dans la poitrine. Un artilleur a été cloué au talus. Il est resté là, presque debout, le ventre ouvert ; sur ses bottes, un cheval blessé, immobile, saigne des naseaux.

Lorsque, par instants, les râles et les plaintes

s'interrompent, on perçoit le bruit du sang qui s'écoule flot à flot, le borborygme des intestins qui s'épanchent blanchâtres et roses et qui se tordent sur la route.

J'ai couru dégager l'homme qui suffoquait, enseveli sous l'attelage de la forge. Il montre un visage convulsé, complètement rouge, les cheveux et la barbe agglutinés de sang. Il roule des yeux pâles, Alors j'aperçois, entre les deux chevaux, mon ami M..., très pâle, les yeux clos. Je cours à lui, je passe mon bras sous son corps pour le soulever... Tout mon sang s'arrête subitement de couler, mon cœur de battre... *Mon bras s'est enfoncé jusqu'au coude dans le dos de mon ami.*

Même Goya, dans *les Horreurs de la Guerre*, et Valère Bernard, dans sa suite d'eaux-fortes, sublimes et terrifiantes : *Guerro*, n'ont peut-être pas atteint l'horreur, l'épouvante, de ce dernier trait. C'est la face de la *Mort*, non plus ricaneuse, égalitaire et méprisante, mais calme et terrible, qui dévoile, d'un seul coup, son néant et sa misère, à l'Homme épouvanté.

L'auteur de pages simples et fortes — si nombreuses dans *Ma Pièce* — pareilles à celles-là, eût connu, sans doute, la gloire des plus purs triomphes littéraires. Une force aveugle, malfaisante et destructive des plus beaux espoirs, a trop tôt moissonné sa vaillante jeunesse.

Qu'un peu de gloire, cependant, veille sur son tombeau. Qu'à la palme héroïque du soldat se mêle un rameau de laurier toujours vert. Que le nom de Paul Lintier brille dans le Parnasse où les ombres des écrivains trop tôt disparus cueillent les fleurs du champ d'asphodèles, où le jeune Méléagre déplore, avec André Chénier, le sort adverse et l'orage ennemi des plus riches moissons.





CARNET DE ROUTE

Par M. Jacques Roujon



Voici, tel que, loin du front et dans les perspectives déformantes de la rêverie, au civil retenu hors de la bataille quotidienne, par la maladie ou par l'âge, apparaît celui qui, malgré le tumulte, l'alerte soutenue et le « garde-à-vous ! » perpétuel, conserve la présence d'esprit et la fermeté nécessaires pour noter des paysages, mettre au point des dialogues et définir des émotions.

Dans le soir mouillé, à cette heure louche et débilitante où le brouillard s'amalgame à la nuit, quand l'averse furibonde chevauche en croupe de la nuée et que s'échevèlent, au sein de l'ouragan, les pluvieuses Walkyries, un homme s'assied, à l'écart, sous un épaulement.

Ses compagnons fument, chantent, soupent vaille que vaille. L'explosion déchirante des obus, le bruissement des balles et, parfois, le sourd éclat des mitrailleuses, incandescentes comme un rubis d'enfer, tonnent ou grincent dans le crépuscule. Cependant, l'homme ne se mêle point aux jeux, aux rires, aux héroïques enfantillages de la tranchée. Il écrit. A grand renfort de crayons ou de stylographes, il peuple de signes expressifs toutes les espèces de cahiers, toutes les sortes d'agendas. C'est un carnet, c'est un journal, un recueil d'éphémérides. C'est une lettre, une simple note. Mais c'est, en même temps, de l'Histoire, l'Histoire la plus exacte et la plus vivante, l'Histoire écrite, au jour le jour, par un de ceux qui la font. C'est le témoignage d'autant plus véridique des hauts et des menus faits que, demain peut-être, une signature de sang, au bas de la page, en garantira l'authenticité.

Le plus attrayant des conteurs est celui qui narre non seulement ce qu'il a vu mais ce qu'il a fait. Les capitaines se sont presque toujours trouvés d'excellents écrivains, supérieurs la plupart du temps aux historiens de bibliothèque. Sans remonter à César ni même à Joinville ou à Montluc, on ne saurait nier que le *Mémorial* dicté par Napoléon ne l'emporte de beaucoup sur l'*Histoire du Consulat et de l'Em-*

pire. L' « impériale brièveté » d'un chef, né pour vaincre et pour commander, surpasse, quand il est question de stratégie et de manœuvres militaires, même la poésie ardente d'un Michelet ou d'un Carlyle. Puisque le réalisme triomphe ici, puisque la guerre est, avant tout, une opération économique, le roman, l'éloquence, les grands effets pathétiques n'ont rien de commun avec cette opération de banque à main armée. Il ne suffit pas d'imaginer, bien moins encore de discourir. Il faut regarder autour de soi, relever avec précision le détail caractéristique, choisir le mot sobre et juste, le mot capable d'évoquer une scène, un pays, un trait de mœurs, les contours d'un visage ou la forme d'un habit.

C'est l'art du mémorialiste. Ce « poilu » qui griffonne sous l'averse, apportera, demain, une contribution incomparable aux annales de la Grande Guerre.

Que, par surcroît, il ait le sens du décor, la vision du monde, une sensibilité vibrante, l'attention en éveil et le jugement pondéré, son livre — livre qu'il aura fait, presque sans le vouloir, tandis que hurlent à la mort les canons, dogues de la bataille, et que sifflent comme des vipères, les Mauser de l'ennemi — ce livre, libellé d'un cœur intrépide et fier, dans la sombre taupinière où descend la Fau-

cheuse, à toute heure du jour et de la nuit, ce livre dira plus haut que toutes les cantates officielles, que tous les poèmes élaborés par les aigles d'académie et les dindons de collège, les vertus de la France et le los de l'auteur:

Un jeune homme, revenu du front, M. Jacques Roujon, employa superbement les entr'actes de guerre à mettre en pur et beau langage ce volume idéal. Au soldat qui, dès le premier jour, et d'un si fier élan, dévoua sa jeunesse, une déférente sympathie, une respectueuse amitié sont acquises de plein droit. Mais cette cordialité, peut-on dire impersonnelle, cette estime, fait place, bientôt, à des sentiments plus directs. L'admiration va du soldat au prosateur. Elle se particularise, à mesure que les éphémérides se déroulent où M. Roujon mit autant de belle humeur que de pittoresque et de talent. Ceci, comme le beau livre de Judith Gautier, se pourrait nommer : *Le Collier des jours.* Mais sous la réserve que les balles des shrapnells tinssent lieu de perles et que l'agrafe se conditionnât d'un fragment d'obus éclaté à propos. Jour par jour, heure par heure, le mémorial déroule ses brefs alinéas, coupés, comme autrefois les maigres chapitres des Goncourt. Cependant, rien ne manque à ces rapides historiettes, à ces contes vraiment « casqués » et vêtus de bleu horizon. Un tour

plein de vivacité ne permet pas qu'on remarque le morcellement excessif de la matière. Bientôt, les personnages se meuvent, parlent, agissent, moins comme les plates figures d'un cinéma qu'à la façon de marionnettes, mises en action par un homme de goût. Je pense aux *fantoches* de Thomas Holden, aux *pupazzi* que Lemercier de Neuville faisait vivre, à ces morceaux de bois tout imbibés d'esprit, à ces bonshommes, grands d'un pied, lesquels, semblaient, au bout d'un instant, grandir à la taille de véritables acteurs. Comme ces figurines d'antan, les personnages de M. Roujon sortent du cadre, se familiarisent, vont et viennent dans notre esprit, comme dans leur maison. En peu de temps, chacun nous est connu : Maxence, l'auvergnat Charresac, Varlet, M. Carlos Reymond, illustrateur du livre, Jacquard, « bonne pâte d'employé, aussi haut que trois pommes », le caporal Belin, qui forme, à l'occasion, ses subordonnés, « leur apprend à ne pas confondre une feuille de betterave qui remue avec un ennemi qui s'avance », Roberty, le chef modèle, « n'usant de ses galons que pour rendre l'existence plus supportable à ses hommes ».

Les épisodes ricochent, se suivent, s'enchevêtrent, comme une farandole, comme une

chaîne de dames très joyeuse, mais qui s'interrompt, quelquefois, pour se détourner des morts ou soutenir les blessés. Une gaîté virile anime ces lugubres historiettes, encore que les effets macabres y soient prodigués par le Destin. Çà et là, quelques mots de mélancolie ennoblissent le rire un peu forcé de l'auteur qui, manifestement, « poilu » malgré lui, souffre, avant tout, de n'être point lavé :

Anniversaire de Reymond. Il a trente ans aujourd'hui. Ce n'est pas si commun d'arriver à trente ans, cette année.

Le 2 novembre 1914, M. Roujon écrit en marge de son calepin :

Aujourd'hui, trois mois depuis la mobilisation. *Il faut compter au moins autant avant la paix.*

La pipe joue un grand rôle, assume une importance capitale dans le *curriculum* de ces héros. Héros, soit ; mais héros patinés de crasse qui dorment côte à côte avec des cadavres en décomposition, parmi les rats familiers, mordus par toutes sortes de vermines, si bien que la pipe, juteuse et malodorante même, semble exhaler, ici, des baumes de cassolette et des vapeurs d'encensoir.

Tout cela brièvement indiqué, dans les narrations du *Carnet*. Les opérations guerrières

elles-mêmes y sont déduites sur ce mode cursif. Voici un tableautin qui, dans sa concision et malgré les raccourcis, permettra de juger la manière sobre, vivante et directe de M. Roujon. C'est, en plein hiver (15 décembre), la visite des malades :

Les malades attendent au milieu de la cour l'heure de la visite. Peu de malades sérieux, mais des mines hâves, des yeux battus d'hommes fatigués. Voici le major. Il vient de prendre son premier déjeuner avec le colonel qui demeure en face, au château. C'est un Vosgien, mince, jeune, de taille moyenne, au teint coloré, à la voix rude. Les yeux bruns sont malins et perçants... La visite commence... Les fricoteurs se reconnaissent à la variété de leurs maux. Tout est pris chez eux : la tête, les reins, le foie, le cœur, les pieds... Tous les malades campagnards se plaignent de l'estomac, organe qui, pour eux, représente aussi bien les bronches que l'intestin... Jules, l'autre jour, n'a pas hésité à chauffer sur le poêle le thermomètre que l'infirmier lui avait placé sous le bras. Le thermomètre est monté à 43° ! Le docteur en étranglait...

Une longue suite de croquis par M. Carlos Reymond enguirlande le carnet de route d'illustrations véridiques et primesautières. « Poilus », ou « pépères », conscrits au port d'armes, dans la tranchée, attendant le vaguemestre, les uns chantant le *Nocturne* de Fauré :

Au calme clair de lune, triste et beau...

D'autres, lisant leurs lettres, ou bien encore pansant leurs blessures; carrioles attelées de chevaux étiques; gamins extasiés devant le régiment qui défile; « cuistots » allant au « jus », M. Carlos Reymond excelle à recueillir dans leur simple humanité ces gestes, ces poses du civilisé ramené à la brute primitive. Et rien non plus ne lui demeure étranger, des hameaux détruits, des cabanes en ruines, des ruelles blafardes que surplombe comme une menace une maison éventrée, une maison croulante où, parfois, l'on croit ouïr la plainte délicieuse et navrante des *Orphelins*, chantés par Claude Debussy :

We have no more house nor home!





BOURGUIGNOTTES ET POMPONS ROUGES

Par Charles Le Goffic



M. Charles Le Goofic, peintre consacré de la Bretagne, après les fortes images de *Dixmude*, l'un, sans doute, des ouvrages nombreux suscités par la guerre, qui survivront à leur objet, réunit, dans un tome nouveau, les articles de sa main, parus depuis un an, ainsi que trois contes pleins de force, d'éclat et de saveur. *Bourguignottes et pompons rouges*, c'est, tout d'abord, l'histoire de la mobilisation dans un bourg des Côtes-du-Nord, où l'auteur, avec les siens, prenait, en 1914, ses vacances d'été. Entre Perros et Trégastel, le village de Rûn-Roux attire la « clientèle élégante des bai-

gneurs », cette lèpre de la montagne et de la mer. Situé, néanmoins, sur cette zone du littoral breton « découpée par la Manche dont les arabesques de granit, les entassements de rocs cyclopéens, les molles plages de sable argenté ou rose » invitent aux longues promenades, aux suaves paresses des beaux jours, ce hameau de pêcheurs garde encore un peu du charme sauvage que les touristes auront banni, avant qu'il soit longtemps, de l'univers. M. Charles Le Goffic, dont l'œuvre : poèmes, critiques, essais, romans, fut toute consacrée à son pays natal, excelle à évoquer les multiples aspects de la Bretagne-Armorique, à fixer les moindres nuances de paysages presque toujours voilés de brumes, dans un pays « où la joie elle-même est un peu triste », suivant le mot d'Ernest Renan. Mais pour l'écrivain, de même que pour le peintre, quand ils possèdent, l'un et l'autre, le sens de la lumière, la gamme des couleurs chante au grand complet, dans ces gris que le vulgaire aperçoit monochromes. L'artiste qui sait faire sa palette en dégage les tons délicats ou magnifiques, les teintes sans nombre, qui donnent tant de charme et de mélancolique poésie à la terre bretonne. Rien de moins uniforme, d'ailleurs, que cette pointe de granit, « cette étrave de l'ancien monde » à l'extrême limite de l'Europe. Il n'est, en Bre-

tagne, baie, anse, forêt, côteau, vallonnement qui, dans l'intérieur des terres ou sur les côtes maritimes, n'assume un caractère propre, une distincte et forte personnalité. Les bords en fleurs de la Rance, le golfe de Saint-Malo semblent appartenir à un autre monde que la rade sauvage de Brest. Et cependant, tout s'harmonise, comme les *Angelus* qui, de Nantes au mont Saint-Michel, s'élèvent des clochers à jour, dans le ciel couleur de lin, sur la fine grisaille des champs et des coteaux.

C'est dans le pays trégorois, illustre à jamais par la mémoire d'Ernest Renan, que M. Le Goffic a situé la plupart des récits par quoi il s'est fait connaître. En dépit de ses bonnes fortunes académiques, des prix et des lauriers que lui prodiguèrent les mainteneurs de l'art officiel — tueurs d'esprits originaux — l'auteur du *Crucifié de Keraliès* a gardé une franchise, une liberté d'accent qui dénotent l'écrivain de race et de tempérament. Sa phrase, pure et souple, ne recule ni devant le mot propre, ni devant le détail populaire. Telles de ses descriptions ramènent le souvenir de Tristan Corbière, dans ses *Pardons* et ses *Marines*, mais d'un Corbière ayant la notion des plans, de la perspective et prenant la peine de travailler.

Le Goffic n'a pas connu la tentation de subs-

tituer à la Bretagne, vraie, à la mystique ivrognesse qui chante, sur le Palud de Sainte-Anne, parmi les *Kyrie eleison* et les hoquets imbriaques, le fruste, le sublime cantique de Corbière, une Bretagne édulcorée, à la Botrel, une Bretagne de marins en cold-cream et de *Bigoudaines* en sucre candi. Ses personnages ont l'accent, l'odeur forte du terroir. C'est la voix même des rudes aïeux qui revit dans leurs discours ; pareils aux « hommes du chêne », celtes ou ligures, dont ils viennent, ces primitifs labourent les plaines du littoral ou celles de la mer.

L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre, sa charrue ?

Leurs esprits sont simples, véhémentes, leurs passions. Ils aiment, s'enivrent, se querellent, vont à l'église, gardent jusqu'à la fin leurs âmes enfantines. Quelques sensations, un nombre infiniment restreint d'idées suffisent à leur vie intérieure. Tout porte, chez eux, en profondeur. Le voisinage de la mer, l'état de pêcheur ou de matelot épurent leurs intelligences, les préservent des petitesses, de l'envie et de la laideur plébéïennes ; leur travail les ennoblit.

Comme Ferdinand Fabre, les presbytères minervois, Eugène Demolder et Georges Eekhoud, les kermesses des Flandres, Valère Bernard, la

pauriho de Marseille, Le Goffic a dépeint, avec non moins de couleur que de relief, l'âme et les sites de la côte armoricaine. Prosateur d'une sobriété pittoresque, familier avec les lettres grecques, il peut, comme le Centaure de Guérin, « chuchoter à l'oreille des faunes et des hamadryades » son *Credo* bretonnant. Il emploie à déduire les sujets romantiques de ses fictions une langue classique, dont les formes, l'accent et la pureté font par moment songer à ce que Renan de si bonne grâce appelait « son petit carillon ».

Donc, le 1er août 1914, volant de clocher en clocher, sur les ailes sinistres du tocsin, éclata la formidable nouvelle, arrachant la Bretagne à ses travaux agricoles, à la pêche, à la récolte de varech, « lichen de mer qu'après l'essorage on expédie aux fabriques allemandes de gélatine végétale et qui restera pour compte, cette année, aux pauvres gens de la côte ». Voici, notés à chaque battement de l'horloge — pouls de la vie humaine — les instants effarés de cette heure tragique.

Dans son petit bois de Keric, l'auteur aidait un jeune ouvrier de La Clarté à scier des bûches de pin.

Il était quatre heures et demi environ. Sur Perros, dans l'éloignement, une cloche tinta ; les coups,

d'abord espacés comme un glas, s'accélérèrent soudain ; l'ouvrier avait arrêté sa scie et, tous deux, nous tendions l'oreille. « Ça y est, me dit mon compagnon. C'est le tocsin... » Nous courons ensemble sur la terrasse où les sons, moins amortis que sous bois, nous parviennent distinctement... Et voilà qu'éveillées par l'appel du bourdon cantonal, d'autres cloches, là-bas, sur Saint-Quay, La Clarté, Plenmeur-Bodon, Trégastel, Trébeurden, dans toutes les églises paroissiales, les chapelles, les moindres oratoires de la côte, répondent au farouche trémolo, jettent à la volée sur la mer, les champs, les villages, leur martèlement furieux, désespéré. L'air n'est plus qu'un immense halètement. En même temps, à la drisse du sémaphore de Ploumanac'h, trois flammes montent, une rouge, une jaune, une tricolore... Un tambour bat vers Perros. Et c'est le dernier coup. Nous resterait-il une lueur d'espoir, un semblant d'hésitation, ils seraient dissipés par ce garçon épicier dont la carriole traverse à bride abattue le hameau de Kroaz-ar-Moign. Debout sur l'avant-train, en blouse et tablier blancs, l'homme, sans discontinuer, d'une voix où vibre on ne sait quelle sombre allégresse, crie de toutes ses forces : « La mobilisation générale ! La mobilisation générale !... » Les femmes se signent sur les seuils, comme devant l'archange exterminateur. Lui, d'un geste de défi, fait claquer son fouet autour de sa tête, repousse son cri sauvage et passe...

Ne demandez pas à ce recueil, écrit au jour le jour et noué, par un bout de préface dédié

à M. Poizat, le savant auteur de *Sophonisbe*, une trop rigoureuse unité. L'enthousiasme patriotique, la résignation virile — « on ne s'insurge pas contre l'inévitable, on l'accepte, surtout quand on est breton » — donne au livre de M. Le Goffic sa véritable signification.

Les paysages des Flandres : *Furnes la noire*, *Ypres*, *Nieuport sous la lune*, *Un parisien sur l'Yser*, deux lettres aux marins, publiées, à six mois d'intervalle, par le *Moniteur de la Flotte*, déroulent, comme une suite d'eaux-fortes pleines de lueurs et d'obscurité, « les horreurs de la guerre », d'une guerre dont Francisco Goya lui-même n'avait point soupçonné la ténébreuse horreur.

Des tableaux d'un raccourci puissant montrent, dans le paysage en ruines, les édifices crouants de la Belgique dévastée : un beffroi dont les pierres s'effritent, les fenêtres noires et béantes des maisons que l'incendie a faites vides et qui regardent, à présent, avec des yeux de ténèbres la rue où gisent, parmi les décombres, les cadavres putréfiés. Puis ce sont les traits sublimes, les gestes des fusiliers marins, héros fantasques et têtus, comme ce Cacherat, cité à l'ordre de l'armée pour « indiscipline sublime », ou bien touchants, comme la fin de l'abbé Malaërt, curé septuagénaire de Dixmude, frappé au cœur, en même temps que

son église, par les obus, qui, « sa dernière illusion évanouie et dans la simplicité de son âme, tourna ses yeux, désormais, vers la cathédrale céleste qui brave tous les bombardements ».

Ainsi, de la Bretagne au front de Belgique ou d'Artois, M. Le Goffic a retrouvé ses compatriotes, dignes de leur vieille gloire, pareils aux marins de Surcouf, de Duquesne et du bailli Suffren. Les innocents, eux-mêmes, ont suivi le flot vengeur dressé contre l'invasion germanique.

Ils ne savent rien de la Serbie ou du Montenegro. Ils ignorent le pangermanisme, l'Autriche et le meurtre de Serajevo. Qu'importe ? Ils vont au feu, les bons pauvres, comme des soldats, tels, par exemple, ce Pierrik *an C'hleir*, « le vengeur des cloches ». Ils s'évadent, un instant, de leur somnambulisme éternel, quittent la route où vagabonda, si longtemps, leur fantaisie ; ils vont mourir au service de la France, dans les armées de la République. Mendiants, ils ont leur minute d'apothéose. Ayant vécu en visionnaires, ils tombent en héros ! Et c'est à bon droit qu'ils prennent une place dans les récits de gloire voués à leur pays.



LE VIEUX DIEU ALLEMAND

Par M. Flavien Brenier

Une préface de M. Maurice Barrès, honneur de l'Académie française et lorrain du Plateau Central ; une étude quelque peu farce, de mythologie extraordinairement comparée, où l'auteur n'hésite pas à proclamer que les troupes du kaiser et le kaiser lui-même adorent Wotan, dieu borgne au manteau d'azur : c'est *Le vieux dieu allemand* de M. Flavien Brenier. Si l'opuscule de cet inconnu témoignait d'une curiosité intellectuelle, même en surface, d'un esprit scientifique, même rudimentaire ou passionné, on pourrait, ici, remarquer à propos la parenté, soit du Zeus hellène, soit du Mercure latin, avec le Wotan germanique. C'est une divinité commune au monde gréco-romain, aux

Barbares et aux Gaulois romanisés. Parfois, elle s'identifie à Thor (*Dunder*), personnification du tonnerre. Notre joubarbe (*Jovis barba*) est dite, en Allemagne, *Donnerbart ;* elle y passe encore pour détourner la foudre. Tacite (*Germania*, *Hist.*, *passim*) assimile Thor ou Odin (Wotan), tantôt à Jupiter, tantôt à Hercule. Tacite, d'ailleurs, écrivait un roman à thèse, une manière de sermon plutôt qu'une *satyre*, comme le prétend (avec une faute d'orthographe) M. Firmin Brenier. Wotan, Woden (*Wind*, vent) fut, d'abord, selon toute apparence, un dieu météorologique, adoré chez les Celtes comme chez les Germains, avant que le clergé druidique n'eût transformé en spéculations abstraites les croyances populaires. Suivant la remarque de M. Salomon Reinach, le paganisme germanique a survécu de cinq siècles au paganisme celtique. Nous sommes donc mieux informés à son sujet. La première *Edda* (principal document sur ce que M. Brenier nomme *l'odinisme*) remonte seulement au XIIe siècle. Celle en prose — *Edda* de Snoor — date apparemment du XIIIe, l'auteur étant mort en 1241. « C'est la poésie des Vikings, non celle des anciens Germains. »

En ce qui concerne Wotan, « dieu à la fois atmosphérique, infernal et nocturne », il est difficile de ne pas établir un lien entre cette

conception germanique et celle des Gaulois « qui, d'après César, se croyaient la postérité d'un dieu identique à Pluton ». Ces problèmes laissent fort suspens, les esprits désintéressés. Wotan — cela paraît indiscutable — fut, en premier ressort, la tempête, le tourbillon qui s'effare à travers la nuée et la disperse en lambeaux(*Cf.* Nell Doff, sur les Walkures, nuages pluvieux du Nord, lourds d'éclairs, de grêle, que seuls ont pu concevoir comme des personnes vivantes les poètes de ces climats).

De même, *Erda* (*Nerthus*, dans Tacite) incarne primitivement la terre. Ou plutôt, c'est la terre elle-même. Ensuite, elle devient la Parque, véridique (Norne) ordonnant le destin des hommes et des dieux. C'est enfin, chez Gœthe, l'Esprit de la terre, l'*Erdgeist*, en qui Faust rêve de « saisir la nature » dans sa plénitude et sa réalité.

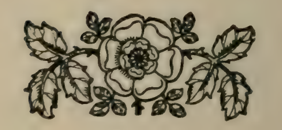
L'assimilation de la guerre à la tempête, fournit une image qui a pris corps dans toutes les religions ; les Titans, par exemple, en guerre contre *Diaus-pytar* (*Zeus pater*) sont les proches de Wotan.

Mais ce n'est pas un livre d'érudition que M. Flavien Brenier a prétendu écrire. C'est un pamphlet, une machine de guerre dressée au pied du Walhalla.

M. Brenier, en effet, paraît avoir une lecture

suffisante pour ne rien ignorer des notions élémentaires qui permettent la discussion de son ouvrage. Il pense noblement. La générosité de ses intentions ne semble pas douteuse. Mais le choix des armes qu'il a prises est-il fort judicieux ? A vouloir trop prouver on ne prouve plus rien. Quelles que soient l'ignominie, et la laideur et la scélératesse des allemands, faut-il prétendre que leurs vices ou leurs crimes émanent d'un principe religieux ? Le Goth, fourbe, sanguinaire et pillard dont, au VI[e] siècle, Jornandès a donné un portrait qui semble d'hier, n'eut pas besoin de recourir au surnaturel pour accomplir de sang-froid les actes d'inhumanité les plus sinistres, pour accumuler, sur son chemin, les ruines et les cadavres. Les dieux de la Germanie, au début, quand les familles indo-européennes essaimèrent du Danube à la Loire, étaient sans doute à peu près identiques. Ce sont leurs fidèles qui les ont transformés. Le chasseur Wotan, accompagné du loup Fenris et des corbeaux familiers, fut, selon toute apparence, un double des grands dieux gréco-latins. Il ne ressemble guère, cependant, au Zeus de Phidias. La noble image primitive, souillée, abâtardie, est devenue un fétiche carnassier, digne d'être servi par les Boschimans ou les Papous. Mais les reîtres de Wallenstein ou de Tilly, les tragiques routiers

qui dévastèrent l'Europe au XVIIe siècle, valaient-ils mieux que les Poméraniens, les Bavarois et les Saxons de Guillaume II ? Il est permis d'en douter. Ceux-là, pourtant, n'étaient pas suspects d' « odinisme » ! Nul principe religieux n'est capable de transformer les cœurs impitoyables. L'homme crée les dieux à son image. Et les chefs jésuites, les soudards catholiques dont la Guerre de Trente ans déchaîna la férocité (en attendant Villars et ses dragons) montrèrent, une fois de plus au monde, que le Christianisme est encore la plus excellente fabrique de monstres et de bourreaux.





A L'OMBRE D'ANGKOR

Par Georges Groslier



Favorisé par le ministère des beaux-arts d'une mission au Cambodge, M. Georges Groslier a rapporté de son voyage un livre qui, pour la qualité du style aussi bien que pour l'excellence de la vision, dépasse hautement le commun des rapports officiels. M. Groslier sait remarquer les sites apparus, choisir le détail opportun, noter, en une phrase courte et lumineuse, le trait caractéristique, le schéma d'un paysage ou d'une architecture. C'est un coloriste qui, dans cette exploration de monuments séculaires et de temples déchus, ne s'attarde point à épiloguer sur la ruine des empires ou l'essence des dieux. Il fixe, pour nos mémoires, les contours dont la forme s'atténue

et s'obnubile à chaque instant, les nobles apparences qui, demain, s'effaceront comme un rêve, l'aspect des palais désagrégés, les reliefs encore perceptibles de la pierre moribonde. Ces itinéraires, ces pèlerinages à travers les cités défuntes et les civilisations millénaires donnent au savant, à l'explorateur, au touriste même, assez heureux pour les avoir tentés, un lustre singulier, quelque chose du prestige dont la crédulité publique revêtait, jadis, les visiteurs d'un autel renommé. Ils ont participé à la gloire des choses divines ; ils ont reçu le baptême de l'Initié. Pèlerin de Saint-Jacques, hadji de la Mecque, ils emportent je ne sais quel rayonnement des mystères entrevus. Ceux-là surtout qui visitèrent l'Inde sacerdotale, ainsi que les provinces formant la péninsule indochinoise, ont pénétré plus avant que le commun des hommes dans la familiarité des arcanes sacrés. Ici, en effet, la végétation des mythes, la floraison des cultes et des dieux participent, en quelque sorte, à la luxuriance du climat. Fleurs gigantesques aux parfums sinistres et voluptueux, arbres démesurés, jungles ténébreuses, fleuves immenses, mers d'eau douce où viennent boire les tigres et d'où les éléphants sortent, à l'heure du bain, couverts de sanglants hibiscus ou de mauves orchidées que retient l'humidité rugueuse de leur peau,

tandis que ricanent et glapissent les singes, pendus à quelque liane, entre des arbres géants, tel est, en vérité, le décor de *Sakountala*, le paysage

Où les fils de Raghû, beaux de fard et de gloire,

luttent, sur la montagne sainte, contre les embûches de Ravana et les artifices du démon. La nature exubérante se reflète dans la multitude et le pullulement des êtres surnaturels, dans leurs destructions et leurs amours. La végétation mythique a son type éternel dans la végétation forcenée et la flore excessive d'un climat que la chaleur humide transmue en terre chaude, si bien que tous les ouvrages de l'homme, les édifices robustes et les colosses de granit, sont noyés, tôt ou tard, sous un océan de feuilles et de fleurs.

De Vat-Phu, première étape au sortir du Laos, de Vat-Phu « où les pierres de grès lavées par les pluies, brûlées de soleil, ont pris, de siècle en siècle, des tons gris, d'une finesse infinie », emporté sur le Tonlé-Repou, dans le sampan qu'ont prêté au voyageur des bonzes de Kompong Sralao et que décore Nag le serpent noir, le cobra aux replis hiératiques, M. Georges Groslier s'avance dans l'ombre d'Angkor, vers le temple mystérieux où

les Khmers ont figé, à même la pierre grise, un rêve colossal d'harmonie et de beauté. Sur les rives du Mé-Kong, non moins qu'aux bords du Nil ou de l'Euphrate, l'architecture fut ce grand livre, cette Bible de la pensée humaine dont Victor Hugo a si magnifiquement exalté la splendeur. La culture hindoue — en révélant aux populations indigènes du Cambodge les conceptions d'une métaphysique idolâtre, d'une religion où l'animisme prend les figures multiples de l'homme et de la bête, où des échanges tératologiques donnent le jour à toutes sortes de divinités polymorphes, où les Déesses, riches de mamelles sans nombre, assument douze bras, dont chaque main présente un emblème, tantôt de destruction, tantôt de renaissance, où la doctrine de l'émanation prend corps dans un immortel à trompe d'éléphant, dans une vierge à mufle de panthère, où les avatars de Wischnou mettent sur les mêmes autels reptiles, carnassiers, oiseaux et bêtes de la mer — donna un prodigieux essor à l'architecture, à l'art de tailler la pierre, de figurer, dans le marbre, les simulacres de l'Olympe brahmanique. Ce fut un épanouissement, une floraison géante de l'art par excellence, une floraison d'édifices pieux, comparable à celle du Moyen Age,

Quand Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-
[Pierre,
Ensemble agenouillés dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosannah des siècles nouveau-nés.

Partout, à Bakong, à Ben Méala, dans la plaine de Prah Viehar, du haut Cambodge à la frontière cochinchinoise, les coupoles blanches reluisent dans le vert frémissement de la forêt. Les portiques s'ouvrent à l'infini sur une perspective de colonnes :

Transparents et pensifs, de grands sphinx, des grif-
[fons,
Projettent des regards longs et mélancoliques
Sur des dieux monstrueux aux costumes bouffons.

L'encens fume dans les cassolettes de bronze. L'eucalyptus, le santal, d'une couche aromatique et résineuse, patinent le calme visage des Bouddhas accroupis sur le lotus hiératique. Les bâtonnets de parfums s'allument dans la pénombre des sanctuaires où l'âme des fleurs mourantes se mêle aux âcres senteurs des baumes incendiés. Les monastères de bonzes abritent les saints richis en robe safranée. Au bord des réservoirs, où les gazelles domestiques viennent boire, les pénitents s'immobilisent dans quelque supplice ineffable, d'où l'âme

trop longtemps captive du désir, asservie à la volonté de vivre, s'élance enfin vers la gloire suprême et l'ineffable volupté de l'anéantissement.

Bientôt, l'envahisseur quitte le pays qu'il a civilisé. Les temples à l'abandon ne reçoivent plus, aux jours de fêtes, les pèlerins venus des quatre vents du ciel. Bientôt, dans les cours désertes, sous les portiques silencieux, les bonzes décharnés, pareils aux ombres des aïeux, errent sur les dalles de marbre, plus tristes et funèbres que le vieux prêtre de Louis Bouilhet, apportant

Sur le dernier autel la dernière hécatombe.

Sur les murs, que pavoisaient les étoffes de soie et les blancs étendards, l'herbe pousse, vigoureuse. La pluie « aveuglante et chaude » humecte les racines qui, peu à peu, font éclater les parvis de marbre et d'agates polychromes. Comme dans le conte de Rudyard Kipling, la liane *karela* croît devant l'idole et, lentement, l'arrache à son piédestal. De son jet puissant, le figuier descelle un bas-relief, tandis que la pierre humide, fond peu à peu, se résorbe dans la terre comme l'âme dans le Nirvanâ. Les Pyramides ont, dans la sèche atmosphère de l'Egypte, vu les siècles mourir à leurs

pieds. Le sphinx chante à l'aurore l'hymne dont les Pharaons saluaient le dieu Soleil. Mais, ici, dans cette fournaise moite, le marbre spongieux s'émiette, s'amollit et disparaît. La rizière et la forêt occuperont les enclos d'où montaient, jadis, les bénédictions et les prières. Le paysan du Mé-Kong demande à la pêche sa misérable vie. Ajoutez un peu d'agriculture. Le riz et les petits poissons utiles à sa subsistance combleront les vœux de ce triste survivant aux gloires du passé. Même, la danse, l'art sacré du Cambodge, a presque disparu. Cependant, à la pagode d'Angkor-Vat, M. Groslier a vu célébrer la commémoration des morts. Il a vu défiler, dans les cloîtres des bonzeries, une procession de Cambodgiens appelant avec tendresse les défunts qu'ils ont aimés.

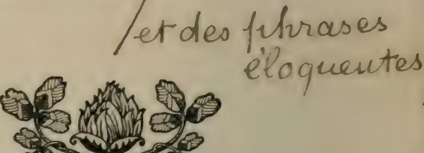
L'air était lourd de résine, de bétel, de fumée et de nourriture.

Une autre fois, il a contemplé cinq petites bayadères formées par une vieille danseuse de Norodom, exécutant leurs contorsions mignardes, leurs gestes d'une si véhémente et calme lubricité. Mais ces nymphes à la peau d'orange ne dansent plus que pour les touristes, adeptes suprêmes d'un art évanoui ! La conscience du rythme s'en est allée avec le sens des proportions harmonieuses. Les filles de la

terre cambodgienne ne dansent plus, à présent que la forêt envahissante a pour jamais banni des bas-reliefs et des frises l'image de celles qui, par leurs gestes savants et méthodiques, suscitèrent jadis, la volupté des hommes et des dieux. L'herbe croît, la nuit monte ! Demain, le Cambodge n'aura plus une courtisane sacrée, un pan de mur où vive encore l'image de Lackmi, de Ganésa, l'éléphant-dieu !

Quelques buissons rabougris, quelques chênes moribonds couvrent les demeures d'Assaracus. Les racines opiniâtres font éclater le palais des dieux. Pergame tout entière est couverte de broussailles. Même, les ruines ont péri.

Il faut savoir gré à M. Groslier d'avoir suivi le conseil d'Iule sur les ruines de Troie et, grâce au travail sacré des poètes — *sacer et magnus vatum labor* — d'avoir sauvé, parmi les ruines cambodgiennes, toutes ces phrases éloquentes qu'une parole harmonieuse peuvent arracher à l'inéluctable destruction.





LES SAISONS DE LA MORT

Par M. Aurel



Quand après la guerre et la crise du papier, la critique fera, peut-on dire, un nouveau recensement des ouvrages que, faute de place, elle a dû, jusqu'à présent, étudier en raccourci, elle constatera d'abord, la supériorité flagrante des écrits féminins sur la plupart des livres donnés par les hommes, pendant les trente et un derniers mois. Exception faite pour quelques écrivains qui, depuis longtemps, avaient déjà fourni leurs preuves et conquis un rang hors de conteste, rien n'apparaîtra plus vide et misérable que cette production inutile, cet amas de proses et de vers, champignonnant autour de la guerre franco-allemande. Si la crise du papier sévit dans les quotidiens, il ne semble

pas en revanche, qu'elle atteigne peu ou prou la librairie. A chaque heure de la journée, apparaît un bouquin nouveau. Les « carnets de route » s'amoncellent auprès des poèmes guerriers, *sermones galeati !* et autres bourrages de crânes qui ne rachètent par aucune élégance de métier ou de facture la « misérabilité » du fond. Cela est médiocre, blafard, inutile et vain comme le nuage qui passe. Nulle vérité, nul accent personnel dans cette rhétorique guerrière. Quelques grands livres certes ! font un glorieux contraste avec ce néant. *Le Feu*, les nobles vers de Bouhélier, dans ses *Légendes*, *La passion du Poilu* qui révéla Marc Leclerc à la curiosité des bons esprits, le *Bélier de Mars* où Louis de Gonzague Frick apporte, dans la tranchée, un rameau des pastorales siciliennes (je précise les titres qui me viennent, tout d'abord, en mémoire) suffiraient à l'honneur des lettres, pendant ces jours de haine et d'épouvante. Ici, même, une parfaite nouvelle, digne des maîtres les plus purs, Mérimée ou Maupassant, rappelle au public ce profond et charmant Pawlowski ; à cette place. *La mort de l'aigle* de M. Jean Hennessy montra que le jeune député de la Charente n'est pas seulement un ingénieux économiste, mais qu'il porte en soi les dons plus rares de l'écrivain.

Splendides exceptions ! Elles n'infirment,

d'ailleurs, en aucune manière, le jugement porté plus haut.

*
* *

L'ensemble de la production masculine, pendant la guerre est d'une platitude consternante. Cela tient à ce que les mémorialistes improvisés, les romanciers à rengaines, les historiens d'occasion et les sermonaires laïques, nantis, presque tous, d'une préparation insuffisante, auraient en perspective beaucoup d'études encore, avant de pouvoir briguer l'honneur d'écrire pour le cinéma. En outre, la plupart d'entre eux vivent dans la tranchée.

Ils se battent contre l'Allemand et contre les météores, mouillés et repérés, sous une averse permanente d'eau et de plomb. Mettez-vous à leur place. La médiocrité des histoires cessera de vous étonner. Et vous garderez votre stupeur tout entière pour les écrits — badins ou apocalyptiques — des académiciens qui « remontent le moral » de l'Arrière ou de l'Avant !

*
* *

La guerre — selon un mot de Gourmont qu'il est permis de citer deux fois — « aiguise la sensibilité au détriment de l'intelligence ».

Quant elle émeut une femme d'esprit, quand elle fait donner au merveilleux instrument de son émotivité les plus fortes et sonores vibrations, il n'est pas douteux que l'œuvre née en un tel moment, aura toutes les chances pour devenir, à la fois, originale et belle. Mme Annie de Pène a écrit sur la guerre, dans cette langue cursive, élégante et sobre dont elle use avec tant de charme, quelques-unes de ses meilleures pages. Colette a donné *La paix chez les Bêtes*, digne d'être nommé à côté des *Livres de la Jungle*, tant pour l'agrément du verbe que pour le robuste naturalisme de ses tableaux.

Voici, plus grave et plus triste, sinon plus attendrie, Aurel qui, dans le cœur des femmes de lettres, a choisi, non sans bonheur, la fonction de pleureuse ; elle s'est faite la messagère éloquente de la mort. Chaque jeudi, elle célèbre un poète, féru par les armes allemandes ; elle jette sur sa tombe les lauriers d'un beau discours. La France ! Nul ne l'aurait crue à ce point copieuse en poètes qu'elle put, ainsi, chaque semaine offrir à Libitine un pasteur de sonnets ! Donc, Aurel, en commémoration de ces jeunes hommes, célèbre une façon de *requiem* laïcisé. Devant la plus attentive des audiences, elle déplore leur génie, elle consacre leurs mémoires. Elle prononce l'oraison funèbre de ces jeunes héros, les ensevelit dans la pourpre

des métaphores et les envoie, à jamais glorieux, vers l'immortalité.

Nul ne pouvait assumer avec plus de bonheur qu'Aurel, cette fonction quasi-sacerdotale. En effet, il y a de la prêtresse dans l'auteur de *Pour en finir avec l'amant.* L'aplomb dans le paradoxe, la parfaite assurance que donnent, réunis, la richesse, le talent et la beauté, un certain goût des allégations bizarres qui pousse Aurel à émettre des apophtegmes dans le genre de celui-ci : « Les dames de la Halle sont des « personnes d'une distinction infinie », à vanter les manières élégantes des maçons, infusent dans la parole de ce jeune écrivain quelque chose de narquois en même temps que de solennel tout à fait propre à la distinguer du commun des femmes. Quand elle dit la gloire des poètes morts, elle rappelle aux imaginations les moins classiques, une choéphore d'Athènes ou de Sparte, épanchant la libation funèbre sur le tertre où reposent les guerriers de Salamine, des Thermopyles ou de Marathon.

*
* *

Ayant ainsi glorifié la mort de sa famille intellectuelle et pris, en quelque sorte, une part surérogatoire au veuvage public, Aurel dédie un livre encore à des chagrins plus

intimes ; elle pleure, en beau langage, la perte d'une mère qu'elle aima.

Ces sortes de tristesses, pour le commun des hommes, se compliquent d'une certaine pudeur.

Alfred de Musset qui, malgré toute sa piaffe, malgré l'ostentation de sa désinvolture, avait des parties de bourgeois (bourgeois contemporain de Louis-Philippe !) a exprimé quelque chose de ce genre :

Les morts dorment en paix dans le sein de la terre ,
Ainsi doivent dormir nos souvenirs éteints
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière.
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains !

Tout cela est fort changé depuis. Les femmes, notamment, n'hésitent pas à ouvrir au public tous leurs jardins secrets. Le « mystère de l'Amour » n'est plus qu'un trope contemporain de Millevoye ou de *l'Almanach des Muses*. Et l'amour filial aussi, ne balance pas à dépouiller ses voiles, à prendre pour confident le premier venu, l'homme qui achète un livre quand il rentre de son bureau ou se dispose à prendre le chemin de fer. C'est une manière nouvelle de sentir. Il ne faut, suivant le mot de Spinoza, ni admirer, ni maudire, mais comprendre.

Aussi bien, l'adaptation d'Aurel à cette manière neuve est-elle aussi parfaite qu'on le peut souhaiter. Toute son œuvre n'est qu'une longue

suite de portraits faits par l'auteur d'après elle-même. C'est toujours à travers sa personne qu'elle étudie et regarde l'Humanité. Ce fut aussi l'originalité de Montaigne, ce malade charmant, qui dans le microcosme de son individu, reconnut, en toute leur plénitude, l'homme et l'univers.

*
* *

Entre *Le tombeau d'une mère* et *Les saisons de la mort*, entre Lamartine et Aurel quatre-vingt ans, à peine, se sont écoulés. Pourtant, la sensibilité du vieux maître semble néanmoins plus distante des regrets emphatiques d'Aurel que de la tristesse virgilienne.

C'est en effet, un mode très particulier de tendresse filiale que préconise cette haute artiste. La glorification à outrance des vertus, de la beauté, de l'intelligence maternelle, déroute au premier abord. Chez la plupart des hommes, en effet, le désespoir assume des accents moins pompeux. Tant de superbe, devant la destruction et les adieux éternels, a de quoi surprendre et pour tout dire, ne laisse pas même de choquer un peu.

L'insistance à louer la beauté *physique* de sa mère, à chercher la femme dans cet être qui paraît à l'enfant, comme une sorte de bon

génie, absolument distinct des autres femmes ; insister sur ses chapeaux, ses robes, son allure, son « chic » habituel indique un état d'esprit tout à fait spécial et caractéristique. Etre consolé de la mort d'un être cher par le souvenir de sa beauté, par le rayonnement qui descend de lui vers sa lignée est à coup sûr une chose imprévue et rare. Pour entretenir le public de sa mère, qui fut manifestement une femme gracieuse et distinguée, Aurel se drape de grande éloquence. Elle essuie avec un rayon de soleil ses larmes filiales. Superbement elle embouche la trompette héroïque pour saluer celle qu'Henri Heine, jadis, nommait « la chère vieille femme » ce moment funèbre où la barque d'Eurydice, l'emporte « vers le large de la mort ».

Un livre de ce genre ne s'analyse point. C'est un poème en prose. Il faudrait citer, choisir quelques phrases types, montrer les alliances heureuses, les mots trouvés, tous les bonheurs d'expression qui permettent de lire trois cents pages de variations, à peu près sur un thème unique. « Je m'acharne à tisser ton immortalité. » Ce cri termine un chapitre dans *La saison de la mort*. Et cela résume assez bien la tendance d'un pareil ouvrage. Tout, ici, est voulu, cherché, concerté pour un effet pathétique dont la violence, peut-être soutenue avec

trop d' « acharnement », ne donne à l'intellect ni trêve ni repos. Parfois on souhaite une pédale sourde, un abat-jour sur les flambeaux excessifs. En revanche, que de lumière, que de pompe et de faste ! Jamais l'office des morts ne fut dit en plus riches ornements : les draps d'argent, les dalmatiques de velours noir et les flambeaux mortuaires n'ont jamais été parés de plus de luxe, de magnificence et de beauté.

Voici, avec certains de ses mérites les plus vifs et quelques défauts, caractéristiques de sa manière, un morceau où Aurel semble avoir mis le plus de soi : un hymne à la mère morte, à son impériale beauté.

Tes rêves d'adolescente s'étaient-ils pressés contre toi ? Cet âge seul t'a ressemblé. Ta sensibilité de fleur jamais ne m'apparut si tendre, comme si le cercueil te délivrait de l'angoisse, non de l'amour. Tu rentrais au berceau de tes plus purs désirs. Tes plus jeunes fatigues te cernaient d'une plainte à la douceur sans fin. Et le charme du navrement monté de toi faisait honte à notre douleur bestiale, tenaillante et sans ailes. Tu te tenais plus haut que tous les sentiments. Nul amour n'était assez déférent, nulle prière assez pure pour t'aborder. Ta détresse t'aimait et semblait câliner chacun de tes chers traits dont la douceur parlait plus haut que le malheur.

Dans l'arche de tes yeux, ta jeunesse pensait. Qu'avait-on fait de toi ? La terre n'avait donc pas besoin de beauté ?

Libre de ton doux corps brisé, tendre sainte Cécile qui s'abandonne aux fauves, prête à redevenir espoir, chants et parfums... La paix ne peut-elle monter que de l'amour vaincu ? Tu nous versais la paix.

De quelle argile divine étais-tu faite, toi sur qui le malheur absolu, révolu, n'osait se poser qu'en tendresse? Toi dont les supplices n'ont pu qu'approfondir tes grâces.

Ayant franchi les ronces de la terre, tu retrouvais les champs d'amandiers de ton rêve. Et j'entrais avec toi au Printemps de ta mort.





PAUL CÉZANNE

Par Ambroise VOLLARD



« Ce qui entend le plus de bêtises au monde, c'est un tableau de musée. » Au temps où les Goncourt, virtuoses du verbe peint et de la phrase machicotée, émirent cet apophtegme irréfragable, on ne voyait pas, comme au temps où nous sommes, provigner, du premier janvier au trente-et-un décembre, les salons de peinture. On ne voyait pas les exhibitions intimes de la Salle Jaunindien, ou de la Galerie Outremer occuper, tous les jours, un territoire plus vaste, sur la place de Paris. Même, pour s'accointer aux chefs-d'œuvre admis par feu Gérôme, il fallait quelque effort. Le Louvre, le Luxembourg servaient d'asile contre les météores aux adultères sans logis, aux

vieilles demoiselles en possession de transcrire *Les Noces de Cana* sur une carte de visite, ainsi qu'aux Anglais, attentifs à leur seul Baedecker, devant le séculaire ennui de La Joconde. Que les temps sont changés ! La Peinture s'est faite laïque, oserai-je dire, laïque et démotique. Ruineuse aussi, afin de plaire aux amateurs cossus. Tournez le bec-de-cane de cette boutique. Les murs, du haut en bas, ruissellent de peinture. Les œuvres fortes et neuves s'offrent à vous. Entrez !

Les bêtises que, seuls, autrefois, entendaient les tableaux des musées, temples et cimetières de l'art, s'épanouissent librement, aujourd'hui, en présence de n'importe quelle œuvre suspecte de talent ou d'originalité. Car, citons un mot encore des Goncourt, « le Beau est ce que votre servante et votre maîtresse jugent naturellement affreux ».

Qu'un homme, doué pour entendre et saisir au vol ce papillonnement de l'ineptie, ait vécu longtemps parmi les peintres, les « connaisseurs » et les critiques d'art ; qu'il ait fait carrière dans le subtil commerce des tableaux ; pour peu qu'en outre il possède un tempérament d'ironiste et d'écrivain, il rapportera — ces colloques entendus — les plus vives représentations du monde qui s'héberge dans les ateliers, s'intéresse aux jeunes et, pour un

motif quel qu'il soit (spéculation ou désœuvrement, snobisme ou amour du Beau), s'attache aux arts plastiques et fait vivre les peintres, ignorés encore du public. Témoin irréprochable, narquois et documenté, il apportera une contribution vivante à l'histoire de la Peinture, auprès de quoi les volumes cicéroniens de Vasari (pour ne parler que d'un archétype mort depuis plus de trois siècles) paraîtront assez ternes et fortement soporatifs.

Cet homme, cet écrivain de langue agile et d'observation impitoyable, ce mémorialiste profond et gai, c'est, aujourd'hui, M. Ambroise Vollard. Il fut le premier à *organiser des expositions. Il divulgua l'œuvre de Cézanne*, ce qui releva sur le champ, les prix de vente, jusque là dérisoires (chez Tangui). A l'œuvre des maîtres il donna la consécration efficace de l'argent. Il crut, en dépit des quolibets envieux, en dépit de l'imperméable sottise, au génie, aux succès futurs, à l'avenir du peintre, si longtemps méconnu. Présentement il donne à sa mémoire un livre, à la fois savant et familier, qui la consacre pour toujours.

Né à Marseille, fils d'un chapelier (qui servit peut-être de modèle au Mouret des *Rougon-Macquart*), homme bizarre et d'une singularité balzacienne, Paul Cézanne avait de ses origines italiennes (les premiers de sa famille étant ve-

nus de Cesena, chercher fortune de ce côté des Alpes) l'innéité de la composition, le goût de la belle ordonnance et du dessin vigoureux. Classique, dans le vrai sens du mot, il méprisait souverainement les contours avachis, la manière flasque des Cabanel, des Bouguereau, les photographies peintes de Bonnat et toutes les horreurs que vomit sans relâche, pour notre monde sublunaire, l'Ecole des Beaux-Arts. Une académie exécutée à l'âge de dix-sept ans par Paul Cézanne montre quel dessinateur sans reproche, quel pur et beau classique pouvait être cet iconoclaste. Ingres, Léonard ou David n'ont rien de plus parfait. Ce nu dont les modelés surprennent par leur force, leur charme et leur exactitude, ferait pâmer tous les « pions du Beau », signé d'un « cher maître » ayant cours à l'Institut. Par bonheur pour Cézanne, son goût traditionnel s'enrichit bientôt d'une doctrine plus neuve et surtout plus féconde. Pissaro, que dès son arrivée à Paris, en 1870, il eut la chance de connaître et l'ingéniosité de comprendre, lui révéla cette doctrine, fortune de l'Impressionnisme, à savoir que la nature n'est point couleur de bitume ou de terre de Sienne, que les nuances claires existent, qu'il faut peindre ce qu'on voit et non ce que préconisent les magisters. Au jeune homme qui, livré à sa pente naturelle, eût peut-être essayé

des compositions gigantesques, tenté de « faire » du Véronèse ou du Rubens, Pissaro apprit le secret d'arriver, comme un enfant, devant la nature. « La poésie, affirmait Baudelaire, n'est autre chose que l'enfance retrouvée. » Et c'est pourquoi Paul Cézanne fut un si noble poète de la couleur. Etonnamment libre, exonéré de toutes les routines et de toutes les formules, son dessin réalise avec plénitude l'axiome de Degas : « Le dessin n'est pas la forme (une forme abstraite et conventionnelle) mais bien la manière dont chacun voit cette forme, selon sa propre subjectivité ». C'est l'*homo additus naturæ* de Bacon.

Mais, disait plaisamment le maître, ce philosophe ne prévoyait pas le plein air d'appartement.

De sa fréquentation avec Pissaro, de ses études personnelles, d'une pensée uniquement vouée à son art, d'un amour enthousiaste et profond de la peinture qui le poussait à jeter brutalement ses toiles dans le feu, sitôt qu'il pensait y découvrir une imperfection, même légère, Paul Cézanne était arrivé à définir sa technique et son idéal par une maxime péremptoire :

Il faut — disait-il — refaire le Poussin, avec une vision et des sentiments nouveaux.

Cette influence que le peintre des *Bergers d'Arcadie* eut sur l'esprit de Cézanne se manifeste dans la plupart de ses grandes toiles, où plans, groupes de figures, mouvement des personnages s'apparentent, parfois de très près, à ceux du vieux maître. Un même goût latin pour l'ordre, la logique, inspirent à Cézanne l'économie et la placide beauté de maintes études (nus, baigneuses, environs d'Aix), reproduites magnifiquement dans le livre de M. A. Vollard. Cette humeur classique n'empêchait aucunement le Provençal de peindre avec des couleurs profondes et lumineuses.

Il savait, contrairement aux dogmes de l'Institut, que le rayon blanc se décompose à l'infini, non seulement d'après la nature de l'objet éclairé, mais d'après l'heure, la saison, la minute ; que la couleur est infiniment variable et que, seuls, des cuistres doués pour ne jamais peindre, admettent son immutabilité.

Quelques pontifes du siècle dernier n'y regardaient pas de si près. Detaille avait, dans son atelier, quelques palettes s'appropriant à toutes les circonstances de la vie : aurores, soirs d'été, paysages d'automne, défilés de grenadiers, soleils couchants, effets de neige. Ce qui lui permettait, avec une « bonne photographie », une estampe reproduisant le site, de peindre, sans quitter ses « pénates », n'importe quelle chose,

dans les climats les plus divers. L'antique Meissonier montrait plus de conscience. Ayant à badigeonner la retraite de Russie, il ordonnait qu'on saupoudrât de farine son jardin. Et ce fut la neige de la Bérézina !

Inquiet, tourmenté par son rêve de coloriste, Cézanne se relevait la nuit, allumait un flambeau. Dans son atelier désert, à la lueur papillotante d'un flambeau, il jugeait son travail du jour précédent. Satisfait, il éveillait Mme Cézanne pour lui faire part de son succès, puis l'invitait, en récompense, à faire, vers deux heures du matin, une interminable partie de dames. Quand il peignit le portrait de M. Vollard qui, sauf erreur, ne demanda pas moins de cent quinze séances, il eut, peu de temps après la centième, ce cri de triomphe :

> Je crois que le plastron de la chemise commence à bien venir.

S'il haïssait règles, professeurs, canons et prescriptions de toutes sortes, il arborait aussi pour les femmes une horreur singulière qui faisait songer, parfois, à un Schopenhauer mal embouché. Il faisait, en toute occurrence, étalage d'un catholicisme, intransigeant combien qu'assez hétérodoxe, qu'il appuyait volontiers d'une terminologie aucunement séraphique.

M. Vollard consacre un long chapitre aux relations de Cézanne avec l'auteur de *L'Assommoir*. Le violon d'Ingres, cher entre tous à Zola, fut son goût pour la peinture, à quoi le pauvre grand homme n'entendait goutte. Cézanne vendit fort tard ses œuvres. Même célèbre, il avait, pendant les jours de son automne, gardé une allure indépendante de rapin besogneux. Il était loin de se trouver à l'aise dans le monde et le salon de son vieil ami. Les entretiens innombrables qu'avaient les intimes de Zola sur le nombre des tirages comparés, sur la vente de Daudet, du Maître, et de ses fidèles, Huysmans, Paul Alexis, la troupe entière de Médan, lui semblaient une conversation de portier. Il ne se gênait en aucune manière pour le dire, non plus que pour souligner « la sacrée gueule » que faisait Goncourt, « en entendant ces chiffres démesurés ».

J'ai beaucoup aimé autrefois, — disait-il, — *Manette Salomon*, mais je n'ai plus rien lu de cette marque-là, à partir du moment où la « veuve », comme dit l'autre, s'est mise à écrire seule.

Cet « autre » était Barbey d'Aurevilly. Quelques froissements survenus entre eux éloignèrent de plus en plus Zola et Cézanne, partis ensemble pour la conquête de Paris. Passant

par Aix, Emile Zola, pourtant si bon, négligea de rendre visite à son ami d'antan, si bien que, lorsqu'il mourut en 1906, quatre ans après Zola, Cézanne avait effacé, depuis longtemps, le souvenir du maître de ses propos et de son cœur.

Avec une ironie excellente, M. Vollard a renouvelé, pour Cézanne, ce que M. Jullien avait jadis fait pour Hector Berlioz et Richard Wagner. Il a réuni, dans quelques pages, la plupart des sottises que, tour à tour, les journalistes ignares et les confrères envieux émettaient communément, chaque fois que le peintre exposait n'importe quel tableau : nu, paysage, nature morte. Car ils n'y comprenaient goutte et promenaient, sur chacun de ces ouvrages, la même cécité.

M. Marcel Fouquier distingue à première vue, dans la peinture de Cézanne, « la gaucherie du dessin et la lourdeur du coloris ». Le *New-York Hérald* trouve ses « pommes vernies et ses compotiers mal équilibrés ». Les *Débats* regardent comme « le témoignage d'une fatale impuissance les portraits maladroitement équilibrés de *Madame Cézanne dans la serre*, de *Madame Cézanne au chapeau vert*, de Geffroy et de Vollard ». Quant à M. de Besseix (?) il n'y va pas par quatre chemins. Parlant de Cézanne, comme Louis XIV de Teniers, il traite

ses personnages de « magots peints avec de la boue, pour ne pas dire pire ».

Ce sont proprement les discours du *Père Ubu*. M. Ambroise Vollard qui, jadis, aima beaucoup ce fantasque et délicieux Jarry, mélange paradoxal de Mercutio et de Panurge, a donné, en sa compagnie, un *Almanach du Père Ubu* dont la place est à côté d'*Ubu roi* et même d'*Ubu enchaîné*, cette merveille! Car Ubu est devenu, dès son berceau, un type, comme Faust ou Polichinelle, représentatif de l'Humanité. Il vivra aussi longtemps qu'il y aura des poètes, des artistes et des gens de cœur. Il est indélébile, comme le génie de la Beauté, puisqu'il représente, à leur encontre, la Bêtise, la Laideur, la Bassesse, l'Envie, la Noirceur du faux Artiste et du vrai Bourgeois.





LECONTE DE LISLE

Esquisse d'une biographie intellectuelle

Par M. D. Toupance [1]



L'étude sur Leconte de Lisle (Jouve et C°, éditeurs), que M. Désiré Toupance, avec une foi généreuse dans l'Art impérissablement

1. « *A* Laurent Tailhade, *à l'auteur du monstrueux* Discours contre les patries, *à l'insulteur de Déroulède, de Lemaître, de Barrès, de Gallieni et de Marchand, de ceux que je salue des maîtres (les gens qui parlent français disent : en qui je salue, etc.), de la pensée et de l'action.*

Hommage

Parce qu'il faut saluer où qu'ils *se trouvent le talent et la flamme.*

Limoges, le 7 septembre 1916.

Désiré-J. Toupance. »

Ceci est la manière forte. J'imagine, là-bas, sous les châtaigners de son pays, M. J. Toupance, rêvant au moyen de

jeune, émet en pleine guerre, dépasse de beaucoup le niveau coutumier de ces sortes d'ouvrages, la plupart d'une froideur mortelle et d'un mortel ennui. M. Désiré Toupance aime le maître qu'il s'est donné. Sans chercher à savoir ce qu'un tel écrivain porte de lacunes ou de défauts, il en étudie au microscope les beautés.

Dans ce lourd tintement de balancier, dans le marteau d'Héphaïstos retombant pesamment sur l'enclume, avec un rythme toujours le même, dans le bruit un peu sourd du dodécasyllabe monotone dont fut engoué le Parnasse,

faire parler de soi dans la chronique de l'*Œuvre*. Tandis que la plupart des « jeunes » s'exercent à flagorner l'homme dont ils voudraient obtenir un paragraphe, lui, plus malin, excommunie un peu ce *de cujus*. Une pointe d'ail, un soupçon de piment ont bien leur saveur, après tant de crèmes à la vanille et de blancs-mangers ! Seulement je crains que M. Toupance n'ait mérité une correction, que ses maîtres ne lui donnent sur les doigts et ne le morigènent grièvement pour la douceur dont il accompagne son exécration. En outre, je me demande, puisqu'il admire et cite Bourget, puisqu'il vante Barrès, comme un « maître » et parle d'un tel Scapin avec piété, puisqu'il voit en ce pauvre Déroulède, un « chef de la pensée humaine », comment il peut saluer en nous « du talent et de la flamme » ? Ce délicieux Jules Lemaître, si méconnu au moment de l'Affaire et qui, pendant ses derniers jours, me fut si amical, eut souri, j'imagine, devant cette confusion de laquelle je ne saurais, d'ailleurs, me montrer que fort ému et obligé.

Gautier parmi ces joailliers
Est prince. Leconte de Lisle
Forge l'or dans ses ateliers...

il entend vibrer, tour à tour, la harpe des Scaldes et la cithare d'Apollon. Il place dans un éclairage nouveau, dans une lumière au goût du jour, le buste du poète. Il s'efforce de le représenter plus humain, plus vivant qu'il ne le fut jamais. Il ne souscrit pas à l'opinion des scholiastes pour qui l'auteur des *Poèmes Barbares*, grand artiste sans doute, mais artificiel et non moins convenu qu'un autre Delille, cet abbé qui mit Virgile en périphrases, mérite déjà, comme disait Veuillot, que l'on mette « son nom dans les apothéoses et ses livres aux vieux papiers ».

Quand il affirme que « Leconte de Lisle « fut le maître de Sully-Prudhomme, d'Ana- « tole France, de Bourget et de Barrès », l'auteur exagère sa complaisance. Il attribue une part excessive au poète de l'Impassibilité dans l'orientation des intelligences contemporaines. Prosateur subtil, nombreux, avec — souffrez le mot, de grâce — un mélange tout à fait roublard d'affèterie et de laisser-aller, M. Maurice Barrès, jamais, n'a produit de vers. Chose digne de remarque. On ne cite même pas de lui, ce volume d'adolescence où pres-

que tous les jeunes hommes dégurgitent l'excès de leurs lectures et de leur émotivité.

Leconte de Lisle n'a donc pu montrer à M. Barrès la technique d'un art qu'il ignore ou que, du moins, il n'a jamais pratiqué. Dans la poésie élégante, un peu sourde, aux rimes sans éclat de Sully-Prudhomme et de son meilleur disciple, M. Paul Bourget, le reflet de Leconte de Lisle apparaît bien lointain. Poètes de la vie intérieure, à part le fétichisme de la consonne d'appui, Sully-Prudhomme ni Bourget ne doivent rien au Parnasse dont ils évitent soigneusement le fracas et l'oripeau. Tout le côté clinquant, pompe d'opéra, peinture d'histoire, emphase, cher à l'école de 1867, leur fait absolument défaut. Ils s'apparentent, d'abord à Sainte-Beuve, dont les *Consolations*, les *Pensées d'août* et même le romantique *Joseph Delorme* ont grandement influé sur l'orientation de leurs esprits timorés et délicats ; puis, à tels poètes anglais, Keats, par exemple et certains lakistes dont M. Bourget, en sa première manière, est pénétré. Cet art voilé, grisâtre, estompé qui chante à demi-voix et met à son piano la pédale sourde n'a rien de commun avec les grands éclats du Parnasse. Çà et là, quelques vers :

La bête se ruant d'un bond involontaire,
Oublieuse des chants, lampait le sang humain

marquent la date de Sully-Prudhomme, dénotent l'estampille de Leconte de Lisle. On la chercherait vainement dans la poésie achromatique de M. Paul Bourget.

En revanche, la versification d'Anatole France, au début, émane directement des forges parnassiennes. Les « maigres chevaux », les murs « clairement peints », le défilé des Dieux, dans *Leuconoé* (de quelques années antérieure à *La tentation de Saint-Antoine*), témoignent d'une familiarité assidue avec les *Poèmes antiques*. Verlaine aussi, le Verlaine de *Poèmes saturniens*, subit à la fois la direction de Baudelaire et celle de Leconte de Lisle. Comme l'auteur de la *Fontaine aux lianes*, il préconise le nirvâna, la résorbtion de l'être dans l'impassible néant :

Est-elle en marbre ou non, la Vénus de Milo ?
... Ainsi que Çavitrî, faisons-nous impassibles :
Mais, comme elle, dans l'âme ayons un haut dessein

Ce fut tout. L'épithalame de *La bonne chanson* mêla des sanglots et des cantiques humains aux chants compassés, aux orgues fallacieuses devant quoi les émules du divin Lélian s'étaient, d'abord, pâmés.

« Horace, avec deux mots, en dit plus long que vous »,

retorque Agnès au triste Arnolphe. Bientôt, le public fut de l'avis d'Agnès. Verlaine, avec

deux mots, en disait plus que le Parnasse tout entier.

Leconte de Lisle eut une jeunesse apparemment besogneuse, en tout cas obscure, et qui ne présageait aucunement la gloire et les honneurs de son arrière-saison. Ses premières ardeurs se tournèrent vers le fourriérisme, à cette époque où chaque immeuble de Paris hébergeait au moins un prophète, quelquefois un dieu. Sans doute, il prit contact avec la littérature dans le salon, que hantait Villemain et quelques autres pontifes, de Mme Louise Collet. Ce bas-bleu dont l'hospitalité ne s'arrêtait pas à la ceinture et qui disait parmi d'autres gentillesses : « On a retrouvé les bras de la Vénus de Milo... dans mes manches », fut, sans doute, un des êtres les plus insupportables qu'ait mis au monde la connivence de la coquetterie et du pédantisme féminin. A travers les perpétuels mirages du bon Flaubert, on entrevoit la silhouette de cette bourgeoise, révoltée et d'autant plus bourgeoise qu'elle s'est déclassée. Parfois, elle communique à son glorieux amant quelques pièces du jeune poète : *Le Jaguar*, *Le Manchy*. En ce temps, il se nommait Leconte, pour tout potage. *De Lisle*, vint plus tard, en souvenir de la Réunion où ce breton avait passé les premiers temps de sa vie.

Encore qu'il fît partie, avec Mme Clémence Royer, des *irréconciliables* et professât contre l'Empereur une haine publique, Leconte de Lisle touchait sur la cassette particulière de ce « Néron » des *Châtiments* qui fut le plus généreux des souverains et le plus aimable des hommes, la pension que Napoléon III ne refusait jamais aux artistes dans le besoin. Ses coréligionnaires le lui reprochèrent avec aigreur, après, bien entendu, la chute de l'Empire. La Troisième République, néanmoins, lui donna la Bibliothèque du Sénat où les hommes de ma génération purent le voir tout à leur aise. Sa tête olympienne, aux traits fins et durs, que le monocle faisait grimaçante, contrastait avec sa taille trop courte et son embonpoint de philistin.

Bibliothécaire pasteur d'éléphants ! Ce poète qui rêva, tour à tour, le désert, le silence des dortoirs funèbres, l'Egypte mortuaire et l'Hellade triomphante, d'une jeunesse immortelle, qui chanta les dieux runiques et ceux que le Gange asseoit dans un lotus, menait la vie étroite et correcte d'un petit employé. Gœthe bureaucrate, olympien et rond-de-cuir, il jetait des mots cruels au visage de la destinée. Il prodiguait les sarcasmes, les brocarts dont quelques-uns firent fortune.

« Bête comme l'Himalaya » restera parmi

les surnoms du dieu Hugo, avec le « Jocrisse à Pathmos » d'Aurevilly et le « beau bossu » d'Henri Heine. Il appelait Mallarmé, fidèle bourgeois de la rue de Rome: « le Sphynx des Batignolles ». Et dans *Le Petit Sou* du 30 décembre 1902, on pouvait lire cette anecdote qui, depuis, a fait un grand chemin :

Victor Hugo se promenait dans son jardin avec cette attitude olympienne qui ne l'abandonnait jamais, lorsque survint l'impeccable ciseleur des *Poèmes antiques*.

— Vous ne devineriez jamais à quoi je pensais, lui jette à brûle-pourpoint l'auteur de la *Légende des Siècles*.

— A quelque œuvre nouvelle, maître...

— Non, je songe à ce que je pourrai dire à Dieu quand je me trouverai en sa présence.

— Vous lui direz : Mon cher confrère...

M. Toupance a, bien entendu, négligé ces anecdotes ; il peint en beau son poète. Flaubert reprochait à Leconte de L'Isle son manque de couleur, comme plus tard, Verlaine, son manque de souplesse et de fluidité. Le vers de Leconte de Lisle semble, en effet, exempt de vie, ossifié, sclérosé. La joie en est absente. Ce n'est pas un organisme en évolution, mais bien, la plupart du temps, une pièce de musée et de collection que l'ennui défend contre les naïves curiosités.

Seul, un critique, versé dans l'Histoire des hommes aussi bien que des lettres peut — et c'est le cas de M. Désiré Toupance — aborder, sans choir en léthargie, une œuvre comme *Les paraboles de Dom Guy* ou même *Le Runoïa*, malgré quelques morceaux lyriques de premier ordre, qui soutiennent, sans être diminués, la comparaison avec les plus belles pièces de *La légende des siècles.*

Une étrange vergogne empêcha Leconte de traduire le gracieux et magnifique Aristophane, à cause des phallophories de *Lysistrata*, des *Oiseaux* ou de *La Paix.* Singulière petitesse dans un esprit incontestablement grand ! Mais le rire lui manquait. Flaubert signalait déjà comme un signe d'incompréhension et d'antiphysis « son horreur du bordel ». Il n'eut pas compris Rabelais, ce demi-dieu, que peu de jours avant sa mort, feu Maurice Maindron qualifiait de « vieil étudiant ». N'importe ! Il faut savoir lire les poètes, les aimer dans leurs beautés sans prendre cure de leurs faiblesses ni de leurs défauts.

De Leconte de Lisle M. J. Toupance goûte le charme nostalgique, le bercement opiacé des poèmes où, faisant trêve à son érudition incommode, le poète évoque les pays de sa jeunesse, l'enchantement des îles où s'épanouit rêveusement « son âme de créole ». Ainsi, *La*

Fontaine aux lianes, *Clairs de lune* et cette *Chute des étoiles* d'une musicalité que Verlaine lui-même n'a guère surpassée.

Si M. Toupance a dédaigné les aspects, trop humains, de son grand homme, il semble avoir, en même temps, par système religieux et politique, évité de donner la place qu'il mérite à Leconte de Lisle, parmi les défenseurs de la libre pensée. A défaut d'autres écrits, *Le catéchisme républicain*, paru chez Lemerre, vers 1872, montre quels furent les sentiments du poète là-dessus. Mythographe, il se rattache à l'école de Maury, des frères Muller. Il se réclame de leur « éternelle aurore ». Contemporain de Louis Ménard et de Renan, il a subi leur influence, interprété comme eux les fables divines. *Kaïn* (orthographe de 1873), dont il a fait plus tard *Quaïn*, lorsqu'il était si simple d'écrire « Caïn » et d'éviter cette pédanterie, est le plus beau cri de révolte que, depuis lord Byron, un poète ait proféré :

Mais quand tes prêtres, loups aux mâchoires robustes,
Repus de graine humaine et de rage maigris,
De l'holocauste offert demanderont le prix,
Surgissant devant eux de la cendre des justes,
Je les flagellerai d'un immortel mépris.

Que l'auteur de cette éloquente diatribe ait été « le maître de Barrès », cela peut offrir un

sujet de controverse. Comme Aristide Briand, M. Maurice Barrès est « beaucoup trop bien élevé » pour constrister nosseigneurs les évêques, archevêques et prélats de toute robe, quand il discute avec eux.

J'écarte à dessein de la controverse n'importe quelle discussion ayant trait à la philosophie, aux symboles, aux doctrines politiques, à l'interprétation des légendes que dramatisent les *Poèmes,* tragiques et barbares. Il convient d'attendre que la paix soit revenue avant d'étudier l'essence et de perscruter la forme des dieux.

C'est avec un sentiment très vif de l'Histoire, une sagacité pénétrante, que M. Toupance étudie et met en place les divers phénomènes de l'évolution religieuse. Il comprend fort bien, par exemple, que l' « hiérogénie » acariâtre de la bourgeoisie parisienne, au XVIIe siècle, que le jansénisme aussi bien que la morne tristesse des couvents jésuites, n'ont rien de commun avec la foi jeune, allègre et vivace qui emportait le « moyen âge énorme et délicat » sur les ailes de ses folles cathédrales.

Non, la mysticité triste n'est pas du Moyen Age, elle date vraiment de la Réforme et des Guerres de religion.

Au risque de faire crier au paradoxe, je dirai que le siècle le plus mystique fut le plus brillant, celui

où les églises, parées et dorées, ressemblaient à des boudoirs plus qu'à des sanctuaires.

Le siècle le plus mystique, d'une mysticité à la fois sensuelle et triste, fut celui de Louis XV et de la Pompadour, de Voltaire et des Encyclopédistes, de Boucher, de Fragonard, d'Eisen et de Baudoin, celui où en dépit d'une façade de scepticisme railleur ou de libertinage élégant et charmant, un grand nombre d'âmes troublées et qui peut-être sentaient confusément les grands bouleversements prochains, se rejetèrent avec une foi mystique dans une dévotion passionnée.

Le siècle mystique fut beaucoup moins celui des flagellants que celui des convulsionnaires.

C'est, en effet, dans la première moitié du XVIe siècle, aux débuts de la Réforme (la diète de Worms est de 1521) que la direction, le confesseur prennent une importance capitale et préparent, aussi bien pour la canonisation que pour le bûcher, des béates et des visionnaires. On peut dire qu'alors, chaque ordre, chaque monastère un peu important, façonne, contre la Réforme, sa voyante dont l'Eglise fera une démoniaque ou une sainte, d'après les besoins de sa polémique. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, on verra même des mystiques bourgeoises, telles que mesdemoiselles Antoinette Bourignon, Henriette Couronneau et les dévotes à chaufferettes, miraculées du diacre Pâris, dont Caré

de Montgeron a noté, si ingénument, les divagations hystériques.

Michelet seul (avant M. Toupance qui paraît avoir, sur ce point, une doctrine féconde) a compris l'importance énorme du confesseur dans l'évolution de l'idée religieuse, à l'avènement de Luther et de Calvin. Les pions du « nationalisme intégral » dénigrent Michelet, dont la *Bible* fait (justement, hélas !) hausser les épaules à M. Salomon Reinach. Il faudra, néanmoins, — *mutatis mutandis* — revenir à ce poète qui, dans la conscience du passé, a pénétré plus avant que tous les épigraphistes, les *docteurs*, de la France ou de la Germanie.

Ayant des ailes, ce maître de l'Histoire, pareil à l'oiseau qu'il a chanté, voit de plus haut et de plus loin que le troupeau des hommes, asservis aux terrestres chemins.





GERMANOPHILIE

Par M. Camille Saint-Saens, de l'Institut



En même temps que l'Opéra sous la direction de Pierre Gailhard, grand artiste qui fut aussi un ingénieux entrepreneur de spectacles, mettait en scène l'oratorio de Camille Saint-Saëns, remanié pour le théâtre et que le public faisait à *Samson et Dalila* un accueil distingué, Richard Wagner, après une longue attente, prenait en France possession de la gloire posthume que lui disputent aujourd'hui, si lâchement, les surenchérisseurs des haines et des colères nationales. Ce fut un jour d'apothéose. La *Walkyrie* obtint de M. Maurice Barrès (incapable d'ailleurs de solfier correctement *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*) des encensements et des prosternations. Car,

il n'est pas de petite économie. Or, ayant dépendu le pèlerinage de Bayreuth, l'auteur du *Jardin de Bérénice* en voulait tirer de la copie, afin de rentrer dans ses débours. Et puisque le snobisme était, en ce moment, infatué de Wagner, Barrès wagnérisa comme le roi de Bavière lui-même ou comme Edouard Dujardin.

Ce fut alors que M. Camille Saint-Saëns manifesta les premiers symptômes de l'étrange maladie à laquelle nous devons quelques-uns de ses « bons mots » avec le plus notable de ses méchants écrits.

Lorsque, dit-il, après de longues hésitations, l'Opéra se décida enfin à monter *Samson et Dalila*, on me promit des merveilles de mise en scène... Mais on prenait presque aussitôt la résolution de faire succéder *la Walkyrie* à *Samson* et, du coup, les splendeurs de la mise en scène me furent supprimées... On donna l'ouvrage avec les misérables décors qui subsistent encore (les mêmes, je pense, à l'ombre desquels MM. Messager et Broussan ont assassiné *la Forêt*)... Je dus employer toute mon énergie pour obtenir, au commencement du second acte, une mince bande rouge, indiquant la fin du crépuscule.

Cette « mince bande rouge » a comblé de noirceur le Maître d'*Etienne Marcel*, d'*Henri VIII* et de tant d'autres fous célèbres. Son atrabile s'est émue à se voir ainsi traiter en

parent pauvre. Et c'est dans la « mince bande rouge » d'un crépuscule si raté qu'il trempa la plume avec quoi fut écrite *Germanophilie*, une plaquette qui ne saurait agrandir sa renommée. Imputer à Wagner la lésine de l'Opéra, le triomphe de la *Walkyrie*, lui reprocher, plus de vingt ans après sa mort, le mercantilisme qui a fait spéculer sur la curiosité publique (mise en haleine par une attente excessive) les directeurs de ce théâtre, est un enfantillage digne de pitié. A lire ces choses, on éprouve je ne sais quel malaise, la pudeur filiale de Sem devant l'ivresse paternelle. Car ici, « l'ilote est un esprit ». L'aigreur, la hargne, l'animosité qui poussent M. Camille Saint-Saëns à ravauder les plus misérables commérages, ont quelque chose de sénile et d'enfantin qui déconcerte en un pareil esprit.

La haine serait excusable, par ce temps de folie où le plus flasque bourgeois se croit tenu de raisonner en énergumène. Mais ici la haine manque de sincérité.

Une odeur, non de patriotisme ulcéré, mais de boutique émane de ce pasquil. A travers les redites, les vagissements critiques, les griefs ineptes, on entend clairement la voix criarde et fausse de l'Envie. Au lieu de confesser la gloire de Wagner, de reconnaître en lui un de ces « fils aînés de Dieu », porte-parole des fa-

milles humaines, qui se font ouïr à travers les siècles, un génie, égal de Dante ou de Shakespeare, M. Camille Saint-Saëns ergote, s'amuse à chercher des poux dans la crinière du lion. Ces *misérabilités*, comme disait Wagner lui-même, sembleraient fort à leur place dans un volume de M. Paul Bourget, dans une étude « historique » de M. Frédéric Masson. Il est tout naturel qu'Yvonne Sarcey débaptise l'Eau de Cologne et que les gens qui ne parlent pas français rêvent de supprimer l'étude classique de l'allemand, comme si l'ignorance et la négation pouvaient jamais constituer un progrès ! Bon pour les autruches de se croire en sûreté quand elles ont fermé les yeux ! Mais Camille Saint-Saëns ! Mais l'auteur de la *Symphonie avec orgue*, de *Samson*, de tant d'autres belles œuvres ! Mais le maître que nous applaudissions de tout notre cœur, de tout notre esprit, à ce concert de Nice où, l'hiver dernier, sa robuste vieillesse affirmait encore une incomparable virtuosité dans l'interprétation de ses propres chefs-d'œuvre et des pages rivales, descendre à de telles querelles ! C'est là, en vérité, un spectacle mélancolique. « Tu verras — dit Veuillot — quelle guenille peut devenir l'esprit humain. » Quand la guenille est déchiquetée par la main même qui écrivit *Samson et Dalila*, ce n'est pas sans amertume qu'un

esprit bien fait en voit flotter les lambeaux.

M. Saint-Saëns, qui n'a jamais obtenu au théâtre de succès complet, sinon avec un oratorio transporté sur les planches, ne pardonne pas à Wagner la puissance dramatique de la *Tétralogie* ou de *Tristan.* Sa mauvaise humeur contre le Maître de Wahnfried déborde sur les poètes allemands, l'incite à proférer divers béotismes d'une singulière pesanteur. Entre autres, il incrimine Gœthe de n'avoir pas fait sa Gretchen pareille à la Marguerite en sucre de feu Gounod. Il trouve cette histoire de ténor séduisant une blanchisseuse, très supérieure à l'immense composition du *Faust* allemand. Il décharge son catarrhe sur Schiller, sans paraître soupçonner l'immense trilogie de *Wallenstein*, pour laquelle M. Vincent d'Indy a écrit la plus noble musique de scène, que la jalousie, à défaut de meilleurs sentiments, devrait signaler à l'auteur de *Germanophilie.* Enfin il s'abaisse (lui qui, dans son nom, porte du moins une voyelle superfétatoire), à railler les consonnes parasitaires de « Nietzsche » et autres imbécillités.

Cela est triste, au fond, de voir une personne, justement illustre, un vieillard chargé d'honneurs, se ravaler ainsi, à la porte du tombeau. Je voudrais oser dire que cela est consolant pour le commun des hommes. Le génie

et le talent n'excluent pas la petitesse. Wagner a signé *Une Capitulation*. M. Camille Saint-Saëns avoue, hélas ! *Germanophilie*. En quelque lieu qu'il regarde la folie humaine, s'il existe un Etre distribuant aux Ephémères les dons supérieurs de l'intelligence, quels doivent être sa compassion et son dédain, quand il assiste au carnaval de ses élus ! *Qui dat nivem sicut lanam !*





DON QUICHOTTE A PARIS ET DANS LES TRANCHÉES

Par M. Ventura Garcia Calderon

Ainsi que le remarque pertinemment M. Ventura Garcia Calderon, l'auteur de *Don Quichotte à Paris*, cette enquête littéraire vise plus haut, porte plus loin qu'un simple hommage rendu à la mémoire de Cervantès. Il n'est pas seulement question, ici, de littérature ou d'art. Cervantès, comme Dante, comme Shakespeare, comme Balzac, est un « poète souverain », un « fils aîné » des Puissances créatrices, un *rey netto* de la pensée universelle. Ce que Flaubert disait touchant l'auteur d'*Hamlet*, qu'il porte en lui-même des paysages, des continents, des foules, des monstres, des hommes

et des dieux, l'image de la Terre, avec ses climats, ses peuples divers, leurs annales et la longue suite des actions humaines, s'applique aussi heureusement à Cervantès. Même clairvoyance. Même ironie (et par « ironie » il convient d'entendre la faculté maîtresse de juger, de discerner les effets et les causes). Même compassion pour toutes les victimes, y compris le malfaiteur ! *Don Quichotte* ainsi que la *Divine Comédie*, ainsi que le théâtre shakespearien, que *La Cousine Bette* ou *Le Père Goriot*, est un de ces livres suprêmes, où chacun se retrouve, aux heures culminantes de la vie. Et c'est à peine si l'on croit au hasard qui suggéra cette enquête, ouverte par M. Calderon peu de mois avant la guerre allemande. Jamais l'exemple de Don Quichotte ne fut plus actuel, prégnant et nécessaire. Jamais la maigre et haute figure du *caballero andante* n'apparut avec plus de grandeur et — que l'on me pardonne ce patois journaliste — avec autant d'exemplarité.

La devise des Clermont-Tonnerre : *etiamsi omnes, ego non* pourrait être celle de Don Quichotte. Un monde s'écroule. Une société nouvelle surgit, autour de lui, sur les décombres du passé. Qu'importe ? Ferme dans sa foi, il ne déserte pas le rêve chevaleresque dont s'enivrèrent, jadis, les grandes âmes. Le cloî-

tre n'existe plus. Ses murs sont déserts et les moines en fuite. Mais nul ne peut, comme dit Renan, « rompre le vœu d'insanité sacrée ». Et le ridicule même n'incitera pas à se décroiser le très noble Don Quichotte. Ses conquêtes ne sont pas de ce monde. Le désintéressement, l'abnégation, l'oubli de soi, l' « esprit de joyeuse pauvreté », que Proudhon tenait pour le signe d'une éminente culture, toutes ces vertus que le monde moderne semblait avoir désapprises, la Guerre en fait un besoin vital. Que le monde se remette à l'école de Don Quichotte. Son roman, aussi bien que les *Vies* de Plutarque, montre de quelle étoffe sont faits « les saints des honnêtes gens ».

« J'ai lu *Don Quichotte*, dans mon enfance » avouent la plupart des littérateurs interrogés par M. Garcia Calderon. Certains ajoutent des aperçus ingénieux sur le poème de Cervantès, tel ce littérateur qui n'y trouvait pas, à vingt-cinq ans, « de la beauté dans de l'amour » ! Il n'y trouva pas non plus du style, petite chose qu'il ne semble pas avoir dénichée ailleurs par la suite.

C'est, en effet, une des sottises inhérentes aux philistins que de prétendre amuser leur descendance avec ces grands livres d'amertume, tels que *Don Quichotte* ou *Gulliver*.

Pourquoi ? Sans doute, à cause de l'illustration. Mais c'est l'engouement, au contraire, qui suscita l'illustration, animant les dessinateurs, depuis Granville jusqu'à Doré. On se demande ce qu'un enfant de moyenne culture, en le supposant même d'une intelligence prématurément éveillée, emportera de ce premier contact avec le génie ? A peine, dans ses lignes principales, apercevra-t-il un fait divers, une historiette bouffonne, les coups de trique, la visière du heaume en carton peint, les « amandes de rivière », le baume de Fier-à-Bras, sinon le louche profil de Maria Tornès (dont le marquis de Florian a fait Maritorne) et ce sera tout.

Mais la grande œuvre, les *novissima verba* d'un génie ému, à son déclin, par le spectacle d'une si glorieuse détresse, quel écolier en déchiffrera jamais les pages empreintes de sept sceaux ? Il gardera, sans doute, un vague ennui, cette courbature intellectuelle qui, plus tard, pousse les gens du monde à proclamer *Don Quichotte* « ennuyeux ».

La plupart des correspondants que s'est donné M. Calderon affirment préjudiciellement que *Don Quichotte* « est un des grands livres du monde ». La formule n'est pas neuve. Mais puisque c'est un grand livre, il ne messierait aucunement de le relire avec d'autres bésicles

et face-à-main que le cristal fumeux des opinions reçues. Parler du bon sens, de la raison, du terre-à-terre, à propos de Sancho Panza, mettre sa matérialité sagace en opposition avec l'idéalisme aveugle de son maître, incarner dans l'hidalgo manchois la poésie aberrante et, dans son écuyer, la prose judicieuse, voilà une bévue exemplaire, une bévue à l'usage unique des académiciens et des professeurs !

Qui ne le voit, de prime-abord ? Sancho n'est pas moins fou que Don Quichotte. La contagion ne l'a pas épargné. Au contact du chevalier, il a pris sa maladie aussi aisément communicable que la peste noire, le typhus pourpre, la malubec ou le trousse-galant. Toute la différence est que le maître a des visions de paladin, l'écuyer, des hantises de manant. L'un rêve de conquérir l'empire de Trébizonde, quelque dame captive sous un lac de feu, d'établir, du levant au ponant, le règne de la justice et de la bonté : car ce patricien est le plus véhément des anarchistes. L'autre aspire au gouvernement d'une île où nul Dr Pedro Recio n'interdira la déglutition du *puchero*, des perdrix fumantes, et ne fera crever respectueusement de faim *el señor gobernador*. En vérité, lequel des deux, laboureur ou gentilhomme, déraisonne avec plus d'entrain, de fantaisie et d'un timbre plus fêlé ? Avant son

départ pour l'île de Barataria, Sancho reçoit de son maître les derniers avis, les instructions propres à le guider parmi les encombres de sa nouvelle dignité. Il y a là des pages d'une incomparable raillerie, une mise en lumière de cette folie à deux faces, comme le Janus romain.

Avant Pinel, avant Moreau de Tours et les autres aliénistes contemporains, Cervantès avait analysé d'une manière exacte et décisive la monomanie ou, pour mieux dire, la folie raisonnante, l'idée fixe qui limite ses ravages sur un seul point de l'entendement et laisse intacts tous les autres domaines de l'esprit. Don Quichotte est subtil, disert, cultivé, d'une érudition et d'une politesse infinies. Quel que soit le problème offert à sa judiciaire, il en résout les difficultés avec autant d'à-propos que de sagacité. Il parle en philosophe, en lettré, en gentilhomme. Il a autant de grâce et plus de générosité que Montaigne, son contemporain. Mais que des servantes d'auberge, des muletiers, des comédiens errants, qu'une pécore de duchesse, plus abjecte que les muletiers, quand elle joue avec une si noble démence, lui parlent d'enfourcher Clavilègne ou de combattre pour la belle Maguelonne, aussitôt, il pourfend un ost de marionnettes ou vole dans les airs, à la grande satisfaction de la valetaille et des

nobles seigneurs non moins sordides qu'elle. Ainsi font le mystique ou le persécuté.

Cette peinture si cruelle, si vérace et lumineuse de la folie intelligente a, plusieurs fois, tenté l'esprit de Cervantès. *Le licencié Virideria*, dans les *novellas ejemplares*, la longue historiette sur le maniaque de Séville, (préface du deuxième *Don Quichotte*) montrent quelle place les lunatiques tenaient dans les méditations de Cervantès. En tout cas, ces trois études gardent encore une valeur clinique dont le temps n'a diminué la force ni le poids.

Si *Don Quichotte* est un de ces livres qui appartiennent à la Bibliothèque de l'Humanité, il n'en est pas moins aussi un livre espagnol, un livre du XVI[e] siècle, de son âge et de sa race, bien plus que les romans de Rabelais, auxquels certains niais ont l'impudence de le comparer. On a dit ailleurs (*Un Monde qui finit*) à quel point l'Espagne, sous les rois issus de Charles-Quint et les Bourbons qui leur succédèrent, se plaisait à jouer la difficulté. C'est le pays de l'amour furieux, de la tauromachie et du catholicisme exaspéré. Arvède Barine, dans sa hargneuse étude sur Thérèse de Cépéda, montre la sainte enjoignant à ses filles d'oublier leur propre salut pour ne travailler qu'à celui des infidèles. Don Juan, par orgueil patricien et parce

qu'un grand d'Espagne ne recule pas même devant l'enfer, entreprend de se damner. Don Quichotte, sur les routes de la Manche, dans les *ventas* de muletiers, parmi les gardeurs d'ouailles et les Esacalantas, recommence la prouesse de Galaor, d'Esplandian ou de Perceval. Voilà bien le trait de race, la caractéristique d'un peuple « dont l'imagination, étroite et haute, déborde comme un torrent trop durement encaissé » (Taine).

Il faut savoir gré à M. Calderon de cette manifestation, opportune à la gloire de Cervantès, que ses soins ont préparée. Encore qu'il m'ait fait, à plusieurs reprises, l'honneur de m'y convier, je ne me suis pas reconnu assez brave pour figurer, dans le palmarès, entre le Sâr Péladan et le général Barrès, entre les épinards de Francis Jammes et les solides cubistes de Guillaume Apollinaire. Mais j'accueille avec joie une occasion offerte de proclamer itérativement l'amour, l'admiration que je professe pour *Don Quichotte* et de louer M. Ventura Garcia Calderon qui, si noblement, a honoré l'*altissimo poeta*, Miguel de Cervantès y Saavedra.



IN MEMORIAM



LE DOCTEUR E. DOYEN

Les morts vont vite, par le frais.
— Je suis gorgé de cadavres comme un vieux cimetière.

Jour et nuit, ces paroles funèbres sonnent le glas de la Danse Macabre, dans les mémoires attentives et les cœurs vieillissants. *Les morts vont vite !* Que ce soit dans le bel été ou le glacial novembre, à chaque grain de sable que dévore le Passé, grandit la liste obituaire, le long recensement des yeux fermés et des lèvres closes. Combien, depuis ce mois tragique d'août 1914, combien sont partis, de nos maîtres et de nos compagnons !

Gourmont, Henri Baüer, Lemaître, Papus — hier, Alfred Naquet, témoin de combats oubliés — ont, chacun à son heure, emporté quelque

chose de ce peu de lumière survivant à l'éclipse de civilisation qui, depuis vingt-sept mois, offusque nos esprits et désespère nos cœurs.

Et voici qu'un flambeau s'éteint, dont la vive clarté illuminait le monde, qu'une flamme tombe encore dans la nuit ! Doyen est mort. Mort à cinquante-sept ans ! Mort en pleine force, en pleine gloire ! Mort de quel mal ? Ou de quel chagrin ? De quelle intime douleur ? Peu importe ! Les notes pour la Presse ont diagnostiqué une affection du cœur. Et ceux qui chérissaient l'homme à travers le Génie ont accepté l'arrêt notifié au public. Se peut-il néanmoins qu'un tel homme meure ! C'est le cri de Diderot sur la tombe de Voltaire. Se peut-il que le « bon sorcier », le Maître guérisseur ait malgré lui cédé aux anges de la Mort. Qu'un tel cerveau ne pense plus, n'invente plus, cela révolte l'entendement à la façon d'un prodige monstrueux, d'un crime inexpiable contre le génie. Aux fils aînés de la famille humaine il semble que le Destin ait pour devoir d'accorder une suite de jours infinis, le temps d'épanouir leur pensée entière et, chargés d'honneur, d'atteindre les derniers confins de la vieillesse.

Grand, souple, robuste, avec une carrure d'athlète, des mains fortes et fines, — les mains de Liszt — des traits harmonieux, des gestes

lents et précis, tel Doyen, en blouse blanche, se montrait à ses visiteurs du matin, aux amis privilégiés qu'il entretenait, pendant quelques minutes, entre deux opérations, dans le cabinet attenant à la salle témoin de sa virtuosité à la salle où chaque malade, tour à tour, sous l'influence déjà du chloroforme, était soumis à la blessure qui sauve et qui refait la vie. On ne pouvait approcher l'homme sans éprouver l'émoi que donne le contact des êtres supérieurs. La présence réelle du génie éclatait dans ses dires, ses gestes, dans son regard impérieux et doux. Et, sans doute, elle émanait tout entière de ce regard, des yeux bleus couleur d'acier pareils aux yeux de Bonaparte, des yeux faits pour atteindre la vérité malgré les apparences, les conventions et les mensonges, pour scruter les reins, les cœurs et, comme l'aigle, pour découvrir, au loin, maints spectacles que n'atteint point la vue ordinaire des hommes. Rien de plus simple que ce Maître dont l'allure avait gardé je ne sais quoi de rustique, l'air et la démarche du paysan champenois. Quand il faisait le gros dos, en se grattant l'oreille et qu'un joli rire illuminait sa face d'homme né pour le commandement, la malicieuse bonhomie inhérente au pays dont il était venu, éclatait avec un charme sans pareil. Il s'intéressait à la politique, dont il discernait,

avec une perspicacité à la Flaubert, les sottises, les tares et les crimes. Il invectivait contre « les officiels » avec un implacable humour. De ses découvertes, de ses talents opératoires, de lui-même il ne parlait jamais. Sachant son prix et revêtu d'un tranquille orgueil, il s'exemptait d'affectation. Nul moins que lui n'avait l'abord pontifical, aucun besoin de composer son geste, de se pavaner pour faire tangible sa grandeur. L'avenir jugera ses découvertes. A-t-il fondé une thérapeutique nouvelle qui rejoindra aux médecins de Molière, à Fagon, à Vallet, à d'Acquin, les pontifes d'à-présent ? Il en avait la certitude profonde et communicative. Il ne manquait pas une occasion de s'affirmer. Virtuose du bistouri, virtuose de l'épée, il n'excellait pas moins dans toutes sortes de polémiques. Orateur, écrivain, il donnait le coup de caveçon à ses ennemis, à ses contradicteurs, d'une si rude manière que les plus forts, les plus adroits revenaient du champ-clos rabroués et confondus. Malgré tant d'esprit et d'entregent qu'il possède, malgré ses titres et son importance, le professeur Debove ne garda pas le beau rôle dans le procès Croocker. Doyen roula dans la farine et combla d'un ridicule infini le Docteur Toinon, ainsi que les autres experts, quand vint le procès de l' « ogresse » Jeanne Veber, cette épouvan-

table folle qui se délectait d'étouffer les enfants livrés à sa garde. Hier encore, il stigmatisait le médecin-major Vincent, diafoirus électrique du torpillage et de l' « acharnement » sur les blessés.

Car ce chercheur de mondes inconnus, ce grand homme, ce praticien inégalable avait reçu, en outre, le don suprême, la bonté. Généreux, magnifique, non moins que débonnaire, il prodigua son art et les secours de toutes sortes aux malheureux qui venaient à lui. Rue Piccini, dans la belle clarté du parloir où, sur les murs, les tableaux anatomiques disaient la science du Maître, la limpidité de son enseignement, une longue suite de malheureux attendaient le conseil, l'intervention de Doyen. Les femmes de ménage, les terrassiers, les commis, tous les humbles qu'il a soignés, guéris, assistés, au sens le plus large du mot, ne ressemblaient guère, dans leurs pauvres nippes sans couleur, à ces milliardaires américains, dont une calomnie imbécile prétendait faire, tantôt les victimes, tantôt les dupes de l'illustre chirurgien.

L'évidence ne désarme pas la haine. Elle ne fait taire la sottise ni l'envie. En dépit de sa bonne foi, de sa loyauté, de sa franchise éclatante et brutale, Doyen vécut dans un conflit

permanent avec la science officielle. Car les gens en place ne pardonnent jamais aux indépendants de faire autre chose et de faire plus qu'eux. Or, Doyen fut un indépendant ; mieux que cela même, un révolté.

Toujours, il se refusa au respect des étiquettes, des distinctions, des académies et des corps constitués. Il jugea les hommes d'après leur mérite, non d'après leur place. Il n'accorda son estime qu'à l'intelligence et au travail. Faut-il s'étonner, après cela, qu'il eut presque autant d'ennemis que de fidèles et d'admirateurs ?

Il reçut d'eux la consécration dernière, sans cesse refusée aux médiocres, aux arrivistes, aux pieds plats. Il fut honni, calomnié.

C'est — disait le vieil Hugo — des aboiements de l'Envie que la Gloire est faite.

La Gloire ! Ce prix envié de l'effort humain brille aux sommets des routes douloureuses où, poètes, savants, artistes, philosophes, tous ceux qu' « une fée a rendus mécontents de ce qui existe » (*Richard Wagner*) ensanglantent leurs pieds aux ronces déchirantes. Elle éclaire les tombeaux illustres, soleil des morts promis à l'immortalité.

C'est elle qui rayonne, aujourd'hui, sur la

dépouille du Maître, du Maître que pleurent ses fils et que salue avec un respect douloureux quiconque eut l'honneur d'entendre sa parole, de participer à son amitié ; c'est elle qui pose un rameau toujours vert sur ce front où rayonna tant de pensée, Elle qui ensevelit Doyen dans une pourpre magnifique et plus durable que celle des conquérants ou des rois.





« PAPUS »



Quelques lignes, dans un journal voué aux élégances mondaines, apprennent à ceux qui l'ont connu la mort du docteur Gérard Encausse, plus connu, dans le monde spécial de l'hermétisme, sous le nom de Papus. « Papus », chez les anciens mystagogues, c'est le démon, entendez ce mot dans le sens étymologique : esprit, de la science et de la guérison.

Papus, comme tant d'autres, est mort, sinon sur le champ de bataille, du moins victime de la grande tuerie, emporté par la guerre dont il soigna les blessés, avec un fidèle et généreux dévouement.

Un gros homme, carré d'épaules et, déjà bedonnant, vers la trentaine, les traits poupins et

rubiconds, le poil noir, avec une barbe en fer à cheval de maître-maçon, lequel faisait craquer aux boutonnières la redingote, alors professionnelle, toujours trop étroite pour ses membres épais et vigoureux, tel Papus, régulièrement, assistait au dîner que dans son rez-de-chaussée, avenue Trudaine, donnait, chaque jeudi, Stanislas de Guaita.

C'étaient des réunions d'un charme très spécial, que la haute courtoisie et la bonté du maître, de Stani, comme le nommaient ses familiers, faisait très douces à la plupart des commensaux qu'il groupait autour de lui : M. Victor-Emile Michelet ; quelque temps, Jules Bois, qui, plus tard, suscita, paraît-il, à propos du « chanoine Docre » je ne sais quel schisme, dans n'importe quel Chapitre d'Initiés, au point qu'il se battit avec son ancien ami, en un duel dont j'eus l'honneur d'être le témoin ; Joséphin Péladan, frisé, calamistré, ceint d'un gilet couleur d'aurore, vêtu d'un pet-en-l'air bleu de ciel et parfumé des *huit parfums*, correspondant au nombre des planètes, mais où dominait, toutefois, le Vinaigre de Bully ; Albert Jhouney qui s'appelait encore simplement Jounet, de son nom méridional ; Oswald Wirth, un Suisse venu de Berne et que nous plaisantions un peu, en latinistes intransigeants, à cause d'un solécisme : *chaos ab* ordo qu'il avait cru bon de

donner pour pendant à la vieille maxime hermétique : *ordo ab chao ;* le frêle Dubus, charmant, fantasque, tel un page de Shakespeare, avec sa face lunaire et malicieuse de Pierrot malade, saturé de tous les poisons, mordu par la tuberculose et qui devait, quelque temps plus tard tomber si lamentablement, *alas! poor Yorick!* foudroyé par une dose insolite de morphine, dans les latrines de la place Maubert. Quelques autres encore : le grand savant Auguste Barlet, hautement révéré dans les chapelles occultistes, le professeur Bernheim (de Nancy), prenaient place à la table de Guaita. M. Paul Adam y faisait des apparitions peu nombreuses, occupé déjà qu'il était à édifier sa gloire. Plus rarement encore, M. Maurice Barrès qui n'a jamais si tendrement chéri Guaita que depuis sa mort; la princesse de Laskoy, Mlle de Wolska, diaconesse de l'occultisme, fidèles paroissiennes de l'église martiniste dont le culte « avait lieu » rue de Trévise, dans l'arrière-boutique de l'éditeur Chamuel.

Dans ce groupe de mages, d'époptes, d'initiés, de surhommes (qui n'attendaient pas que le mot fût inventé pour tendre à la domination, à la dictature universelle) Papus tranchait par la simplicité de son allure, la clarté de son langage, aussi bien que par le nombre et la variété de ses lumières. Ce praticien au dos paysan,

à l'allure campagnarde, aux formes provinciales et rustiques (son nom « Encausse » indiquait une origine d'outre-Loire. *Cassou* = le chêne donne, là-bas, des patronymes fréquents, tels que Ducasse, Delcassé, tandis qu'en terre d'oïl, Lequesne ou Duchêne portent la même signification) était pourvu d'une culture immense. Les infatigables érudits, les souffleurs et les spagyriques, du Moyen Age ou de la Renaissance avaient en Papus un égal, sinon un maître. Ce que renferment d'arcanes les sciences maudites, le fatras de Paracelse, de Jean Trithême ou de Corneille Agrippa, était devenu familier à cet énergique travailleur. Les secrets de la cabale, du tarot, la vieille mystagogie et la thérapeutique sacrée avaient pris place, dans son entendement, à côté d'une forte érudition littéraire. Ajoutez culture professionnelle que nul de ses ennemis eux-mêmes n'eût osé révoquer en doute. Versé dans toutes les branches d'un savoir que dédaigne, à présent, la Science officielle, mais qui, demain peut-être, gouvernera le monde, Papus avait modernisé, dépouillé de tout son mystère et de tous ses oripeaux la doctrine des antiques guérisseurs. Il avait transposé la magie au diapason de son époque, formulé, peut-on dire, un *novum organum* de l'occultisme. Le miracle (ou du moins ce que, faute d'en connaître les lois,

nous appelons ainsi — car la science intégrale doit proscrire l'étonnement) le miracle existe en dehors des modes et des formes extérieures qu'il anime à travers les âges. Encausse ne ressemblait guère au divin jeune homme, Apollonius de Thyane, encore moins aux sorciers que se représentait la candeur médiévale.

Ce n'était ni le Lucius de l'*Ane d'or*, ni le Sidrophel d'*Hudibras* ni le Faust mélancolique de Retzch ou d'Eugène Delacroix. Il ne marmitonnait aucun philtre guérisseur dans le chaudron ensanglanté des sorcières ; il ne faisait cuire d'or potable ni d'élixir de longue vie, encore moins de pierre philosophale dans le vieil athanor des souffleurs disparus. C'était un médecin, très moderne, suffisamment disert, au courant de toute chose d'aujourd'hui. Mais il croyait en même temps, à la force omnipotente de la volonté, aux réactions de l'être humain sur les forces éparses, de l'esprit individuel sur l'univers. Il révélait à ses adeptes le dynamisme que chacun de nous porte en soi-même, lequel, peut, suivant les intentions de l'homme qui le met en mouvement, produire l'harmonie ou le désordre, la vertu ou le crime, la laideur ou la beauté.

La persuasion émanait de ses discours. Il n'est pas rare de trouver des orateurs plus éloquents. Il n'en fut jamais de plus efficace.

Malgré son apparence vulgaire, malgré la pesanteur de son allure, en dépit d'une élocution médiocrement correcte et qui ne dédaignait point les lieux communs, les expressions toutes faites, il possédait son auditoire, le tenait asservi au fluide mystérieux de la parole humaine. Ce don merveilleux de persuasion faisait de lui un guérisseur incomparable. Combien de femmes douloureuses, combien d'enfants tourmentés par les affres de l'âge ingrat, combien de vaincus et de malheureux furent confortés, par ses soins, rajeunis, rendus à la vie, à l'espérance, nul ne saurait le dire. Car ce mage, cet épopte, ce pasteur d'âmes en peine, qui fut, avec tant d'injustice, qualifié de charlatan, était modeste, exempt de pédantisme. Noblement il se taisait sur le bien répandu autour de lui. Sa bonté n'avait rien de factice. Il pratiquait, dans la vie et loin des regards, loin de sa clientèle mystique, les vertus fraternelles qu'il préconisait en public.

Son œuvre implique un travail gigantesque. Les seules recherches qu'il publia sur le tarot (à deux cents lieues de ma bibliothèque, je m'excuse de n'en pouvoir exactement citer le titre) forment un ouvrage imposant et qui suffirait à l'orgueil de plus d'un érudit. Avec les spéculations transcendantes, *Le temple de Satan*, *Le problème du Mal* et autres essais de

Guaita, l'œuvre de Papus donne, en quelques volumes, une somme, un répertoire accessibles à tous des sciences occultes, jusqu'à présent réservées à une élite de chercheurs. Sa journée hâtivement finie, aura du moins laissé aux générations futures une moisson abondante, une gerbe d'investigations qui ne cessera point d'alimenter les curiosités de l'Avenir.

Voici près de vingt ans que Guaita, succombant à l'horrible hygiène qu'il s'était faite, a quitté la vie où tout lui souriait : naissance, fortune, esprit, ceux qui l'aimaient, admirateurs du poète ou disciples de l'hiérophante. Gérard Encausse, le docte et bon Papus, rejoint trop tôt, son maître et son ami, dans ce monde mystérieux dont l'un et l'autre ont cherché si vaillamment à élucider le mystère, à scruter les éternels arcanes.

L'esprit se plaît à les imaginer vêtus de robes blanches, conduits par quelque dieu, sous les myrtes élyséens, parmi les prés d'anémones et d'asphodèles où, depuis tant d'âges révolus, d'heures et de saisons, la troupe sainte, le chœur des Initiés, profère comme dans Aristophane, des mots ineffables et des chants mélodieux.

Chaque jour emporte quelqu'un de ceux que nous aimâmes. Comme si ce n'était pas assez de la guerre frappant au cœur tant d'êtres

jeunes et choisis, la vieillesse et la mort atteignent les survivants. Papus a, du moins, connu l'orgueil de mourir pour la France. Il part ! Nos yeux se posent douloureusement sur la place vide qu'il abandonna si tôt. Pour nous qui restons encore, chaque instant qui s'écoule ajoute un nom à la liste obituaire. La vague monte, déferle. Comme dans le vieux conte rhénan, elle découvre le visage d'un ami que le reflux emporte, en attendant le flot qui, sans tarder, peut-être, viendra nous saisir, tandis que, sur le passé qui fut notre vie — agitée ou paisible — s'étend, comme un drap funéraire, la tumultueuse indifférence de la mer.





CHARLES TOCHÉ

Ce fut, et j'en revois, comme d'hier, le décor trentenaire ! pendant un de ces après-déjeuner où le Maître essayait complaisamment sur ses convives les historiettes de haute graisse, chères aux lecteurs du premier *Gil Blas*, que Silvestre me présenta le décorateur de Chenonceaux, ramené à Paris par la déconfiture de Mme Pelouze et qu'un article de celui qu'on nommait encore le bel Armand venait porter aux étoiles, M. Charles Toché. Grand, solide, vigoureux et découplé, c'était un homme large d'épaules, haut sur pattes, avec des mains aux doigts effilés et robustes, des pieds longs et délicats. Jeune encore, voisin cependant de la quarantaine, mais plutôt en deçà, malgré

quelques blanches rayures dans la barbe frisottante et l'épaisseur noire des cheveux, le regard limpide, le nez court et sensuel, aux narines mobiles, son teint, comme disait le chevalier de Grammont, avait ce coloris que l'on prend au buffet. Il riait d'un air enfantin, spirituel et débonnaire. Le timbre de sa voix était l'un des plus charmants que j'aie entendus, après celui de Mallarmé. D'une érudition prodigieuse, il discourait familièrement sur tous les objets de la connaissance humaine que l'on évoquait devant lui. Sciences, lettres, voyages n'avaient pour son entendement jardins fermés ni territoires inconnus. Il se plaisait aux recherches de la Cabale, aux arcanes de l'Occultisme. Il décaméronnait avec la Sphynge. M[me] de Thèbes ne lit pas dans le creux d'une main plus couramment qu'il ne faisait. Chose alors peu commune, c'était un peintre de la plus haute culture et des meilleures façons.

Or, ce jour-là, tandis que, par la fenêtre ouverte de la salle à manger, montaient les bruits contrastés de l'avenue Mac-Mahon : tapages de ferrailles, claquement de fouets, vacarme des omnibus et dans les marronniers en fleurs, le pépiement des moineaux, le trille coléreux des pinsons auxquels répondait, souventefois,

la vocalise d'un merle, tapi sous quelque lierre, dans ce peu de jardins survivant aux Ternes disparus ; tandis que, bercé par les parfums des roses, du havane et des fraises, le maître de la maison s'endormait, comme toujours, le nez dans son assiette, Charles Toché faisait revivre pour nous les grands jours de Chenonceaux. Il racontait la visite de Flaubert, talonné par le besoin d'argent, à M[me] Pelouze, le royal abord de celle que, toujours, Toché nomma sa bienfaitrice. Venaient ensuite les épisodes, quelque peu bohêmes, de son arrivée à Paris, la décoration de l'Olympia, celle non moins superbe, d'une cathédrale où ne se chantent guère d'autres vêpres que celles de Vénus. Tout cela fort aisé, charmant, sur le ton de la plus excellente compagnie, avec une pointe de gaillardise — *sed faciles risere nymphæ* — que ne dérangeait en aucune sorte la présence d'une jeune femme en admiration devant son grand artiste et son grand enfant.

Toché s'était marié à Nantes, son pays, où je l'avais rencontré, sans doute, auparavant, chez notre contemporain M. Olivier de Gourcuff, érudit bretonnant et poète parisien. Toché avait épousé la fille d'un armateur. Son beau-père, disait-on, n'avait pour lui qu'une tendresse fort petite. Sa belle humeur de matelot en bordée et les accidents qu'elle provoque horripilaient

ce bourgeois intraitable sur les choses de la respectabilité.

A l'époque où Toché fit le portrait de moi que l'on peut voir dans le *Larousse illustré*, ses fils étaient des garçonnets remuants et délicieux. Je ne les ai pas revus depuis, si bien que ma condoléance véridique et profonde s'achemine vers des inconnus.

Le vitrail où je suis peint en archevêque traînant du bout de son étole, comme sainte Marthe, la Tarasque, un Joseph Prud'homme à croupe de dragon, remonte au printemps de 1891. Je ne revis Toché que bien longtemps après l'achèvement de cette glorieuse fantaisie.

Vers 1904, il avait loué, ou plutôt fait construire, au coin des rues du Docteur Blanche et de l'Assomption que j'habitais alors, un immense hangar destiné à loger une toile colossale, près de quoi les *Noces de Cana* peuvent passer pour un tableau de chevalet. C'étaient, portraiturés en pieds, au milieu de figures allégoriques, les membres du Congrès de la paix, La concierge de Toché avait posé l'Abondance, tandis que son *famulus*, recuit de liqueurs fortes et la face violette comme un pruneau d'Agen tombé dans les trois-six, y figurait je ne sais quel ægipan, agreste et mamelu. Toché, vieilli, assombri, le poil blanc et la face écar-

late, sans doute, un peu désemparé, encore qu'il portât beau et connût des coins non pareils pour le petit vin blanc, fondait sur la vente de cet ouvrage les plus grandes espérances, le meilleur de sa cuisine.

Hélas ! tout n'est que vanité ! Le tableau ne trouva point d'acheteur. Ce ne fut pas la sainte Russie, ni le Tsar, son petit père, qui en fit l'emplette, mais bien des gens de loi. Charpentiers, maçons, couvreurs, sans compter le marchand de vermillon, de jaune indien et de vert Véronèse tombèrent à l'envi, sur l'infortuné chef-d'œuvre, le dépecèrent en morceaux comme les femmes de la Thrace le cadavre pantelant du jeune Orphée. Un beau matin, le hangar disparut. Six mois après, une hideuse boîte à locataires, avec tout le confort désirable et la laideur appropriée, émergea de ses débris. Je n'ai pas revu Toché, depuis cette catastrophe, ruine du château en Espagne, construit par son imagination trop ardente sur le *polder* marécageux de S'Gravenhaag que nous appelons, en vérité pourquoi ? La Haye, qui traduit seulement à moitié ce nom rébarbatif.

A part quelques toiles éparses dans des musées de province, je ne crois pas que le nom de Toché soit inscrit dans le catalogue d'aucune collection qui vaille la peine qu'on la nomme.

Lui, si justement comparé à Tiepolo pour le faste et l'ordonnance de la composition, pour la richesse nocturne de son coloris, éclaboussant de pierres précieuses, de chatoiements inattendus les fonds bitumeux où son regard se plaît, ne pas avoir, au Luxembourg (que déshonorent tant de croûtes inavouables) autant de place que Jules Breton ou le nauséeux Gérome ! Voilà bien de quoi pousser vers la peinture ceux des jeunes d'à présent qu'anime « le feu sacré ».

A défaut de musée, il existe néanmoins, un lieu propice à la gloire de Toché. C'est à Bordeaux, le vestibule du *Chapon fin*. Dans ce temple, encore debout, de la succulente et probe cuisine provinciale, hôte d'une table aussi fameuse par les mets qu'on y sert que par les convives de l'hôtelier : artistes, gens de lettres, comédiens, princes et princesses d'Opéra. Toché paya son écot à la manière de Rembrandt. Dans sa manière emphatique et large, il déroula sur ce mur, illustre désormais, une histoire de la Bonne Chère à travers les Siècles et les pays de l'Univers.

Hautes dames coiffées du hennin médiéval, héroïnes de Brantôme, faisant chatoyer les satins, les brocarts, les velours de Gênes, les émaux de Limoges et les rubis de l'Indoustan, danseuses garditaines, patriciennes de Venise,

toutes les reines de beauté, depuis la romantique bayadère, jusqu'à la parvenue insolente d'aujourd'hui, l'Eve éternelle, parmi les bouffons, les nains, les épagneuls de Velasquez et les paons de Van Huysum, dans un vacarme d'instruments, de voix, de plats d'argent, heurtés par la valetaille en pointe de vin, mord à belles dents toutes les pommes faites pour éveiller les caprices qui lui tiennent lieu d'appétit.

Volontiers parmi ces belles, aux chairs luxuriantes comme la pulpe des beaux fruits, l'esprit imagine le peintre lui-même, tel qu'il s'est représenté, souriant, le teint fleuri et la lèvre vermeille, sous le froc de Jean des Entomeures ou la trousse de Panurge, buvant à pleine coupe tantôt le nectar d'Homère, tantôt le vin pineau de Rabelais — tandis que le bon Meudiondo raconte aux bacheliers attentifs les souvenirs des poètes qu'il aima, de Silvestre, de Mendès ou de Verlaine, les débuts du Parnasse, la gloire de Faure ou de Miolan-Carvalho, ce que furent les écrivains et les artistes d'autrefois.





EMILE VERHAEREN

Que d'Arlon à Courtrai, de la Campine à l'Ardenne, la Belgique prenne le deuil, veuve de son poète, ajoutant cette perte aux misères, aux ruines qui lui font, depuis deux ans, un martyre pareil aux portements de croix imagés par ses rudes et sublimes primitifs !

Emile Verhaeren, en plein succès, en pleine force, en pleine gloire, guindé sur le pavois par ses chants de guerre, aimé du roi Albert Ier, imposant à ses compatriotes, accueilli par la France, nonobstant la rudesse flamande et l'extranéité de son génie, Emile Verhaeren succombe aux atteintes d'une mort vulgaire à la fois et tragique, pareille à un cauchemar de Dante accommodé en fait divers.

L'épouvante de ce temps ne pourra-t-elle jamais être comblée ? Et faut-il encore aux massacres volontaires, à la destruction, à la tuerie internationale, qu'un Destin ennemi de la Beauté, de l'Art et de la Poésie immole de si nobles victimes ? Le sobre, le calme, le fier Emile Verhaeren, tombé comme Mendès broyé, horreur ! par un train de banlieue ! Et lui que son âge tenait à l'écart de la bataille, afin qu'il pût exalter les gloires de son peuple, tresser à la patrie une guirlande consolatrice, emporté par le stupide hasard qui se plaît à détruire ce que la terre enfante de plus beau !

L'heure n'est pas venue où la Critique, de sang-froid, sera capable de déduire les mérites, d'analyser l'œuvre de Verhaeren. L'histoire de cette vie uniquement dévouée à l'Art montrera Verhaeren devisant avec ses amis et ses émules, comme dans le tableau de Van Rysselberghe, au musée de Gand, ou bien recherchant des formes nouvelles et, par la force pondérée, harmonieuse de son tempérament classique, revenant aux purs modèles du passé.

Les Ailes rouges de la Guerre, sur ma table, depuis trois jours à peine, portent, d'une pleine, décorative et ferme écriture, une ligne douce à mon souvenir, dans cette heure d'amertume : *Au cher poète ami, Laurent Tailhade.*

Je l'étudierai prochainement. Ce soir, le cœur

ému, les yeux encore embués, de l'atroce nouvelle, je ne saurais trouver d'autres paroles que de lamentation, de révolte et d'adieu, accomplir d'autre geste que de saluer du drapeau le héros sanglant et trépassé.

La vigueur des Flandres, le geste héroïque des hommes d'autrefois, la gloire d'Artevelde, la violence furieuse des corporations et des métiers revivaient dans les poèmes sanguins et colorés de Verhaeren. Puis, c'étaient les paysages calmes, la terre grasse où mûrit le blé, sur les puits des charbonnages. C'était aussi l'allégresse furibonde, la godaille, la joie énorme des kermesses, la fougue des buveurs qui peignirent Teniers, Jan Steen, et la race des Breughel. C'étaient encore les amoncellements de chair à la Rubens, le triomphe exubérant de la force, de la joie et du travail. Le débardeur de Constantin Meunier, devant le Musée d'Anvers, n'a pas de pectoraux plus vastes ni de muscles solides plus que les poèmes d'Emile Verhaeren. Ce Flamand exprimait avec amour la vigueur, la beauté, l'industrie et les voluptés farouches de sa Flandre natale. Ce poète, le plus beau parmi les survivants de Paul Verlaine, fut la voix, la conscience et l'irréprochable témoin de son pays.

Le poète est mort. Le pays saigne par vingt blessures. Mais l'orgueil de son œuvre, survivant

à la défaite inique, aux désastres, aux deuils, resplendira longtemps après que les hommes d'aujourd'hui auront oublié leurs haines, leurs efforts sanguinaires, au champ de l'éternel repos. Car la Muse accorde à ses fils le privilège de renaître dans la tombe et d'abriter leur mémoire à l'ombre du laurier qui ne meurt pas.





ROSÉLIA ROUSSEIL



La première fois que j'entendis Roselia Rousseil (et non Ros*a*lia, comme opiniâtrement le disent la plupart des courriers de théâtre), ce fut dans la maison de Charles Buet. Maison hétéroclite, salon bizarre où des écrivains illustres coudoyaient toute une bohème de louches cabotins et de vagues Savoyards. Venu du lac de Genève, à la conquête de Paris (dont il devait, plus tard, ouvrir les portes basses au petit Henry Bordeaux), le maître du logis élucubrait, pour les libraires catholiques, des romans aussi pleins d'édification que dépourvus de style. Type du manœuvre littéraire, il noircissait du papier, inventait des conjonctures, « tirait à la ligne », aussi bien que n'importe quel fabricant de romans-feuilletons. La fortune qui sourit à M. Michel Zevaco lui fut opiniâtrement revêche.

Ce n'est pas sans peine que, chargé d'enfants, il fit, tant bien que mal, vivre de son industrie une famille en bas âge et parvint, sinon victorieux, tout au moins indemne, au bout de sa carrière. C'était un petit homme, court sur pattes, noir d'habit et de face rougeaude, avec, sous des bésicles géantes, un nez en forme de haricot, débordant de tabac à priser sur la moustache en brosse ; mal tenu, papelard, débonnaire et finassier, la tournure d'un sacristain qui serait en même temps régisseur à Bobino. Bien pensant, la chose va sans dire. Commère aussi. Cancanier, mais avec prudence. Paillard sournoisement et tapeur convaincu. Il avait eu son jour. Peu s'en était fallu qu'il ne montât au pinacle. Un drame, *le Prêtre*, joué à la Porte-Saint-Martin, avait conquis Barbey d'Aurevilly. « C'est l'abbé Hamlet ! » disait-il de Taillade, principal interprète de l'ouvrage. Le chœur des papiers publics célébra, pendant huit jours, la gloire de Charles Buet. D'artisan, le malheureux fut bien près de se voir promu au rang d'artiste. Puis, la chance tourna court ; l'ombre se refit, indissoluble désormais.

De sa grande semaine, Buet avait gardé quelques amis : le candide Barbey, qui venait, costumé en carême-prenant, aux symposiums que, dans son appartement du boulevard des Invalides, l'auteur du *Prêtre* donnait, chaque mer-

credi. Il recevait, de même, François Coppée, utile, encore que moins décoratif, puis quelques jeunes d'alors : Paul et Victor Margueritte, Jean Lorrain, Stanislas de Guaita, Maurice Barrès, Paul Adam et Moréas, dans la première fleur de sa ridiculité.

Roselia Rousseil y disait des vers. Assez grande, la charpente lourde et le mufle léonin, sa voix magnifique, aux riches sonorités de violoncelle, prêtait un incomparable charme aux plus médiocres poèmes. Les siens même, combien que d'une platitude au-dessus de la moyenne, se métarmophosaient, transmis par ce merveilleux instrument. Pareil phénomène a lieu quand récite M. Jean Aicard. On croirait, tant est grand ce mirage de la voix, écouter un poète. Ainsi, à l'Odéon, Rousseil galvanisa la pauvreté de Bornier, dans *les Noces d'Attila*. Mais, hargneuse, colérique, dispensant à ses directeurs, à ses camarades, aux « chers maîtres » les moins pardonnables rebuffades, elle promena, de théâtre en théâtre son humeur inquiète, sa complexion atrabilaire. Persécutée, hypocondriaque, sa vie entière ne fut qu' « un ténébreux orage », comme dit Baudelaire. Si quelque « brillant soleil » l'enveloppa de rayons, il ne s'attarda guère ; bientôt il disparut dans les brouillards fumeux de la manie et du délire. Guaita fut aimé de cette lunatique. Or, il avait quelque vingt ans ;

elle, quarante-sept. Il passa donc sans regarder la quatrième jeunesse de la dame. Le sentiment était profond, sans doute, car, à dater de ce moment, les actes de Rousseil perdirent le peu de coordination qu'ils avaient gardé jusque-là. De persécutée elle devint mystique, suivant un *processus* des plus connus. Les gazettes, d'abord, annoncèrent l'entrée au Carmel, ensuite la prise de voile, donnèrent une chronique à celle qui fut Chimène et, d'un éclat fugitif, brilla au ciel en papier peint des théâtres subventionnés. L'étoile s'était faite cierge, ne voulant plus désormais luire que devant l'autel.

Encore qu'elle eût abjuré les vanités du Monde, Rousseil n'avait pas renoncé à moudre quelques tirades. Sous le drap noir du Carmel, sans doute, elle eût rimé jusqu'à la dernière heure, si sa nature capricante et fantasque avait pu s'accommoder à l'obédience monacale. Peu de temps après son exode vers le cloître, elle reparut dans le siècle, donna *Mademoiselle Job* — son livre de rentrée — et voua Jules Claretie aux Euménides. J'ai sous les yeux un lettre où cet homme doux est traîné dans la fange. Rousseil l'incriminait d'avoir plagié l'acte « le plus beau, le plus poétique et le plus magnanime de sa vie », ayant porté aux Invalides un bouquet de violettes cueilli, à Vienne, sur la tombe du duc de Reichstadt. Car, fille

d'un « proscrit de Décembre », Mme Rousseil n'en avait pas moins dédié à l'Empereur un amour aussi enthousiaste que rétrospectif.

Nous la revîmes, il y a quatre ou cinq ans, c'est-à-dire ayant bouclé déjà la septantaine. Elle avait conçu le projet de dire des vers que nous eussions, en quelque manière, préfacé d'un petit discours. Nous déclinâmes cet honneur sous les premiers prétextes qui nous vinrent. Depuis, la « tragédienne-poète », comme elle aimait à se qualifier, nous favorisa, chaque semestre, de cantiques et d'odes nouveau-nés. Sitôt qu'elle avait touché sa pension comme victime du Deux-Décembre, elle courait chez l'imprimeur, publiait une bottelette d'alexandrins. Son aspect ne s'était guère transformé. Sous les cheveux d'un blond véhément, les cheveux cuivrés au henné, c'était bien le masque tragique de lionne amoureuse, la taille un peu massive de Rodogune ou d'Athalie ! Et nous l'imaginions encore, telle que nous la vîmes, exhalant vers Guaita des poèmes pleins de cœur et de solécismes, ou bien, par une nuit de septembre, buvant à même la fontaine Wallace de la place Saint-Sulpice, puis, reconnue, incriminant sa pauvreté, l'injustice des hommes et la noirceur du Destin.



MADAME JEANNE DIEULAFOY



Un petit monsieur entre deux âges, fluet, pimpant, guindé sur des talons presque aussi hauts que des échasses, qui rendaient sa démarche à la fois empêtrée et sautillante, avec un visage tout en pointes, le nez et le menton aigus, la tête extraordinairement petite, sous des cheveux blonds éteints ; accoutré, le plus souvent, d'une redingote noire, sinon, pour le matin, d'un complet du même, la cape de feutre ou le chapeau de soie en cadence avec le reste du harnais, telle se montrait, au Louvre, à la Bibliothèque, dans la rue et dans le monde, Mme Jeanne Dieulafoy. Le soir, elle arborait un frac dénué d'élégance, tantôt pour dîner en ville, tantôt pour faire honneur aux salons aca-

démiques. Même, elle paraissait dans les bals costumés en habit écarlate, mais n'allait pas, étant de complexion maigrelette, jusqu'au bas noir issant de la culotte courte.

Un provincial, de Paris ou d'ailleurs, eût, à l'apercevoir, évoqué l'ombre du chanteur Sarazine. Il eût demandé quel était ce collégien, pourvu de tant de rides, et quelle sorte de baccalauréat il préparait encore.

Le Monde-où-l'on-s'ennuie avait, en même temps que la femme, adopté le costume. Ayant obtenu l'autorisation de le porter, quand elle faisait en Susiane du tourisme scientifique, Mme Dieulafoy l'arborait encore pour suivre des « jours » ou traverser les quais. Elle n'était, d'ailleurs, pas seule à porter culotte dans Paris. Mme Marc de Montifaud, nantie (on n'a jamais su pour quel motif) du même privilège, apparaissait naguère, travestie en éphèbe, entre les belles doctoresses de la *Fronde*, comme autrefois le jeune Athis dans les bosquets de Pessinunte.

Mais, tandis que Mme Dieulafoy donnait à son habit une allure funèbre et quakeresse, Marc de Montifaud arborait des couleurs printanières, des modes excentriques. On l'eût prise, volontiers, pour un gommeux de l'Alcazar ou de l'Eldorado pour l' « Amant d'Amanda » avec son pet-en-l'air évasé « en forme de lyre »,

ses cravates lilas, vert-nil ou zinzolin, ses chapeaux couleur de tourterelle, son maquillage, son chrysocale et tout ce qui s'ensuit. Car c'était une fantaisiste, une bohême, et la moins bourgeoise femme qui se pût rêver.

A l'opposite, le ménage Dieulafoy visait l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. L'austérité dans la mise était donc inhérente à ses aspirations.

Encore que l'on y rencontrât quelques messieurs profondément sourds et des bas-bleus contemporains de Sésostris, leur maison était d'un bel accueil, la table savoureuse et l'entretien pourvu d'esprit. A l'implacable musique des après-dîners, Mme Dieulafoy substituait, avec un beau sérieux, quelques passe-temps choisis dans les auteurs latins. Elle faisait jouer les *Bucoliques* de Virgile, en costume *et dans le texte*. Des professeurs à bésicles figuraient, vaille que vaille, Damœtas, Corydon ou Tityre. L'auditoire avait l'air de comprendre ce charabia et l'ombre de feu Dupanloup en tressaillait de volupté.

Ce fut un beau jour, aussi, pour l'auteur de *Parysatis*, quand M. Castelbon de Beauxhostes fit exécuter, dans les arènes de Béziers, son ouvrage en cinq actes, musiqués assez faiblement par Camille Saint-Saëns. Mais ce fut encore une plus belle nuit, quand, chez la comtesse Diane, Pierre Loti, corseté, fardé, travesti en arche

de la frise qui porte, au Louvre, le nom de Jeanne Dieulafoy, s'agenouilla devant elle, dans la même posture qu'on voit aux guerriers d'Assuérus ou de Xerxès.

Les fabricants de revues, aussi bien dans les cabarets artistiques de Montmartre que dans les beuglants populaciers, épargnèrent à Mme Dieulafoy leurs épigrammes fâcheuses et leurs bons mots à la douzaine. Malgré le ridicule de son harnachement, elle inspirait, dès le premier contact, un respect mérité. Quand elle publia *Parysatis*, un mauvais plaisant disait de ce livre, appliqué, modeste, honorablement érudit, type de bon devoir, qu'il semblait écrit par la manucure de *Salammbô*. Et, comme c'est le destin des méchants mots qu'on les démarque et qu'on les répète, un autre assurait que c'était le *Roman de la Momie* déduit par l'héroïne elle-même, comme dans la « discussion » d'Edgard Poë.

On n'ose raconter ici l'anecdote, au surplus fort redite, le célèbre « et maintenant allons fumer » adressé à la dame par un interlocuteur qu'avait agacé quelque peu sa prétention d'être absolument traitée en homme. Il est à croire que Jeanne Dieulafoy ne prenait aucun souci de tels brocards. Elle avait le cœur haut, l'intelligence ouverte. Néanmoins, son ambition — l'ambition d'Astier Réhu — l'enfermait dans

un cercle de bien-séances, pareils au feu de Brunehild, l'écartant de tout ce qui n'était point uni, modéré, snob et convenu. comme l'objet de ses convoitises. Un lion semble indécent comparé aux caniches du palais Mazarin. Elle cessa de nous connaître, quand l'explosion du restaurant Foyot nous eut fendu la tête. Moribond et taxé d'anarchie, agonisant et « sujet d'article », nous avions deux fois perdu ce bleu Buloz dont parle Veuillot, cette blancheur de gomme à effacer qu'a découverte Barbey d'Aurevilly dans le style de M. Paul Bourget. Une bombe de police, en nous fendant le crâne, du même coup nous avait discrédité près de Mme Dieulafoy.





CAROLUS DURAN

Un homme d'esprit disait de Carolus Duran :

Il a fait avec sa peinture la même chose qu'avec son nom. Il s'appelait comme le premier venu, Charles Durand. Mais cela déplaisait à son romantisme. « Carolus » lui sembla, peut-être avec raison, beaucoup plus décoratif. Le public accepta *Carolus*. Il eût de même adopté *Caracolus*. Que dis-je ? Il fut allé jusqu'à *Léotard de Vinci* ou n'importe quel autre sobriquet dont les envieux et les rapins mal appointés affublèrent le portraitiste, en expiation de ses triomphes.

A sa peinture, appliquée et médiocre, à son dessin pauvre et sans génie il s'efforça d'ajouter l'ambre de Titien, le pourpre de Rubens, les gris patriciens de Velasquez. Mais la peinture blafarde et le dessin du « bon élève » restent, avec toutes leurs pau-

vretés, sous ce luxe de bazar. La pourpre est sale — triste, le vert émeraude. L'ambre a perdu sa transparence et le gris sa fluidité.

Ce jugement veuf de toute aménité rappelle ce que Degas disait, un jour, de Gustave Moreau, bourgeois révolté dont la peinture fait songer à la toreutique de Gérome et viceversement :

La grande trouvaille de Gustave Moreau, c'est d'avoir f...lanqué une chaîne de montre à Apollon. Carolus mettait sur le dos de ses contemporains « le péplos d'hyacinthe » dont les *Hymnes homériques* drapent l'Archer, fils de Lêto. Lui, ne portait aucune chaîne de montre. Mais, en revanche, il arborait certain anneau, rivé à son bras, qu'il prétendait un gage d'amour, lequel fascinait, dit-on, la plupart de ses riches clientes. Il jouait de la guitare. Il s'habillait d'un costume de danseuse, lorsque l'Inspiration tardait à venir et que la Muse, la Muse romantique des *Nuits !* se refusait à son appel.

Quelle part de vérité dans ces historiettes, anodines et malveillantes ? Elles eurent cours dans tous les ateliers, dans toutes les rédactions d'il y a trente ans ? Une chose, hélas ! trop certaine, c'est que la peinture de Carolus Duran a furieusement vieilli. Sa réputation (pas même viagère) lui fut payée en avancement d'hoirie. Et le vieux « maître », adulé de ses contem-

porains, ne trouva dans les générations montantes qu'une déférence un peu moqueuse, d'où la foi était partie. Il s'était cru l'égal de Titien. Des critiques avaient flagorné de cette prodigieuse énormité. Sans doute, son entourage, si artiste, si prévenant pour l'aïeul aimable et toujours puéril, sauva l'illusion qui l'avait, jadis, empli d'un si fol orgueil.

C'était un homme plein d'urbanité dont j'ai, quant à moi, gardé le meilleur souvenir. Il me fit l'honneur de me recevoir à sa table, pendant qu'il était directeur de la Villa Médicis. Je respire encore les effluves de la chaude nuit romaine, les parfums du mois de juin, les orangers épanouis, les roses s'effeuillant autour du Méléagre, les lucioles rayant d'un trait de feu les charmilles et les quinconces de buis taillés à hauteur d'homme.

Assis aux côtés du maître de la maison, il me conta sa jeunesse à Rome, son beau temps d'Italie et ses courses, à travers la campagne, *costumé en pifferaro*. Noir de cheveux, le visage fardé, le plastron de sa chemise défiant le plus fastueux émail, il semblait jeune encore, n'avait point cessé de porter beau. Il me cita des vers d'antan, le *Don Juan* de *Namouna*. Parfois, sa mémoire faiblissait. Discrètement, je le remettais en route. Vers la fin du repas, il me confessa l'ennui qu'il ressentait à prendre ainsi de

l'âge. Et, comme il attendait un madrigal, bien vite je protestai, l'assurant que, parmi tous ces jeunes hommes, peintres, sculpteurs, musiciens, pas un n'avait sa jeunesse, pas un, son éclat ni son brio.

La vieillesse des hommes à femmes est lugubre. Que peut-il rester de joie, à cette heure où l'amour s'enfuit, chez ceux qui n'eurent d'autre souci que de trousser les péronnelles ? Armand Silvestre, sexagénaire, à la tête de plusieurs faux ménages, courait encore le guilledou, nonobstant l'affection cardiaque dont il allait mourir. Un jour, où plus cruellement suffoqué, il râlait tristement sur un fauteuil et, sans doute, remâchait la vanité des anciens plaisirs :

Dire, exclama-t-il, que j'ai rêvé d'être un Musset dans ma jeunesse ! Hélas ! je ne suis pas même sûr, à présent, d'avoir été un Paul de Kock !

La mort prend Carolus Duran à la mâle heure. Cet homme *espetaclous*, comme on dit à Toulouse, a manqué sa sortie. On ne meurt pas avec éclat dans le civil, en temps de guerre. On l'a, néanmoins, inhumé en grande pompe. Les discours n'ont pas manqué, ni le monde officiel ! Et je songe à la fin sinistre de Van Gogh, à son oreille qu'il trancha d'un coup de

rasoir pour l'apporter, dans du papier, chez une fille publique, à ce génie, expirant, vers la quarantième année, en pleine démence, mais qui, malgré tant d'horreur, malgré ses tableaux vendus cent sous chez le père Tanguy, conquiert, à présent, la faveur du monde, à Van Gogh dont les toiles resplendiront, comme celles des vieux maîtres, lorsque le souvenir même de Carolus Duran sera dissous, à jamais, dans les brumes du passé.





OCTAVE MIRBEAU

Et celui-là aussi, poète de la Douleur et de la Vérité, sombre et lyrique pamphlétaire, dont les chefs-d'œuvre, éternel honneur des lettres françaises, égalent ce que les maîtres de la Grèce ou de Rome, ce que nos classiques ont produit de plus parfait, Octave Mirbeau, cédant aux étreintes d'une longue maladie, a fermé les yeux, pour goûter enfin, après tant de souffrances, le repos béatifique de la mort !

Son nom accroît la nomenclature funèbre, la liste, déjà nombreuse, des écrivains, des artistes en allés, depuis ce jour maudit où la guerre déchaîna ses fléaux sur l'Occident.

Comme si la destruction collective par les armes, les champs de bataille, les pourrissoirs

et les cadavres nus de tant de jeunes hommes, ne suffisaient pas au Destin ennemi, ceux que leur âge mettait à l'abri des menaces guerrières, entrent aussi, avant leur tour, dans la danse macabre qui semble emporter vers le Néant un monde fou de haine, de colères et d'horreur.

Hier, c'était Verhaeren, le fier, le viril et noble poète, le chantre somptueux de la vigueur flamande ! C'étaient Lemaître, Bauër, Alfred Naquet ! C'était Gourmont, sagace et profond moraliste, esprit docte et charmant, disparu au milieu de son été ! Voici, à présent, Mirbeau dont le nom s'ajoute, ce soir, à tant de noms illustres et chers !

Voici un deuil encore à déplorer parmi tant de pertes incessantes et de deuils infinis !

*
* *

Ce fut, dans toute la force du terme, un écrivain. Inégal, puissant, fougueux, avec des pauses de douceur et des paroles suaves qui font rêver au miel biblique trouvé dans la gueule du lion, jamais Octave Mirbeau n'asservit à la mode, à la faveur du public son intempérant génie. Il ne convoita ni la popularité, ni les succès humiliants réservés aux « poètes bénis », comme disait Verlaine, aux romanciers pour femmes riches, aux « penseurs » accointés avec

l'Académie. En ce temps de bassesse unanime, il garda son indépendance intellectuelle, n'hésitant pas à nommer par son nom toute chose, à montrer dans leur sottise, leur infamie ou leur laideur, les puissants et les heureux. Il arracha les voiles dont le pharisaïsme social recouvre les turpitudes et la scélératerie des Riches, ne faisant grâce ni d'un ridicule, ni d'une plaie à ces magots. Il souleva les feuilles de vigne chères au sénateur Béranger. Il découvrit, en mots de flamme, tout ce qu'abritent les façades vertueuses, entreprises de Morale ou de Philanthropie. Il stigmatisa les crimes de l'Argent avec une ampleur, une abondance, une verve satirique, une ironie ardente qui, tantôt, fait songer à Swift, tantôt à Juvénal. Son *Foyer* déchaîna toutes les sortes de courroux que, seuls, font éclater les chefs-d'œuvre. Isidore Lechat, monstre issu, à la fois de la Démocratie et des Affaires, égale en hideur Schylock ou Gobseck, les « bourreaux d'argent » inventés par Balzac ou par Shakespeare.

Dans une phrase ardente et ramassée, une phrase qui, moins sèche que celle de Vallès, évoque néanmoins par sa plénitude et son âpreté, le souvenir du très haut écrivain qui fit *Jacques Vintras* et les *Réfractaires*, Octave Mirbeau a, comme une onde intarissable, épanché sur le monde moderne, sa dérision et son dégoût.

Parfois, caricaturiste grandiose, plus près de Daumier que de Forain, il dessine des bourgeois grotesques, des aigrefins blasonnés, des perruches bien pensantes. Parfois, maître de l'Horreur, et prince de Cauchemars, il enlève, se détachant en vigueur sur les fonds voluptueux d'un jardin où la Terre-du-Soleil-Levant harmonise, comme un appel à de surhumaines luxures, le multiple délice des parfums, du sang et des poisons, la blafarde silhouette d'un tourmenteur chinois — virtuose autant que bourreau — dont la précieuse cruauté enivre de sadisme intellectuel et physiologique, une haute, fière, intangible et perverse lady, une vierge cynique (parente, un peu, de cette Josiane déclamée, autrefois, par Victor Hugo), monstre à visage de déesse que l'opulence, la bigotterie anglaise et la noire méchanceté du Protestantisme font amoureuse des corps pantelants et des membres suppliciés.

Quand il publia, contre la Belgique *La 606. E 8* — moitié pamphlet, moitié poème — l'indignation fut grande chez nos voisins d'Outre-Lys. Edmond Picard, le docte et malicieux inventeur du flamingantisme, Edmond Picard, féru par le sagittaire, comme une victime de choix, borna sa réplique à sourire. Malgré les froissements de l'amour-propre national, un grand écrivain, mort, lui aussi, en pleine ma-

turité, l'auteur d'*Escal-Vigor* et de *La Nouvelle Carthage*, Eekhoud, rendit pleine justice à Octave Mirbeau. Il salua hautement le « génie » et la verve du maître. Il proclama la beauté de son œuvre, pardonnant volontiers à ce grand nerveux (qui fit *Les Vingt-et-un jours d'un neurasthénique*) la mauvaise humeur, et le méchant souvenir que les routes des Flandres avaient, après une randonnée en automobile, suscités dans son esprit.

*
*

Si l'union sacrée, à présent nous oblige à « diminuer les honneurs » de Mirbeau, à taire sa généreuse intervention dans une querelle fameuse, on peut vanter, du moins, les charmes de son accueil, la franchise et les pures clartés de son discernement.

Quand les critiques assermentés, ricanaient encore devant les Impressionnistes, il fut l'un des premiers à discerner l'art ingénieux et profond d'un Renoir, d'un Césanne, d'un Claude Monet, d'un Pissaro.

Devançant l'arrêt du public, il affirma dès ses premiers actes (si neufs et si gais !) le génie, à présent consacré, de Sacha Guitry. Dans cet enfant sublime, il s'enorgueillit de proclamer « le premier dramaturge de ce temps ».

Nul, mieux que Mirbeau ne sut défendre les objets de son admiration, rendre une haute et pleine justice au Talent, à la Beauté.

Passionné dans la haine comme dans l'amour, son esprit, néanmoins, savait juger avec une clairvoyante impartialité les ouvrages dignes de retenir son attention ou son estime. Ce révolté qui souffleta l'hypocrisie et les vices bourgeois, ce cruel railleur qui fit *Les mémoires d'une femme de chambre*, *Le Calvaire* et ce chef-d'œuvre digne de Swift ou de Flaubert, *L'abbé Jules*, savait aimer, compatir, s'apitoyer sur la Douleur universelle.

Car, même dans les plus véhémentes détestations, dans les sarcasmes les plus cuisants, son œuvre tout entière, avec ses cris, ses pleurs, ses grincements et ses colères, son œuvre, chaotique, fumeuse, ardente, imprécatoire, n'est qu'un appel vers la Justice, un long cri de détresse vers la Pitié, vers la Douceur et vers l'Amour.

C'est pourquoi, devant les Hommes à venir, ce nom d'Octave Mirbeau survivra, dans une gloire, toujours accrue et reviviscente, alors que les « écrivains » en possession d'une gloire viagère — bien inutiles à nommer ! — seront, depuis longtemps, confondus avec d'autres poussières, incorporés à la ténèbre, au néant dont ils n'auraient jamais dû sortir.



JACQUES VIEILH DE BOISJOSLIN

M. René Accolas évoque, pour une élite qui se plut aux entretiens du maître, quelques traits d'un « philosophe inconnu », Jacques Vieilh de Boisjoslin (6 septembre 1840-19 mars 1914). Ceux à qui l'honneur fut dévolu d'approcher Boisjoslin, de connaître le bel accueil, l'aménité patricienne et le charme de ce noble esprit, sans doute, blâmeront un peu la sécheresse académique du discours prononcé par M. Accolas. L'auteur des *Peuples de la France* ne fut rien moins qu'un stylite, guindé sur le pilier de l'abstraction. Il ne vécut pas d'une vie érémitique, dans le « domaine de l'Idée ». Autant que le penseur, « l'homme sensible » fut en lui original et transcendant. Né pour le monde qui

le recherchait, il consacra le meilleur de son existence à plaire, à charmer un auditoire de femmes, insoucieux des honneurs, jaloux seulement de son repos, des amitiés qui décoraient ses jours. Il semble que M. Accolas ait volontairement figé, solennisé son modèle en qui Gyp voyait avec raison « un délicieux vieux monsieur ».

Contemporain attardé, par une sorte de miracle, de Volney, de Cabanis, de Destut de Tracy, de Condorcet, de Mme Helvetius, dont la souriante mémoire était présente chez les siens, Boisjoslin semblait venir de cette époque où, d'après un mot célèbre, les Français connurent dans sa plénitude le charme de la vie. Issu de famille parisienne, avec sans doute une lointaine ascendance bretonne (Bois Jocelyn), élevé par un père, fils lui-même du « poète Boisjoslin », ancien membre du Tribunat, ami de Fontanes, Jacques de Boisjoslin reçut encore vers 1845 la culture même des collèges fondés par la Convention et le Directoire, où tout l'enseignement de ces collèges, y compris les mathématiques, se transformait en un cours de civisme en paraphrasant la Déclaration des Droits de l'Homme. De cette forte éducation romaine, des études qu'il poussa très loin, Boisjoslin apporta dans le quotidien les fermes principes de ces idéologues que redoutait Bonaparte. Nul

souvenir d'enfance ne l'inclinait vers le passé, ne lui rendait chers des fantômes. C'est pourquoi son esprit ne connut jamais de défaillance, pourquoi toujours il s'orienta vers la lumière et la liberté. Cela sans pédantisme, sans aucune hargne démocratique. Du XVIIIe siècle, Boisjoslin conserva l'urbanité, la courtoisie. Il se maintenait aisément au diapason de la causerie en exposant même les doctrines les plus neuves, les concepts les plus hardis.

C'était, quant à l'apparence, un homme petit, de gestes menus, d'allure discrète, avec, dans chacun de ses mouvements, l'aisance noble que, seule, confère une longue tradition de politesse. Vêtu comme les hommes de son temps, il portait, quelles que fussent l'heure ou la saison, des redingotes en drap fin (la redingote de Michelet, dans le portrait de Couture), des gilets de piqué blanc, des cravates de satin noir, encadrant son fier et fin visage, dont la barbe, autrefois châtaine, avait blanchi, cependant que la face et le nez s'empourpraient d'une rougeur sanguine, avant-courrière de la mort qui devait l'abattre, un jour, foudroyé, devant son lit. Détail qui date le portrait : un léger effluve d'eau de Cologne s'évaporait autour de lui. Toute sa personne dégageait comme un parfum d'urbanité. Cet homme, d'un autre âge, ne fumait point ; l'habitude malpropre, égoïste et dis-

courtoise, ne l'avait pas conquis. Ses belles mains, ses mains de femme, de violoniste ou de prélat, ne connurent jamais le contact du cigare ou du *papelito*. Il parlait aux femmes avec une élégance qui,tout d'abord, subjuguait. Il en obtenait l'audience. Il pouvait, sans effaroucher leurs cervelles d'oiseaux, tenir devant elles des discours érudits.

Ceux qui l'ont aimé se le représentent encore, chez Mme Allouard-Jouau, pelotonné dans quelque fauteuil à la Voltaire, avec, autour de lui, un auditoire d'épaules éclatantes et de visages tout en fleurs.

Dans les derniers jours de sa carrière, jours assombris par la mort d'une sœur tendrement aimée, il ne sortait guère. On le trouvait chez lui, rue de Fleurus, parmi des livres entassés aux quatre coins d'un bureau sans luxe, qu'attristait encore la fumeuse cheminée et la tremblotante lumière des bougies; car il exécrait le violent éclairage moderne, toutes les sortes de becs Aüer et de lampes Edison.

Survivant du XVIIIe siècle, égaré dans la société démocratique de l'Empire et du Septennat, Jacques de Boisjoslin se glorifiait d'avoir compté parmi les « irréconciliables » de 1867.

Ami de Clémence Royer, de Mme Ackermann, plus tard, aussi, d'Arvède Barine, il apparte-

nait à cette aristocratie intellectuelle dont parle Flaubert qui, seule, est en possession de rejeter le Surnaturel, d'obéir à l'intelligence plutôt que de succomber à l'émotivité. Sa pensée, affranchie et libre de tout dogme religieux, politique ou moral, se formulait en axiomes d'une évidence irréfragable et paradoxale. Jugeant de haut les événements et les hommes, il ne s'inquiétait en aucune façon de convaincre ou de divulguer ses opinions.

De trop bonne compagnie et de manières trop élégantes pour tomber dans la polémique, il abandonnait volontiers la propagande aux aigrefins ou aux benêts.

Il fuyait la discussion, impertinente et vaine, les controverses, toutes les sortes de fatras, les redresseurs de torts.

Les belles âmes professionnelles n'obtenaient de ce patricien qu'un vague et dédaigneux sourire. Au demeurant, la calme politesse dont il usait envers tous « permettait au croyant de ne pas craindre son athéisme », au politique de ne pas redouter ses opinions anarchistes.

Jumeau spirituel des Rivarol, des Chamfort, des lucides esprits qui « mettaient la substance d'un livre dans chacun de leurs propos », Jacques de Boisjoslin écrivit peu. Ses manuscrits, dont parle M. Accolas, que sont-ils devenus? Je ne sais. Admirable causeur, il pro-

diguait dans ses propos de table une érudition œcuménique, un génie ouvert à toutes les connaissances,une merveilleuse entente de l'homme et de la société. Outre quelques brochures (assez faibles) en collaboration avec M. Georges Mossé, Jacques de Boisjoslin, cependant, laisse une belle étude sur *Les Partis en France*, où l'on trouve cette formule exquise :

Les conservateurs nomment « sectaire » ceux de leurs ennemis qui ne veulent plus de secte,

et quelques images impartiales des divers pugilistes en compétition de pouvoir.

Mais son ouvrage capital, d'ethnographie et d'histoire, publié en 1878, par la librairie académique de Didier, *Les Peuples de la France*, aurait de quoi sacrer le nom de Boisjoslin, si le Français moderne, abêti par les magazines, qui cherche sa pâture intellectuelle dans les *Annales* ou *Je sais tout*, gardait encore la faculté de lire. Cet ouvrage élevé à « la mémoire des pères », suivant une parole homérique citée par l'auteur, est exempt de toute vaine parure. Une sécheresse volontaire — il n'est pas donné au premier venu d'être sec — en fait la première lecture escarpée et difficile. Mais, bientôt, l'art profond de l'historien vous enveloppe; sa langue précise et rigoureuse or-

donne les faits, situe heureusement les individus et les races. La magie opère. Comme ces ombres, évoquées par Odusseus, près de la fosse qu'humecte le sang des troupeaux, surgissent et passent devant nos yeux les auteurs de la France, les pères morts qui, jadis, ont planté nos vignes et semé le froment pour leurs fils inconnus.

Depuis l'homme des cavernes jusqu'au civilisé capable d'accéder aux notions abstraites et de créer des lois, tous les éléments du conglomérat français revivent, analysés avec une claire, forte et souple érudition. Le livre de Boisjoslin n'ira pas à la foule, pas même au commun des lettrés. La raison en est simple ; nul, à présent, ne lit Vico ou Montesquieu. Mais la mémoire de Boisjoslin, qui s'apparente à ces nobles esprits, n'en vivra pas moins dans le souvenir des hommes cultivés :

L'aristocratie, disait-il, représente le degré le plus élevé d'une époque. Elle est, à la fois, intellectuelle, morale, sociale. Chacun s'y reconnaît dans son voisin. Chez tous, chacun est chez soi. Même langage et liberté de parole, même façon de comprendre la vie, sinon de la sentir. Même humanité.

Représentant de cette humanité choisie, il convenait que Boisjoslin disparût au moment où la force, la matière brute, la science appli-

quée au carnage, dominent sur la pensée et la raison. Il convenait qu'il abandonnât un monde inepte et criminel, d'où la civilisation, le culte de la loi sont pour longtemps bannis, un monde incapable de se plier à des volontés civiles, d'avoir un autre idéal que la force, l'homicide et l'argent. Il faut louer M. Accolas d'avoir osé, malgré le deuil et le malheur des temps, offrir une guirlande à la mémoire de l'historien, du penseur profond, du sage, de l'érudit, à la mémoire surtout de l'homme précieux et bon que fut Jacques Vieilh de Boisjoslin. Et qu'il me soit accordé aussi, à l'âge où mes saisons déclinent, où sur ma route, déjà, traînent les ombres du crépuscule, de joindre à ces lauriers quelques fleurs amicales, pour la tombe du philosophe à qui je dois le meilleur de ce que je peux être, de l'éducateur qui, dès le matin de ma jeunesse, me montra les constellations d'après lesquelles j'ai, du printemps à l'automne, orienté ma conscience et ma vie.





TABLE

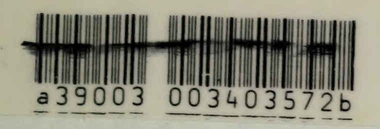


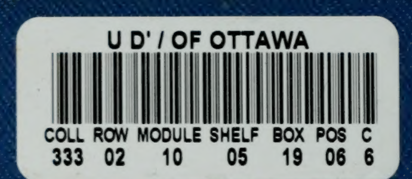
TABLE





MAYENNE IMPRIMERIE CHARLES COLIN


a39003 003403572b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 05 19 06 6